

U d'of OTTAWA



39003002533502

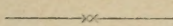






ce

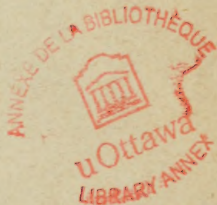
ANTHOLOGIE RÉGIONALISTE



A-VI-12

# Conteurs Français

## DE TERROIR



1920

Imp. J. DUVIVIER, éditeur  
TOURCOING



PQ

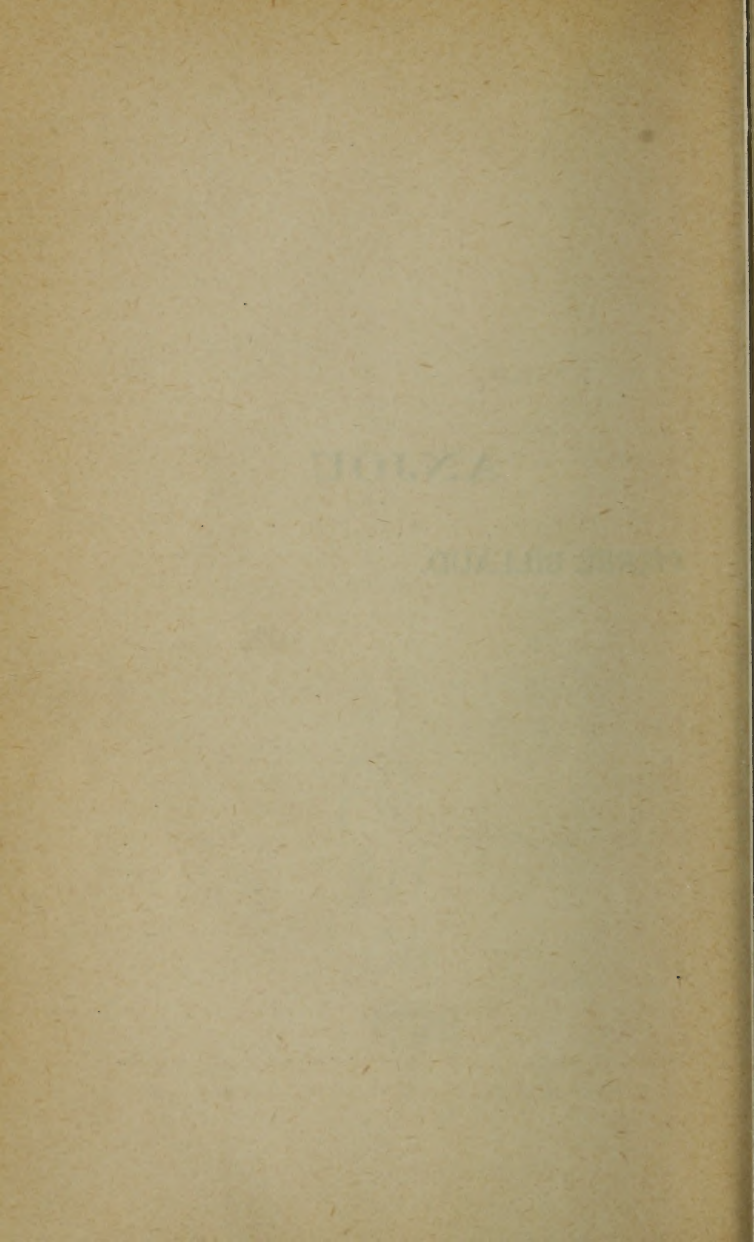
811

.C6

1920

ANJOU

PIERRE BILLAUD.





## PIERRE BILLAUD

(1875)

BIBLIOGRAPHIE : *Grichemidi*, suivi de *Lolo*, *Kiki*, *Joset du Chapeau Rouge* (Paris, Lemerre, 1906) — *Au Moulin de Virelune*, roman (Maison de la Bonne Presse, 1912).

M. Pierre Billaud est né à la Romagne (Maine-et-Loire), dans la Vendée angevine, là où ont vécu Grichemidi, Joset, et où existe encore le moulin de Virelune, sous un autre nom. C'est un écrivain très sévère pour lui-même, très artiste, qui a peu produit encore et est encore peu connu du grand public, mais auquel un talent tout-à-fait remarquable a valu dès son premier livre l'estime des lettrés.

Ce *Grichemidi*, auquel nous empruntons les trois premiers chapitres, n'est en effet rien de moins qu'un petit chef-d'œuvre : la société des idées du père Gibus, qui avait couronné l'année précédente les *Roquevillard*, lui décerna en 1907 son prix de littérature sur la proposition de M. René Bazin. Le beau livre en effet et qui nous enchante ! Il restera, ce fils à Ripoché et à Rosalie, qui se voit obligé d'entrer tout jeune en condition à Puy-Nardoux, chez mait' Millegoule, le pendant de *Cécette* de Pouvillon, l'accorte et mélancolique bergère des Amarines. Quelle clarté de langue, quelle saveur, quelle force et quelle élégance ! Quelle sobre précision aussi dans le détail ! oui, vraiment, cela est peint, cela est vu.

*Au moulin de Virelune*, où se précisent encore tant de rares qualités, permet à son tour d'assurer que voilà un écrivain, qui a donné déjà de belles œuvres classiques, vivantes, durables, et qui mérite à tous égards une place dans la littérature régionaliste et même la littérature tout court.

## GRICHEMIDI

(*Extrait*)

### I. — *Les Fiançailles*

Ripoche était valet de ferme à la Barbelière, chez maître Poislâne.

Le soir de la Saint-Simon, à la brune, Ripoche descendit au ruisseau de Petit-Noirieux et se lava les pieds jusqu'aux genoux, ce qu'il ne faisait qu'une fois l'an, la veille de Pâques.

Rentré à la ferme, il bourra de paille fraîche ses sabots du dimanche, les épousseta à coups de mouchoirs, endossa la blouse bleue passémentée de blanc choisie par sa patronne à la foire de Cholet, et descendit les trois marches qui le séparaient de la cuisine, en appliquant de larges claques sur son pantalon pour en chasser la poussière.

Maîtresse Poislâne assise sur une escabelle, près de la pierre du foyer, à l'aide du friquet écrasait les choux, qui devaient composer le dîner de la ferme.

Comme Ripoche entrait, elle lui lança un regard en dessous et posa sur le sol le plat de terre vernissé qu'elle maintenait dans son giron. Puis, ayant passé, sans plus de forme, le bout de sa langue sur le fri-

quet, elle plongeait la main dans la saunière et jeta sur la platée une poignée de gros sel.

Et, dans la vaste pièce à moitié pleine de nuit, le friquet, frappant à chaque coup le fond du plat, reprit son floc floc régulier.

Ripoche vint se placer devant la cheminée. Les yeux détournés vers les tisons qui achevaient de mourir, il hasarda cette question :

— Not' maîtresse, j'aurais besoin de vot' miroir, sans vous commander.

Le friquet s'arrêta.

Maîtresse Poislâe inspecta son valet des pieds à la tête.

— Te v'là devenu ben faraud, Ripoche ! A ton âge !

— Y a point d'âge pour ça, not' maîtresse, répondit Ripoche en se retournant.

Le friquet se remit à broyer les choux, placidement.

Enfin, la Poislâne se leva, posa sa fricassée sur la table, la couvrit d'une assiette, prit un tison et se mit à souffler dessus. Dans un pétilllement d'étincelles, son visage parut tout rouge. Bientôt une maigre flamme jaillit. A sa lueur, maîtresse Poislâne s'en fut vers son armoire. Elle l'ouvrit, fouilla d'une main sûre entre deux piles de draps et soudain :

— La v'là, la mirette... Y a belle lurette qu'elle n'a servi... Pas depuis l'enterrement à défunt Cornilleau !

Ripoche s'accroupit devant le feu. Dans la petite glace de trois sous, achetée un jour de foire où le blé s'était bien vendu, il se mira longuement, complaisamment, lissant ses cheveux avec ses doigts.

La mère Poislâne l'observait, goguenarde.

— C'est pas pour te promener dans la grand' prée que tu te nippes comme ça, pas vrai ?

— Y a guère à parier, not' maîtresse.

— Veux-tu que je te dise ? Tu vas au bourg. Tu veux te faire encotillonner, hein ?

Ripoche, sans répondre, se prit à riocher.

— Mange un morceau, mon gars, conseilla la mère Poislâne. On s'explique mieux quand on a le ventre plein.

— Vous êtes ben honnête, not' maîtresse.

Ripoche se redressa et se dirigea vers la huche. En tâtonnant, il mit la main sur la serviette de toile bisé qui enveloppait le chateau. Puis, abaissant avec précaution le couvercle massif, il y campa la lourde meule de pain. D'un geste de repasseur, il essuya deux fois son couteau sur l'entame et coupa une tranche épaisse. Quelques miettes s'éparpillèrent. Ripoche les rassembla soigneusement, les fit glisser dans le creux de sa main gauche, et, la tête en arrière, d'un coup sec les jeta dans son gosier. Alors il reprit sa tranche de pain, la creusa d'un large trou où il entassa des choux avec son couteau.

Comme il soulevait le loquet de la porte :

— Bonne chance, souhaita la mère Poislâne.

— Dieu vous entende ! répondit Ripoche.

Son bâton sous le bras, son pain d'une main, son couteau de l'autre, il partit vers le bourg en mangeant.

Ripoche avait trente-cinq ans. Depuis l'âge de huit ans il servait dans les métairies. Petit pâtre, ses rêves n'avaient jamais été plus loin que les moulins qui viraient à l'horizon. Valet de ferme, une

seule idée avait absorbé toutes les autres : contenter ses maîtres.

Au printemps dernier, pourtant il avait eu une réflexion :

— Je suis saoul d'être seul !

Après les foins, il l'avait continuée :

— Je suis saoul d'être chez les autres.

La récolte finie et la vendange faite, au retour de la foire où il avait vu les coiffes angevines papillonner sous le soleil, il l'avait complétée :

— Je veux me marier !...

Cette pensée l'avait fait rougir.

Ripoche était timide. Les filles ! loin de leur barrer le chemin comme faisaient les autres gars du bourg, il les fuyait, se cachant derrière les haies pour les guigner. A ceux qui se gaussaient de sa timidité :

— Je saurais mieux, disait-il, prendre une taure enragée par les cornes, qu'une marraine par la main !..

Mais Ripoche, s'enhardissant, s'était mis à chercher femme. Il en voulait une, ni riche, ni belle, ni trop dégourdie, pour avoir moins de chances d'être éconduit. Il croyait l'avoir trouvée. Elle s'appelait Rosalie.

Rosalie demeurait au bourg, dans une vieille maison dont les murs étaient si branlants qu'ils semblaient ne pas savoir de quel côté tomber. Elle vivait seule, d'un petit commerce d'épicerie, trop pauvre pour ne pas rester fille, trop laide pour ne pas rester sage.

Au bout d'un quart d'heure de chemin, Ripoche arrivait devant la maison de Rosalie. Un peu de lumière filtrait sous la porte. Ripoche s'arrêta, le cœur battant.

Enfin il aspira fortement et entra.

— Bonjour la compagnie !

Rosalie tricotait derrière son comptoir, à la lueur d'une chandelle baveuse.

— Bonjour à vous, répondit-elle.

Ripoche se tut, tournant son bâton entre ses doigts. Rosalie attendait.

— Je voudrais acheter pour deux sous de sucre, trouva-t-il pour gagner du temps.

Rosalie se mit à compter les morceaux de sucre.

Ripoche chercha...

— Vous me connaissez ben ?

— Que oui ! Vous êtes le gars Ripoche de la Barbelière. Une belle ferme, la Barbelière !

La réponse plut au valet.

— Elle n'ignore point les bonnes terres. C'est une fière marraine ! pensa-t-il.

Rosalie enveloppa le sucre dans un papier jaune.

Ripoche, soulevant sa blouse, tira de sa poche sa bourse de cuir et, posément, en délia les cordons. Sous ses doigts hésitants, l'argent tinta. Ripoche choisit une pièce de deux sous qu'il allongea sur le comptoir.

L'horloge de l'église sonna neuf heures.

Alors Ripoche avala sa salive et tout d'une haleine :

— Dites donc, la fille, si vous trouviez un homme qui aurait onze cents francs, trente francs et trois francs, le prendriez-vous ?

— Oh ! mon pauvre ami, une chaussure comme celle-là n'est point faite pour mon pied.

— Eh ben ! si vous voulez, je la connais, moi, cette chaussure-là.

Rosalie baissait les yeux et, pour se donner une contenance, regardait obstinément les balances de cuivre.

Ripoche attendait, la gorge sèche. Enfin, il reprit :

— Dimanche, après la première messe, si je venais vous causer ? ...

— Ça ne peut pas me déplaire, Ripoche, ben au contraire... répondit Rosalie en rougissant.

Ripoche rougit aussi. Il ajouta :

— Je suis ben content... vous êtes ben aimable...

Et mettant son sucre dans sa poche, il s'en alla de son pas lourd et régulier vers la Barbelière.

Tout le ciel scintillait.

Ripoche s'arrêta.

— Je suis ben content, dam' oui !..., répéta-t-il, et, subitement, levant les yeux vers les étoiles :

— Le beau temps, demain, pour labourer...

Puis il s'enfonça dans le chemin creux qui nouait le village à la ferme.

## II. — *La mauvaise lettre*

Il y avait dix ans que Rosalie et Ripoche étaient en ménage.

Dans le calme d'un soir de septembre, les tilleuls de la Place au Marché achevaient d'endormir leurs feuilles.

Tout au bout de la Grand'Rue, la lune montait, ronde et lente, allongeant l'ombre des cheminées sur les toits qui reluisaient. Le bourg se reposait derrière ses volets clos. Au carrefour de la Croix

Gloriette, trois ou quatre galopins achevaient une partie de « vise » et leurs appels éclataient plus sonores dans le silence grandissant. Neuf coups sonnèrent. Une voix de femme gronda. Les cris des enfants s'éteignirent. On n'entendit plus que le trot menu de leurs sabots rythmant un dernier rire étouffé. Une porte claqua. Quelque part, dans une ferme, un chien aboyait.

Assis au seuil de leur maison, Ripoché et Rosalie causaient à mi-voix. Ripoché se reprochait de n'être point resté valet de ferme après son mariage.

Le métier de tisserand ne lui avait pas porté chance. Les foires, les marchands qui passent ruinaient leur commerce d'épicerie. Il n'y avait pas la valeur d'un écu de trois francs dans le comptoir. Les enfants se couchaient avec la faim... ça lui mangeait le cœur de voir pareille misère...

La femme allait ouvrir la bouche pour répondre ; mais elle n'osa pas...

— Rosalie, soupira tout à coup Ripoché, écoute-moi...

Il s'arrêta, embarrassé

— Eh ben ? dit Rosalie.

— Eh ben, v'là. Avant-hier, le boulanger m'a signifié qu'il ne pouvait plus nous fournir de pain...

Il y eut un grand silence.

Tout d'un coup, l'homme se redressant, le poing tendu vers le bourg, déchargea sa colère en un grossier juron.

— Ne jure point, Ripoché, oh ! ne jure point, supplia Rosalie. C'est bien assez d'avoir les gens contre nous !... Tu fais peur au petit...



Dans le noir de la chambre, un enfant pleurait. Rosalie rentra pour bercer.

Ripoche écouta le grincement de l'osier et les cris du petit, coupés à chaque balancement. Bientôt la plainte s'apaisa ; l'enfant et le berceau se turent. Rosalie revint sur la pointe des pieds.

— Ripoche, demanda-t-elle, écoute-moi à ton tour sans te fâcher... Pendant que j'étais aux Essarts, le facteur est venu. Il m'a donné une lettre. La v'là !

Ripoche prit la lettre.

— Chez des gens comme nous, les lettres sont de mauvaise arrivée.

— J'en ai grand' méfiance...

Ripoche tournait et retournait le papier dans ses mains.

— Je donnerais n'importe quoi pour savoir déchiffrer.

Et, machinalement, il inclinait l'enveloppe comme si le clair de lune eut pu l'aider à deviner ce que contenait cette lettre de malheur.

Soudain, dans le vide de la porte, une forme blanche se découpa nettement, et une petite voix timide murmura :

— Je pourrais lire, moi, papa !

Ripoche et sa femme se retournèrent.

— Tu nous écoutais donc, Grichemidi, gronda le père.

— Mais c'est vrai ! il sait lire, lui, interrompit Rosalie. Rentrons, je vais allumer la chandelle.

Ils rentrèrent.

Rosalie frotta une allumette, poussa près de l'âtre une bancelle et monta dessus.

Sur la paroi de la cheminée, elle découvrit l'oribus pincé dans un bâton de coudre fendu. Elle l'alluma. Une lueur fumeuse pétilla, chassant mal les ténèbres d'alentour.

Ripoche avait déplié la lettre. Il la tendit à Grichemidi.

Grichemidi, en chemise, au milieu de la pièce, approcha le papier de ses yeux.

— Je peux pas lire, papa, la chandelle est trop haut.

Ripoche le prit dans ses bras et vint tout près de la cheminée.

— Vois-tu mieux, à présent ?

— Oui, papa.

— Alors, lis vite !

Et Rosalie, la tête levée vers Grichemidi, les mains jointes, répétait :

— Lis, mon petit, lis ben vite !

A côté dans le lit, deux fillettes se dressaient, blotties l'une contre l'autre, et regardaient sans oser rien dire avec des airs d'oiseaux effarouchés par la lumière.

Après un silence, Grichemidi commença à épeler.

— Monsieur-Ri-po-che...

De s'entendre appeler « monsieur », Ripoche eut un haut-le-corps.

« Monsieur Ripoche », répéta Grichemidi.

« Je vous en-voie la pré-sen-te pour vous a-ver-tir que dans huit jours je fais met-tre la sai-sie... »

Grichemidi s'interrompit :

— Tu me secoues trop, papa, je peux plus lire.

Ripoche se raidit. Grichemidi acheva en suivant les lignes avec son doigt.

« ...met-tre la sai-sie chez vous. Bachelot, bou-lan-ger. »

— Y a plus rien sur le papier, papa, annonça Grichemidi, très fier.

Ripoche posa avec précaution l'enfant sur le sol, lui reprit la lettre, pendant que Rosalie venait s'asseoir sous le manteau de la cheminée.

Au milieu du silence, les fillettes se mirent à crier. Rosalie sursauta, s'approcha du lit, se pencha sur les deux petites qui pleuraient convulsivement.

Grichemidi, apeuré, se cramponnait à sa jupe.

— Marie, Agathe, Grichemidi, écoutez-moi ben, commanda la mère. Faut pas pleurer. Vot' père a du chagrin... Faites vot' prière pour lui. Après, vous dormirez pour faire plaisir à maman.

Dociles, les fillettes joignirent les mains. Grichemidi s'agenouilla au pied du lit.

— Notre père qui êtes aux cieux, commença Rosalie, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

— Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien... continuèrent les enfants.

La tête entre ses mains, Ripoche sanglotait comme un fou.

### III. — *L'entrée en condition*

Le dimanche suivant, Ripoche rentrait de la première messe.

Dès la porte, il se frotta les mains, et d'un ton de bonne humeur :

— Femme, va chez la Papin nous chercher de l'eau-de-vie.

Rosalie resta sans bouger au milieu de la pièce.

— Eh ben ! t'as perdu tes oreilles ?

Alors, Rosalie, à voix basse, comme pour avouer une honte :

— Et de l'argent ?

Ripoche abattit son poing sur la table. Toutes les casseroles carillonnèrent. Il tira sa bourse et la vida. Des pièces d'or tombèrent, faisant des ronds luisants sur la toile cirée.

— De l'argent ? En v'là ! v'là de quoi faire patienter le boulanger. Regarde, cinq beaux jaunets !

— C'est pas possible ! tu t'es loué...

— Dam' !

— Où vas-tu ?

— Chez mon ancien maît' à la Barbelière.

— Et Grichemidi ?

— J'ai rencontré maît' Millegoule à la sortie de la messe. I va venir le voir. Fais-nous deux tasses.

Rosalie prit un louis et sortit.

Resté seul, Ripoche s'en fut vers le grand lit et écarta les rideaux de serge ; Grichemidi dormait encore. Il allongea la main pour le réveiller. Une pitié le retint :

— Pauv' gars, pensa-t-il, dors tout ton saoul ; c'est p't-être la dernière fois...

— Y a-t-il du monde ? grommela au dehors une voix enrouée.

C'était Picherit, dit Millegoule, le métayer du Puy-Nardoux, qui, la pipe aux dents, entrait.

— On vous attendait, répondit simplement Ripoche. Millegoule s'assit à califourchon sur une chaise.

En ce moment, Rosalie reparut.

— Et vous, la mère, reprit il sans se lever, ça va, la santé ?

— Pas trop mal, maît' Picherit. Et de vot'part ?

— Ça va, ça va. On n'a ni le temps ni les moyens d'être malade.

— Chez nous non plus. Mais le mal, ça ne se commande point, conclut Rosalie en ravivant le feu avec une brassée de sarments.

Après cet échange de politesses, Millegoule cracha deux fois.

— Bonne récolte, cette année ? interrogea Ripoche, qui eut cru faire insulte au métayer en ne lui demandant pas des nouvelles de ses terres.

— Bonne récolte, heu ! plutôt moyenne ; ça ne vaudra pas le sou !

— Allons, maît' Picherit, faut pas vous plaindre. Les choux sont ben venus.

— I ne sont pas laids, c'est vrai. Le bon Dieu n'a point trop marchandé l'eau.

— Et puis c'est de bonnes terres par chez vous.

— Oui, parce que c'est travaillé. Le Puy-Nardoux ne connaît point les feignants.

— C'est tout à votre honneur, maît' Picherit.

La conversation tomba. Les deux thèmes obligés, la santé des gens et la santé des terres, étaient épuisés. Ripoche attendit que le maître du Puy-Nardoux reprit la parole.

Rosalie disposait sur la table les tasses, le sucre et la chopinette d'eau-de-vie. Millegoule bourra une nouvelle pipe.

— Eh ben ! ce fameux pâtre ?

Ripoche, du doigt, montra le lit.

— Mauvaise habitude ! grogna Millegoule en se baisant vers le feu pour prendre un tison.

Puis, entre deux bouffées :

— Voyons voir...

Grichemidi, tourné vers la ruelle, dormait à poings fermés. Millegoule s'approcha et lui donna une claque sur les fesses. Grichemidi se dressa en sursaut, la mine effarée.

— Allons c'est bon ! va pas brailler comme une oie qu'on plume, plaisanta Millegoule, c'est ma manière à moi de sonner le réveil aux engourdis. Montre tes bras, mon gars.

Sans plus attendre, il avait levé la couverture. Comme il eut fait d'un bouvillon sur le champ de foire, Millegoule se mit à palper les épaules, les bras, les reins, les jambes de Grichemidi en marmonnant, hochant la tête, haussant les épaules.

Grichemidi frissonnait au contact de cette main rude et brutale... Il regarda sa mère avec une angoisse dans les yeux. Rosalie, gênée, se détourna. Ripoche souriait niaisement.

Enfin, Millegoule revint s'asseoir.

— Ton gars, Ripoche, ferait mieux un curé qu'un paysan.

— I n'a point d'apparence, mais il est solide.

— C'est petit, c'est maladif, ça n'a pas de sang ! V'là mon opinion. Ah ! i ne l'a pas volé, son nom de Grichemidi !

— Il est le premier à l'école, protesta Rosalie, en versant le café dans les tasses.

— Le premier à l'école est souventes fois le der-

nier aux champs, la bourgeoise. Si ce n'était pas pour te rendre service, Ripoché...

— Voyons, maît' Picherit, le café se refroidit...

— C'est trop de complaisance.

Les tasses étaient remplies jusqu'au bord. Sans les toucher, par peur de mouiller la table, les deux hommes se courbèrent, la lippe allongée et aspirant avec bruit, avalèrent quelques gorgées pour faire de la place.

Alors Ripoché versa l'eau-de-vie.

— Si tu veux, brusqua Millegoule, je prends le gars pour jusqu'à la Saint-Jean dans un an, je donne deux pistoles. C'est plus que ça ne vaut.

— Vous ajouterez ben quelque chose ?

— Pas un liard.

— Donnez-lui au moins deux paires de sabots à la Toussaint et une culotte à Noël.

Millegoule réfléchit.

— Je donnerai les sabots par bonté de cœur, mais pas la culotte.

— C'est là votre dernier mot, maît' Picherit ?

Millegoule vida sa tasse.

— Je n'ai qu'une parole. Tope là. Ma carriole est à l'auberge, j'emmène le gamin.

Et il tendit sa main calleuse de rustre.

Avant de frapper, Ripoché regarda sa femme.

Debout près du lit de Grichemidi qui s'habillait, Rosalie, résignée, enveloppait déjà dans un mouchoir à carreaux le pantalon, les deux blouses et les deux chemises qui composaient le trousseau du petit berger.

Alors Ripoché se décida.

— Marché fait ! conclut-il en laissant tomber sa main dans celle de Millegoule.

— Marché fait !

Grichemidi était placé en condition pour vingt francs et deux paires de sabots...

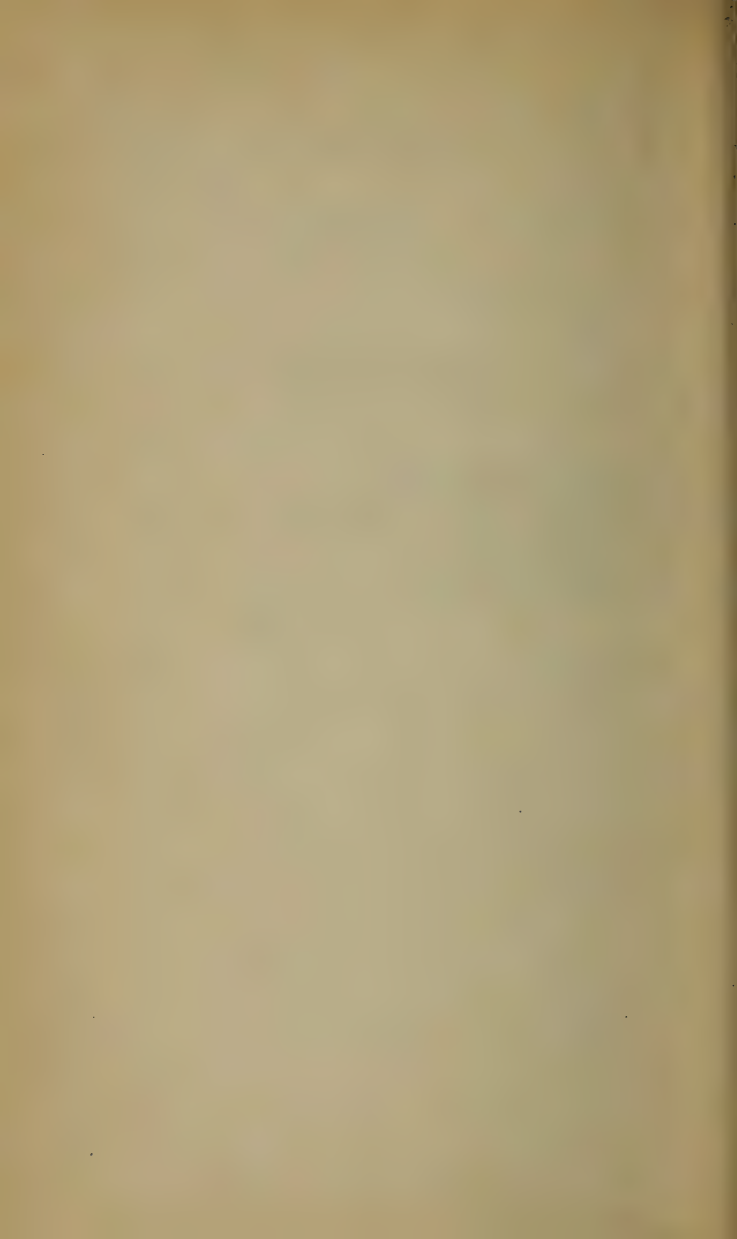
*Grichemidi* (Lemerre, éditeur),

---



# BERRY

JOSEPH AGEORGES.  
JACQUES DES GACHONS.  
HUGUES LAPAIRE.  
GABRIEL NIGOND.



## JOSEPH AGEORGES

Joseph Ageorges, né vers 1878, à Crozon (Indre). Débute de très bonne heure par des livres d'histoire régionale. Après des études supérieures brillantes, devint à 23 ans rédacteur en chef du *Mois Littéraire*. Collabora à la plupart des grands journaux et des grandes revues. Publia des livres qui eurent de larges succès : contes exquis, études d'histoire vivantes et documentées, chroniques littéraires spirituelles, etc... Les plus populaires sont ses délicieux *Contes de mon oncle Paterne* (Delagrave, éditeur), *L'Enclos de George Sand*, qui lui valut le prix Marcelin Guérin à l'Académie française (Grasset, éditeur) et eut un gros succès près de la critique, *La Marche montante d'une génération* (Figuière, éditeur), livre original qui souleva de belles polémiques et dont le retentissement n'est pas éteint, *Critique de sympathie* (Vitte, éditeur) recueil d'instantanés pittoresques et piquants, *Les contes du Moulin Brûlé* (Librairie Universelle), dont nous avons extrait les pages qui suivent et qui sont un des livres les plus fins de notre littérature régionaliste, etc., etc. On sait que c'est M. Ageorges qui fonda, avec le concours de la Librairie Nationale, la belle collection des *Pays de France*. Il est à croire que malgré ses occupations diverses, le jeune écrivain n'oubliera pas le Berry, qu'il a excellemment chanté, avec une originalité, une verve, une fantaisie, qui en font un de nos meilleurs conteurs. Cela sent le terroir, les fougères, l'étable, la paille fraîche, les menthes des ruisseaux, l'odeur du clos de pommiers à l'automne, les près verts au prin-

temps, et les champs de sarrazin, qui sont givrés de fleurs. C'est ensemble, si on aime mieux et la comparaison évoquera cette fois une sensation moins fugace, substantiel et savoureux comme une tranche de pain bis. On mord dedans à pleine bouche et longtemps le goût nous reste. M. Eugène Gilbert a dit fort justement : « Qui ne lira pas M. Ageorges ignorera toute une province de l'esprit français. »

## UN GRAND ARTISTE

C'était triste. Quand la désolation de l'hiver s'enroulait autour des bouleaux étriqués, qu'elle tombait sur les grands champs de genêts et que le vent venait, hostile et hululant, la bicoque du grand Chomel se ratatinait sous son chaume ; la palissade de branches sèches qui fermait son clos étroit se penchait un peu plus vers la terre, et la morne mélancolie des jours froids tenaillait le cœur du vieux ménétrier.

Elle était toute seule sur la lande, la maison ! Elle n'avait point de sœurs à moins d'une lieue. Elle marquait d'une grosse tâche noire le paysage, qu'un marécage égayait — ou attristait encore, on ne savait pas — d'une eau timide et ridée. Sur la maigre terre, point n'avait voulu s'arrêter d'autre homme que le grand Chomel.

Sa femme était bornée, grossière, sans lueur d'esprit. Il l'avait prise, comme il y en a qui prennent femme, sans bien comprendre pourquoi. Lui était sauvage, les poules déplumées, le chien malplaisant, mais le cochon était gras.

Dans la longue suite des mois de deuil, ces êtres

restaient seuls sans que les poules vissent d'autres poules, le chien d'autres chiens, la femme d'autres femmes. Mieux valait ainsi. Les pauvres ne peuvent voir que de plus pauvres et à part le cochon, qui eut pu se venter d'être riche dans la bicoque du grand Chomel ? Très rarement un chemineau passait, remuait la palissade sans oser heurter la porte de peur de la vilaine bête qui aboyait, et s'en allait à la vue de la ménagère criarde. Sur la route, à un demi-kilomètre, sur la route sans haie, des charrettes apparaissaient quelquefois ; mais, avec une hâte poussive, elles gagnaient l'horizon, petites et grises. Deux jours par semaine, à la tombée de la nuit, un point noir se mouvait : c'était le maître d'école qui, sa classe finie, faisait une promenade hygiénique.

A vivre de cette solitude, face au rideau de pins sombres qui bordait au loin la lande, les habitants de la bicoque étaient devenus quasiment fous.

Chomel ne parlait guère. Il s'était fabriqué, à ses moments perdus, dans une souche de bois blanc, une façon de petit bureau sur lequel il avait posé des livres de plain chant, des chansonnettes d'écolier, et quelques cahiers de musique que lui avait prêtés un curé qui jouait du piston et qu'il avait gardés. Chomel se plantait là, des heures entières, à rêvasser devant sa musique. Pour faire couler le temps, il posait parfois sur ses paperasses une bolée d'un mauvais cidre de prunelle qui lui mettait tout de même de la flamme aux yeux. Durant qu'il se livrait ainsi à ses songeries, sa femme braillait. Le couple ne s'était pas dit un mot aimable depuis vingt ans. Elle, hargneuse et bêtasse, l'appelait idiot et l'accusait d'être l'auteur de leur misère !

et lui, sentant qu'il n'était point compris, haussait les épaules.

Chomel était ménétrier, je veux dire qu'il jouait d'instinct de la cornemuse et qu'il avait appris à lire la clef de sol chez le curé au piston. Alors, devant ses cahiers, suivant les notes de son gros doigt jaune et corné, il pensait aux gens qui ont du génie et qui font de la musique pour les autres. Lui, nom d'un tonnerre, il ne pouvait arriver à noter ce qu'il jouait. Il se précipitait sur sa cornemuse, lui tripotait les flancs, bouffait dedans avec tout son cœur et en chassait une musique étonnante et merveilleuse. Mais, ouahte, l'instant d'après, tout était parti, l'air avec ses notes. Il ne se souvenait de rien et il restait là, benêt, devant sa cornemuse efflanquée, fatiguée, couchée comme un vieil âne qui dort. Alors, il sacrait comme un païen et sa femme le traitait d'idiot.

Pour les assemblées qui sont les fêtes de notre pays, il partait avec son flûtiau faire danser la jeunesse. Il s'en donnait de la joie, avec sa musique. Deux jours et deux nuits, il jouait tant qu'il pouvait, après quoi il se saoulait et mettait encore un jour pour rentrer. Sa femme le savait et l'appelait idiot.

Le curé le venait quérir aussi pour la Noël et il chantait, à la messe de minuit, un cantique en patois :

Boutons not' habit le plus biau,  
 Que j'ons quand il est fête,  
 Pour adourer l'Enfant nouviau,  
 Ça serait malhounête,  
 Si j'allions en saligaud,  
 Visiter noute maite.

Après quoi, il réveillonnait et mettait toujours vingt-quatre heures pour rentrer, et sa femme était toujours là pour le traiter d'idiot.

Sa femme, eh bien ! sa femme, elle cultivait un bout de jardin avec furie, lavait ses hardes au marécage une fois par mois et donnait tout le reste de ses soins à son cochon, le seul qui fût heureux dans l'enclos. Il semble bien que le cochon était le point central de la vie de ce coin de terre. Tout était pour lui. Lui seul était gras. Lui seul ne faisait absolument rien. Lui seul mangeait à sa faim. Lui seul était prince. Au bout d'un an, quand il était à point, on le vendait et on en achetait un petit. Et la vie recommençait, toute pareille, autour du cochon.

Quelquefois le loup venait. Alors, Chomel prenait son fusil à pierre et, avec le chien, poursuivait le loup jusqu'au rideau de pins de l'horizon gris. Ils couraient tant qu'ils pouvaient. Chomel ahanait, le chien jappait, le loup ne disait rien mais ne se laissait point prendre. Au retour, la femme était là, sur la porte, pour appeler Chomel b... d'idiot.

Une fois, cependant, que Chomel avait laissé sa cornemuse sur le banc de la cour, le loup passa à la nuitée, renversa la palissade, renifla sur le seuil du taudis et, en l'absence du chien, s'attaqua à la cornemuse qu'il creva. Cette fois, Chomel courut plus fort et le chien aussi. Ils tuèrent le loup. Chomel s'acharna dessus, avec un plaisir sauvage. Il l'appela salaud avant qu'il ne fût mort et lui écrasa la tête avec sa crosse. Le chien, lui, aboyait près du cadavre, en frétilant de la queue. Quand ils rentrèrent, la femme tempêta :

— Idiot, tu n'en aurais pas fait autant pour le cochon !

Lui ne dit rien, et raccommoda sa cornemuse avec du gros fil, des bouts d'étoffe et de la colle à la farine. Un jour, pendant que Chomel était devant ses clefs de sol et sa bolée de boisson à la prune, la femme mourut. Chomel fut très ennuyé. Ce soir-là, il eût bien tué un loup pour passer son chagrin, mais il n'y avait pas de loup. Il laissa le chien près de sa bourgeoise endormie. Il la regarda mélancoliquement. Avant de sortir, il songea qu'elle ne l'appellerait plus idiot et il s'en fut avertir l'église et la mairie.

On lui demanda comment le malheur était arrivé. Il répondit avec son intonation patoise :

— Ça m'étonne !

Et on n'en tira rien autre.

A l'enterrement, la musique l'emporta sur le chagrin ou bien l'un inspira l'autre. Toujours est-il qu'il chanta le *Requiem* avec le bedeau.

Il considéra le trou où l'on mit sa femme. Il aurait bien encore tué un loup. Il fallait rentrer.

Il retrouva sa musique, mais oublia le cochon. Le cochon maigrit, puis mourut. Les poules crevèrent.

Aujourd'hui, le chien est tout à fait dans la misère. Chomel aussi.

C'est un grand artiste.



## SOUVENIRS DE CARÊME

Chrétiens des villages, des bourgs, des domaines et des locatures qui voulez profiter du saint temps de carême, selon qu'il est ordonné dans les coutumes de notre mère l'Eglise, entendez la manière ancienne dont on pratiquait le jeûne et la pénitence en pays de Berry, à l'époque où ma grand' mère récompensait la sagesse des petits-enfants au moyen d'une orange partagée en huit.

Je vous parle selon l'usage de mon endroit, comme un frère à ses frères, ainsi qu'on doit faire après la cérémonie des Cendres — poussières nous sommes ! — et je vous dis salut en Jésus et Marie.

Adonc Madame Almaïde, ma grand'mère, une digne femme du bon Dieu, vivait en son château du Moudurier avec ses huit petits-enfants dont j'étais, notre nourrice Nanette Chabillaud et Fernandine, la cuisinière. Quant à Moutet, son toucheux de bêtes, son interrogeux de temps, son homme de confiance, il soupait avec nous et couchait à la mangeoire pour surveiller le bétail, c'est-à-dire

Noblet, Beurmet,  
Trouillet, Trouilla,  
Tournaille et Cadet,  
Pigeau, Maréchau  
Tartare et Doret  
Dont il t'ait l'valet.

Mais avant de partir pour la grange, le vieux aux longs cheveux blancs veillait avec nous. Dans le salon aux meubles usés, Madame Almaïde réunissait la famille, c'est-à-dire les petits-enfants et la domesticité. Madame Almaïde prenait un coin près de la cheminée. Moutet s'asseyait dans le fauteuil, en face. Mirabel, le chien, se couchait au milieu. Les petits faisaient le rond. Fernandine et Nanette Chabillaud allaient, venaient, balayaient, remuaient les sièges, attisaient le feu et prononçaient des mots sans importance.

Le lendemain du carnaval commençaient les rites de carême. Durant la journée, Fernandine apprêtait de la morue en maugréant contre le sel et, le soir, le dîner fini, ma grand'mère lisait dans un vieux livre des choses pieuses.

Homélies, méditations, hymnes, oraisons, psaumes, il y avait de tout dans ce bouquin ancien. Les pages essentielles étaient marquées par des images — plus tard, mon cousin Barnabé en ayant volé une et l'ayant troquée contre un hameçon, s'accusa en confession d'avoir vendu les biens de l'Eglise ; — ces images représentaient sainte Germaine de Pibrac, saint Michel de la Mer, Notre-Dame de Beaugency, Notre-Dame de la Bouzanne, la Vierge de Vaudouan et le crâne de saint Silvain qui étaient souvenirs de pèlerinages qu'avaient accomplis Madame Almaïde en son temps de jeunesse. Il y avait aussi une feuille du noisetier de Paray-le-Monial et diverses prières indulgenciées. Dans ce livre étaient prévus tous les besoins spirituels du chrétien d'un bout de l'année à l'autre, et c'était l'ami inséparable de la bonne et digne chrétienne qu'était ma grand'mère.

Le mercredi des Cendres, après la collation vespérale, Madame Almaïde, ayant mis ses lunettes d'argent sur le bout de son nez, ouvrait le livre à la page 146 et lisait d'une voix petite et monotone :

— Voici que l'imposition des cendres nous rappelle que le Créateur nous fit du limon de la terre et que nous redeviendrons poussière dans la tombe. Cela nous rappelle aussi que la pénitence est une obligation à laquelle Jésus...

Ici les huit petits dont j'étais avec mes frères et mes cousins, ne sachant pas de quoi il s'agissait, répondaient en cœur :

— Ayez pitié de nous !

Mais bonne maman nous regardait par dessus ses lunettes et tout rentrait dans l'ordre.

Le feu continuait à pétiller, et la lecture se poursuivait sur le même ton que devant :

— ...Obligation à laquelle Jésus lui-même se soumit sur la croix. Suivons ce divin exemple et ne craignons ni le jeûne austère ni l'abstinence salvatrice. Qu'est-ce que le jeûne, petite misère en comparaison des péchés...

— Va-t-en, maudit péché ! reprenaient les huit gamins endormis déjà plus qu'à moitié.

— ...Que nous avons commis ! Acquittons-nous sans rechigner de cette pénitence facile ! Châtions notre corps. Mortifions cette chair corrompue. Disciplinons notre âme...

— Immortelle, disait celui des gamins qui ne sommeillait pas encore.

— ...Puis nous assisterons aux fêtes douloureuses de la semaine sainte. Nous nous purifierons de nos

fautes. Nous demanderons à Dieu pardon. Après quoi nous nous réjouirons dans les liesses pascales. Nous communierons dans l'Eucharistie et nous chanterons : *Alleluia, Alleluia* !

Ici madame Almaïde se recueillait quelques minutes et puis récitait un *Pater* et un *Ave*.

Les petits dont j'étais se réveillaient toujours pour répondre à l'*Ave*, sur un mode criard :

— ...Mère de Dieu, eu, priez pour nous, ous, qui avons recours à vous !

Ce devoir accompli, nous nous rendormions sur nos chaises basses.

Ainsi la pieuse veillée se déroulait, tandis que Mirabel ronflait et que les petits dont j'étais rêvaient aux anges.

A dix heures tapant, Madame Almaïde partageait l'orange, Nanette Chabillaud prononçait par ordre chronologique :

— Guy, Gustave, Antoinette, Cécile, Etienne, Félix, Julien, Barnabé, il est temps de s'coucher.

Chacun se frottait les yeux, avalait son quartier d'orange et gagnait la pièce voisine.

Nanette, durant la cérémonie de la pose d'habits, nous faisait réciter des oraisons jaculatoires :

— Jésus, je vous aime !

— Marie, Joseph, priez pour nous.

— Saint Cœur de la Vierge, ayez pitié de nous.

— Je vous salue, etc...

Ayant plongé le bout de nos doigts dans nos bédaniers, nous nous couchions.

Etendus dans nos huit petits lits, nous écoutions encore au lointain, pendant deux ou trois minutes,

la voix de bonne maman qui reprenait sa lecture, puis c'était la nuit.

A la fin de la seconde méditation, Moutet dormait.

Pour la troisième, les bonnes s'asseyaient. A onze heures, elles dormaient aussi.

Alors Madame Almaïde s'agenouillait, disait une prière secrète et donnait le signal du coucher, non sans avoir dit :

— Demain, Moutet aura du laitage au frustum. On mangera des œufs frais au prandium. Et on ne refusera à personne dix onces de pain à la collation. Quant à moi je jeûnerai sévèrement.

On jetait des cendres sur les braises. On éteignait les deux lampes de cuivre qui pendaient au manteau de la cheminée. Chacun allumait sa lanterne et gagnait son lit dans le calme d'une bonne conscience.

Aujourd'hui bonne maman n'est que poussière sous dix pieds de limon, mais son âme est sans doute en paradis. Le Moudurier est vide. La tour s'effrite. Les étables ont été vendues à un charcutier. Cet homme qui s'enrichit dans le saucisson fit construire à leur place une maison sans attraits. Chez lui, aux veillées de carême, ses filles lisent l'*Abeille radicale de la Rochaille*, journal des familles et des intérêts agricoles.

*Contes du Moulin Brûlé* (Librairie universelle).

---

## JACQUES des GACHONS

(1868)

Jacques des Gachons, né à Torcé (Sarthe), de parents berrichons, le 31 Janvier 1868. Romancier et auteur dramatique. La plupart de ses romans se passent en Berry : *N'y touchez pas*, à Ardentes ; *La maison des dames Renoir*, à Issoudun ; *Rose ou la fiancée de province*, à Bourges ; *Le Mauvais pas*, aux environs de la Châtre ; *Frivole*, à Chateauroux ; *Le Chemin de sable*, à Saint-Gaultier ; *La Mare aux gosses* contient plusieurs contes du terroir ; *La vallée bleue*, son prochain roman, se passe tout entier dans la vallée de l'Indre, à Saint-Chartier et à La Châtre. Deux fois lauréat de l'Académie Française, pour *La Maison des dames Renoir* et *le Chemin de sable*. Comme autres romans, M. des Gachons a donné : *Mon amie* (souvenirs d'un bon jeune homme) — *Notre bonheur* — *Le roman de la vingtième année*, etc... Comme œuvres dramatiques : *Le prince naïf*, *Le Pape et l'Empereur*, *La Dinette*, et *Il suffit*.

Dans un à-propos charmant, placé aux dernières pages de son *Roman de la vingtième année*, M. Jacques des Gachons présentant lui-même l'auteur du volume au lecteur, le définit ainsi :

« Il n'est pas très compliqué.

« Il écrit parce qu'il trouve qu'il n'y a vraiment que cela d'amusant au monde. Il ne faut pas du tout le ranger parmi les romanciers qui s'ennuient en écrivant. Et

son principal désir est de ne pas ennuyer ceux qui lisent ses livres.

Il raconte des histoires, simplement, avec toutefois la préoccupation constante non pas de moraliser, mais de faire en sorte qu'on ne puisse pas conclure en fermant le volume, que la morale n'existe pas. C'est, si l'on veut, un conteur moral. »

Tous ses livres, en effet, sont sains ; ils sont, en outre, animés d'un esprit de gaieté très personnel. Tous sont écrits dans une belle langue simple, claire, qui garde le souci des traditions et le respect du goût français. Son art, délicieux et doux, est surtout fait de grâce et de délicatesse. On doit le comprendre parmi nos meilleurs romanciers.

## LE PÈRE MALOCHE

C'était un bien brave homme que le père Maloche, et, par dessus le marché, un vrai type. Il est mort depuis pas mal d'années, mais je le vois encore, comme si je l'avais rencontré ce matin.

Il était grand, sec comme une trique, et sous le large feutre berrichon, il avait les yeux les plus malins du monde. Au domaine, tout le monde filait doux devant lui. Il savait commander et n'admettait pas qu'on lui répliquât. Ah ! il les aurait fait marcher les « faignants » d'aujourd'hui !

Mais dès qu'il entrait chez mon grand-père, c'était un autre homme... S'il savait se faire respecter sous son toit, il était le plus déférent des métayers. Ah ! dame, sa politesse avait des manières à elle, et c'est par ce côté-là justement qu'il m'avait frappé

quand je n'étais encore qu'un garçonnet qu'on relègue au bas bout de la table.

Ah ! ce premier déjeuner avec le père Maloche, je m'en souviendrai longtemps.

C'était en plein cœur de l'été, un été dans le genre de celui de cette année, où il faisait quasiment aussi chaud à l'ombre qu'au soleil. Il était venu à la foire vendre un assez fort lot de moutons et il était content du marché ; mon grand-père aussi.

Sur le premier coup de dix heures, — on déjeûnait tôt dans ce temps-là — il entre, bien droit dans sa blouse bleue toute neuve et empesée, et le voilà qui fait le tour de la compagnie, tendant à chacun sa rude main de travailleur de la terre. A moi aussi, il la tendit, et j'en fus tout fier. C'est que j'avais vu le père Maloche à l'œuvre, tout couché sur les bras de sa charrue et parlant à ses bœufs. C'était cette main-là qui retournait la bonne terre de chez nous que je voyais tour à tour brune et fumante, puis verte du blé qui lève et, aux vacances, toute dorée d'épis mûrs.

Le père Maloche, pour moi, c'était un héros. Je n'avais pas tout à fait tort et je ne m'en dédis pas aujourd'hui. Je m'excuse même de ce que j'entreprends de raconter. Je vais avoir l'air de me moquer de lui. Il n'en est rien. Seulement, l'enfant est ainsi fait — et l'homme lui ressemble — qu'il mêle à ses admirations les détails les plus triviaux. Le père Maloche est resté dans ma mémoire, avec ses solides vertus et ses petits travers.

C'est même des travers, avouons-le, que je me souviens surtout !

Mais revenons au déjeuner.



Le père Maloche n'avait jamais voulu se mettre à la gauche de ma grand'mère, place qui lui revenait de droit, et quand le père Maloche avait refusé quelque chose, il n'y avait pas besoin d'insister. Il serait plutôt parti sans manger. Il s'assit donc d'autorité auprès de moi. J'en rougis de plaisir et c'est à peine si j'osai lever le nez de son côté.

Et cependant, le spectacle ne manquait pas de piquant : ce long cou maigre, ce visage rasé de frais, ces petits yeux de souris éveillée et, par dessus tout cela, le feutre à larges bords. Car il faut vous dire que c'était la coutume alors : le paysan, à la ville, restait couvert, et le père Maloche n'était pas homme à renoncer aux traditions. Il voulait faire honneur à mon grand-père et son feutre était vissé. J'étais le seul, d'ailleurs, à prendre garde à ce détail, familier au reste de la société.

Nous n'étions pas plutôt assis que le père Maloche héla la servante en brandissant le couteau qu'il avait trouvé près de son assiette.

— Eh ! la fille... Range voir un peu cela... Je ne sais point me servir de ces instruments-là..

Et il tira de sa poche son couteau à lui, qu'il ouvrit d'un coup d'ongle. Ah ! le beau couteau. Et, au bout de son manche en os, quelle lame ! Jamais jé n'en avais vu d'aussi brillante. D'un seul geste court, comme on tranche une branche avec une serpe, il décapita le petit pain qu'on lui avait donné et il se tourna vers moi :

— Ça, c'est un couteau, monsieur Jacques, voyez-vous ! me dit-il.

Certes ! c'était même une arme terrible. Mais le père Maloche savait en user avec adresse. Il ne se

servait que d'elle pour manger, — d'elle et de son pouce.

Ce qui n'empêchait pas que le père Maloche était une bonne fourchette, si l'on peut dire. Au ragoût, il s'adjugea deux cuisses de poulet.

En un rien de temps, il ne restait que l'os. Quand les deux pilons se trouvèrent en croix sur son assiette, le bonhomme fronça un instant ses sourcils, qu'il avait broussailleux, puis il saisit les deux os à pleine main et les lança sous la table.

Mes yeux clignèrent de surprise. Je m'attendais si peu à cet incident ! Ma grand'mère, elle, le prévoyait : je le sentis bien au gros soupir qu'elle poussa malgré elle. C'est que ma grand'mère, fort soigneuse, tenait à ses tapis...

Le père Maloche n'entendit pas le soupir de ma grand'mère. D'ailleurs, ce qu'il venait de faire lui paraissait si naturel : il y avait bien sous la table quelque chien qui serait ravi de l'aubaine et ne ferait de ces deux os qu'une bouchée. Et puis, le père Maloche avait encore faim, encore soif. Il s'acquittait de sa tâche avec un tel zèle que son front et ses joues ruisselaient. Il mangeait, buvait, causait. Il ne parlait que de ses champs, que de ses bêtes, mais le sujet est vaste et vaut qu'on s'anime pour lui.

C'est égal, à un moment, au début de dessert, il n'y tint plus. Une main au rebord de son couvre-chef, il se tourna vers mon grand-père, l'air humble et contrit, et s'écria, ce qui, à la vérité, amusa tout le monde :

— Excusez, notre maître, mais il fait vraiment trop chaud.

Puis il ôta son chapeau, qu'il mit sur ses genoux.

## LA FAMILLE TURBOT

L'histoire date d'un peu plus d'une quarantaine d'années. C'était au mariage d'une de mes tantes. De toutes les personnes qui y assistèrent -- et, Dieu merci ! elles sont encore nombreuses en ce monde -- aucune ne s'en souvient sans que son visage ne s'épanouisse : « La famille Turbot ! C'était le bon temps. Comme c'est loin déjà. Ah ! ce fut une belle journée ! »

Je vais donc essayer de vous raconter l'histoire de la famille Turbot. Je la sais par cœur, pour l'avoir entendu dire et redire bien des fois. Mais il faut d'abord que vous fassiez un effort pour ajouter foi à ce que je vais vous rapporter. A cette époque-là, on s'aimait à la ronde. On se sentait plus près les uns des autres : les serviteurs plus près de leurs maîtres et réciproquement ; ce qui n'empêchait pas chacun de rester à sa place et tout le monde s'en trouvait bien. Une familière cordialité régnait aux fêtes de noces. Chacun y mettait du sien.

A l'issue de la messe, un repas de cent couverts fut servi chez mon grand-père, dans une vaste pièce d'une maison qu'on achevait de bâtir au bord de l'Indre ; les murs étaient tendus de draps d'une

resplendissante blancheur et piqués de bouquets comme pour la Fête-Dieu.

La cuisine était en plein vent, mais c'était une cuisine sincère, loyale, qu'on pouvait regarder confectionner et dont les parfums, mêlés, n'avaient rien de désagréable.

Dix servantes étaient préposées au service, belles filles en coiffe du pays, l'air à la fois grave et réjoui qu'on a aux environs de la Châtre. La mariée, « mam'zelle Louise » était aimée par tout le monde : on était heureux de son bonheur.

Au moment où l'on allait s'asseoir, la Doucette, la femme du père Doucet, la métoyère des Grelets, vint s'offrir pour aider.

— Eh ! la mère, on vous a invitée pour déjeuner avec nous et non pour servir.

— Je n'dis pas non, monsieur Stéphane, mais je mangerai plus tard. Je suis venus pour aider ; j'veux aider. Dites-moi seulement ce qu'il y a à faire..

En Berry, on est à peu près aussi têtu qu'en Bretagne. Il n'y avait qu'à mettre une serviette sur le bras de la Doucette en priant tous les saints de la protéger et de l'empêcher de verser les sauces dans le dos des convives. Ce n'est pas, au moins, qu'elle fût maladroite de son naturel, mais aux Grelets on mettait le pot au beau mitan de la table et chacun y puisait sa part. Elle n'avait été que bergère, puis vachère ; jamais elle ne s'était louée en ville.

Elle parut si contente d'avoir une mission de confiance à remplir que les inquiétudes s'évanouirent vite.

On prit place autour de la table. La brune fiancée,

coiffée en bandeaux, avait fort bel air. Le marié était blond avec de longues moustaches et une petite barbiche à la Napoléon III. Il n'était pas du pays et tout le monde le regardait. Ses yeux bleus et sa bonne humeur lui conquièrent sa nouvelle famille.

La Doucette n'en « perdait pas une bouchée », selon son expression. Elle regardait la toilette de l'une, l'air de l'autre.

— Est-elle gentille tout de même ! et sérieuse. Ça sera une bonne ménagère.

Et, de la mariée, elle passait au marié :

— C'est moi qui vous le dis, mes petits, cet homme-là fera honneur à la famille. Il vous regarde tout droit...

— Parbleu ! la mère, c'est qu'il vous trouve à son goût.

— Taisez-vous, les drôlières, et dites-moi plutôt les paroles... puisqu'il paraît qu'il faut parler.

Le premier plat était un turbot, dont la taille fit rire la bonne femme, qui ne connaissait que les poissons de rivière.

— Oh ! ce n'est pas difficile, la mère. Vous vous penchez à la gauche de chaque personne, et vous tendez le plat en disant moitié haut, moitié bas : « Turbot. »

— Turbot ?

— Oui, tout simplement et puis, selon les personnes : madame, monsieur, mademoiselle.

— Drôle d'idée, marmotta la métayère en haussant une épaule.

Mais la consigne est la consigne et elle ne demanda pas d'autres explications. Dans ce temps-

là, à la campagne, l'usage des menus, du reste peu répandu, n'excluait pas l'annonce des plats.

— Par où que j'commence ?

— Par ici, la Doucette, par le père du marié, et puis vous continuerez sur votre gauche jusqu'au bas-bout, où l'Ernestine arrivera en même temps que vous, par son côté... D'ailleurs, je vous suis avec la saucière, ce sera plus commode.

— Sûr, acquiesça la bonne femme, qui préférait avoir une main libre.

Et, la narine frémissante, l'œil satisfait, une légère rougeur aux joues, elle s'élança vers les convives.

« Entre haut et bas », lui avait-on recommandé. Mais aux champs on n'a point l'habitude d'avaler ce qu'on dit. Aussi ce fut d'une voix de commandement qu'elle présenta son plat au père du marié :

— Monsieur Turbot !

Celui qu'on interpellait ainsi se tourna à demi, sourit avec bienveillance et se servit avec soin. Et la Doucette s'en fut vers sa voisine :

— Madame Turbot !

La dame sursauta. La table entière regardait dans la direction de la servante improvisée et trop occupée pour remarquer qu'elle amusait la compagnie.

Imperturbable, elle poursuivit sa route :

— Monsieur Turbot !... Mademoiselle Turbot !... Monsieur Turbot !... Le petit Turbot ! ...

Elle avait bien vu déjà quelques-unes de ces personnes, mais elle n'était pas assez sûre pour enfreindre sa consigne... Cependant, vers la fin de la tournée, elle se trouva en face d'un de nos cousins à peu près de son âge et qu'elle connaissait depuis qu'elle était aux Grelets, c'est-à-dire depuis toujours.

Alors, elle prit son courage à deux mains et, d'une voix claironnante :

— Ah ! cette fois, tant pis, j'peux plus dire Turbot...

Puis, après avoir pris un temps, elle s'écria :

— Monsieur Constant !

Ce fut le bouquet. La noce entière éclata de rire. La Doucette en fit autant. Elle ne comprit que bien plus tard la cause de cette hilarité générale.

Ainsi la noce fut des plus gaies... grâce à la « famille Turbot. »

---

## HUGUES LAPAIRE

(1869)

BIBLIOGRAPHIE : *L'Annette*, poème idyllique (Moulins, Crépin-Leblond, 1894) — *Au pays du Berri*, poésies en patois berrichon (Paris, Lemerre, 1896) — *La bonne Dame de Nohant*, en collaboration avec Firmin Roz (Paris, société d'édit., 1897) — *Sainte Soulange*, légende en vers patois, illustrations de André des Gachons (Moulins, Crépin-Leblond, 1898) — *Noëls berriauds* (ibid., 1898) — *Les mémoires d'un bouvreuil* (Paris, Boivin et C<sup>ie</sup>, 1899) — *Les chansons berriaudes* (Crépin-Leblond, 1899) — *Vielles et Cornemuses*, illustr. de F. Maillaud (ibid., 1901) — *Au vent de galerne*, poésies (ibid., 1903) — *Le patois berrichon* (ibid., 1903) — *Le Courandier*, roman (Boivin et C<sup>ie</sup>, 1904) — *Les Rimouères d'un paysan* (Moulins, Crépin-Leblond et Paris, Sansot, 1904 et 1905) — *Le Fardeau*, roman (Calmann-Lévy, 1905) — *L'Epervier*, roman, prix Jean Revel, soc. des gens de lettres (ibid., 1908) — *Le pays berrichon* (Bloud, édit., ill. de Jean Baffier, Armand Beauvais et Fernand Maillaud, 1908), couronné par l'Académie française — *Le Célèbre Galafat* (Boivin et C<sup>ie</sup>, édit., 1909) — *Les accapareurs*, roman, prix Balzac, société des gens de lettres (Calmann-Lévy, édit., 1910) — *Ames berrichonnes* (Bloud, éditeur, 1910) — *Les Demi-Paons*, roman (Figuière, édit., 1911) — *Jean-Teigneux* (Fasquelle, édit., 1912) — *Au Berry des Treilles* (Berrichon de Paris,



édit., 1912) — *Les Vieilles chansons populaires du Berry* (A. Besnard, édit., 1912).

M. Hugues Lapaire est né le 26 Août 1869, à Sancoins (Cher). M. van Bever, dans sa remarquable *Anthologie des Poètes du Terroir*, le définit ainsi : « Il est le chantre du Berry comme Gabriel Vicaire fut le poète de la Bresse, comme Vermenouze est celui de l'Auvergne et Anatole Le Braz celui de la Bretagne. Il aime intensément sa terre natale et « il n'exile point son esprit et son cœur des choses qu'il aime »... Son art franc et sincère est malicieux jusqu'à la satire. » M. Hugues Lapaire est un des chantres du terroir les plus pénétrés et les plus savoureux.

## LE NID DE MERLES

Le soleil a touné derrière la maison d'école. L'instituteur, M. Hilaire, fait relever les stores de la « grande classe » afin de laisser entrer la brise qui s'est parfumée aux carrafées du jardin.

M. Hilaire est un grand jeune homme blond de vingt-cinq ans, étriqué dans ses vêtements qui s'effrangent aux manches et aux boutonnieres. Ses cheveux trop longs, enduits de cosmétique, graissent le col de sa redingote et retombent en mèches éplorées sur ses yeux vert-bouteille. Pour se donner l'air vénérable qui convient à ses graves fonctions, M. Hilaire a laissé son menton s'embellir de deux petits bouquets de poils roux et frisottés.

Il marche à pas comptés dans l'espace vide entre les bancs, et, les mains derrière le dos, la voix cadencée comme s'il frappait des coups de marteau, il essaie de faire entrer dans la tête de trois douzaines de

galopins âgés de dix à douze ans la règle des participes.

Dans la classe voisine, on entend les petits ânonner le B, A, BA, et par moments, la fêrûle de M. Virolan, le sous-maître, s'abattre sur le pupître pour obtenir le silence.

Les tilleuls de la cour ont sorti leurs feuilles neuves, qui brillent dans la lumière crue comme de la tôle vernie. Depuis un mois, des petits peintres invisibles barbouillent les arbres en couleurs d'aquarelle.

C'est le printemps !

Un hanneton vient d'entrer par la fenêtre en faisant ronfler ses élytres. Des nez se lèvent, des bouches se fendent, des lèvres chuchotent ; l'attention de la classe est détournée des participes et concentrée maintenant sur le coléoptère qui prend la carte de France, avec la bigarrure de ses départements, pour un parterre aux fleurs variées... Il pique une tête dans les Alpes-Maritimes, rebondit comme une balle en caoutchouc sur le tableau noir où M. Hilaire a tracé des lignes géométriques, culbute sur le plancher et reste étalé sur le dos, où il s'agit comme un ivrogne.

On rit, on grimpe sur les bancs pour le voir... M. Hilaire va sévir, lorsque l'horloge frappe les quatre coups de l'heure libératrice !

L'école aussitôt s'emplit d'un bruit de cloche et de sabots, d'un bourdonnement de ruche qui essaime. Livres et cahiers se referment, s'enfouissent dans les sacs ou les boîtes en bois blanc, et, par les rues étroites du village, c'est une galopade de jeunes poulains échappés, des cris perçants d'hirondelles, des piailllements joyeux d'oiseaux sortis de la cage...

— Loreillaud ! crie M. Hilaire au milieu de la bousculade. Reste ici ! J'ai à te parler !

Loreillaud fait la moue, baisse sa tête noire, ébouriffée, tourne sa casquette entre ses doigts et attend la sentence du maître.

— Que faisais-tu hier au coin du taillis à Blanchard ?

Loreillaud ne répond pas. Hier son cœur était en fête ; le ciel était bleu ! Hier, il avait couru les bois parfumés de muguet, les sentiers aux buissons fleuris d'églantiers, à la recherche des nids et des fraises cachées sous les mousses... Hier c'était dimanche !

— Que faisais-tu au coin du taillis à Blanchard ? répète M. Hilaire d'un ton plus sévère. Ta contenance embarrassée lorsque tu m'aperçus, ta fuite lorsque je t'ai appelé, tout me prouve que tu as dû commettre une faute... et une faute grave ! Voyons ! parle ! Si tu réponds avec franchise je ne te punirai pas ! Tu t'entêtes à garder le silence ? C'est bon ! Tu resteras ici, en retenue, jusqu'à ce que tu te décides à parler !

Chaque minute écoulée est une minute de liberté perdue. Loreillaud le sent bien ! Au lieu d'être là à regarder voler les mouches, il jouerait avec les autres au cheval-fondu, à cache-cache derrière les tas de fagots du boulanger, aux billes, à la balle au trou.... Décidément, il s'ennuie trop ! Il va faire des aveux.

— M'sieu !

— Enfin ! Tu as compris que ton entêtement ne servait à rien ?

— Oui, m'sieu !

— Allons, parle ! Je t'écoute !

— M'sieu, je regardais un nid !

— Ah ! ah ! un nid de quoi ?

— Un nid de merles, m'sieu !

— Tu l'as déniché ?

— Oh ! non, m'sieu ! fait vivement Loreillaud. Il est toujours dans l'arbre.

Le gamin frissonne, comme s'il sentait la menace du garde-champêtre suspendue au-dessus de sa tête.

— Je saurai si tu dis vrai. Sur quel arbre est-il ?

— A la fourche du premier chêne, sur le chemin de Venoux.

— Combien y avait-il de petits ?

— Trois, m'sieu !

— C'est bon, Sauve-toi ! Mais si tu as le malheur de les dénicher, je te fais prendre par les gendarmes !

Loreillaud, le dimanche suivant, bravant maître d'école et maréchaussée, se dirigea sournoisement du côté du taillis. Il ne pouvait se résoudre à abandonner ainsi son nid de merles. Il leur avait préparé une si belle cage en osier ! Il se réjouissait tant de leur apprendre à siffler l'air de « Malborough » et « J'ai du bon tabac. » Leur ramage les eut tous divertis à la maison, jusqu'au vieux « papi » dans le coin de sa cheminée !...

« Arrive qui plante ! » Il se dirigea vers le chêne, lève le nez et s'apprête à grimper, lorsqu'il s'arrête, ébahi, n'en pouvant croire ses yeux. Quelque chose de noir flotte au milieu des feuillages... et c'est la redingote de M. Hilaire !... Il court se blottir au creux d'un fossé, épie et voit effectivement descendre de l'arbre l'instituteur, avec les trois merlots ébouriffés, effarouchés, ouvrant leurs becs, souillés aux coins de jaune d'œuf !

Cinq ans plus tard, par un dimanche semblable, Loreillaud, devenu apprenti serrurier, et Mariette,

la fille d'un scieur de long, s'en allaient, côte à côte, sous les ramures câlines et les haillers de taillis à Blanchard.

Leurs doux propos de fiançailles se mariaient au gazouillis des oiseaux et des sources. Insoucians et charmants, ils cueillaient en chemin les fleurs et les baisers que le printemps et l'amour font éclore. Troublés, par instants, leurs regards se confiaient ce que leurs lèvres n'osaient encore prononcer...

Cependant une ombre s'est glissée derrière eux ; une silhouette triste et solitaire qui les suivait, curieuse, avide de leur bonheur.

Les amoureux sont revenus à la lisière du taillis. Leurs doigts s'enlacent une dernière fois, dans la caresse d'un sentiment jeune et craintif. Loreillaud prend aux lèvres de Mariette un baiser gourmand, comme un moineau qui becquette une cerise mûre, et Mariette, souple et gracile, s'en retourne la première au village, laissant son promis soupirer au pied d'un chêne.

Tout à coup, Loreillaud sent une main se poser doucement sur son épaule. Il tressaille, se retourne et reconnaît M. Hilaire, le maître d'école.

— A la bonne heure ! s'écrie celui-ci. Tu n'attends pas d'avoir de la barbe au menton, toi, pour conter fleurette aux belles !

— Sans doute, m'sieu Hilaire, répond Loreillaud vexé ; mais, je ne suis plus à l'école pour recevoir vos leçons !

— L'amour te rend épineux, mon garçon ! Voyons ! ne prends pas cela en mauvaise part. Je plaisantais, petit ! Dis-moi ! elle est gentille ta bonne amie ?

— C'est la plus jolie fille du canton !

— Son père n'est-il pas charpentier ou scieur de long ? Hein ? Je dois la connaître ! Comment l'appelles-tu ?

Mais Loreillaud, désignant l'arbre sous lequel il était assis — un gros chêne touffu, dont l'entrelacs des branches semblait fait pour cacher les couvées — cligna un œil malin.

— Je ne vous le dirai pas ! murmura-t-il.

— Pourquoi ?

— Parce que vous seriez bien capable de faire... comme pour mon nid de merles !

---

## LA CHARRUE

Lorsqu'il voyait les garçons de ferme partir avec leurs charolais au fanon blanc, Louis Linard, qui n'était encore que bricolin au domaine du Coudray, enviait ces grands gars roux et blonds, coiffés de larges feutres, le gilet ouvert, qui s'en allaient pousser la charrue au flanc des collines, dans la poussière fauve du soleil levant. C'est qu'il se faisait une idée très noble de l'état de laboureur depuis que le vieil Audor, du village des Carroux, personnage fort instruit et qui savait lire dans les livres savants, lui avait conté cette belle légende :

« Dans le temps, disait-il, des géants vivaient au haut de ces montagnes dont on aperçoit, là-bas, les sommets bleus et qui sont les montagnes d'Auvergne. Un jour, la fille d'un de ces géants descendit vers les plaines de la fertile Limagne. Elle fut éblouie par le spectacle qui s'offrait à ses yeux : les moissons ondulaient, les chaumières fumaient dans le feuillage, les troupeaux paissaient au bord des rivières... Etonnée, elle s'avança et découvrit une petite créature qui s'agitait sur le sol, courbée derrière un minuscule attelage, traînant un instrument tranchant.

» La fille du géant prit le tout dans le creux de sa main et regagna les hauteurs : « Père, dit-elle à son

retour, vois le joli jouet que j'ai trouvé dans la plaine ! » — « Cela, ma fille, dit le géant, c'est un laboureur ! Depuis des siècles, ces petits nains cultivent la terre et nous permettent ainsi de jouir de ses présents. Ils connaissent l'art de produire les moissons, d'engraisser les troupeaux, de soigner les ruches et de faire venir le raisin qui pend en grappes vermeilles au flanc des coteaux. Avec le soc des charrues, ils éventrent la terre et préparent sa fécondité. Ils s'acquittent glorieusement de leurs travaux et les dieux les protègent. Si ces nains ne cultivaient pas les collines et les plaines, que deviendraient les géants au haut des monts ? Quel pain les nourrirait ? Quel vin rougirait leurs gobelets ? Va, ma fille, remets le laboureur dans son sillon... Nul ne peut se vanter d'avoir jamais pu se passer de lui !... »

Le jour arriva, enfin, où Louis Linard put, à son tour, conduire une charrue dans les terres grasses du domaine de Coudray. En peu de temps, il devint l'un des plus habiles de toute cette Vallée Noire, si justement réputée pour ses « fins laboureurs ». Il mettait tout son orgueil, toute son application à être le premier ! Appuyé aux mancherons de sa charrue, que parfois il semblait flatter comme les bras d'une amie, l'œil rivé au sol, il traçait le sillon rectiligne et profond, tandis que l'« émodeur », c'est ainsi que l'on nomme celui qui touche les bœufs, chantait devant lui l'antique chant du briolage qui monte avec l'alouette vers les clartés sereines du matin.

Il lui avait donné un nom à sa charrue : il l'appelait « la Rosalie », et il l'aimait comme un être vivant ; il la caressait de l'œil ; il n'en trouvait pas une autre aussi docile pour répondre à l'effort des bras qui la



guidaient, plus flambante, avec son soc aigu comme une flèche, son coutre tranchant comme un glaive... Il n'était heureux que lorsque les équinoxes ramenaient le labourage !

Louis Linard était le laboureur des *Idylles*, le paysan des *Bergeries*... Il était beau dans ses formes et dans ses attitudes ; son visage mâle et régulier de jeune athlète s'encadrait d'une chevelure brune et crépue comme celle d'un Nubien.

Ce fut en le voyant revenir, un soir, dans la splendeur d'un crépuscule d'automne, le front haut derrière ses bœufs, la veste jetée sur l'épaule, ses souliers et ses guêtres de toile maculés de l'ocre des terres « boulaïses », que Catherine, la fille d'un fermier voisin, s'en était éprise.

Catherine était recherchée autant pour ses biens que pour ses dons naturels. Sa coiffe blanche mettait autour de son pur ovale, légèrement bronzé à la lumière des champs, le nimbe éblouissant d'une Vierge d'Holbeïn ou de Murillo. Ils s'étaient promis à la douceur d'un soir d'étoiles, et le père de Catherine avait consenti à leurs accordailles.

Comme les fêtes du Comice approchaient, il fut convenu que l'on attendrait qu'elles fussent passées pour célébrer la noce. Louis Linard voulait disputer le prix du labourage aux plus fameux laboureurs de la région. Il espérait sortir vainqueur de ce tournoi rustique et, paré de cette petite gloire de village, il se trouverait moins indigne, lui qui n'avait rien, de celle qui lui apportait, dans sa corbeille d'épousée, tant de richesse et de beauté !

La petite ville de la Châtre est en liesse. C'est le

comice agricole ! Les oriflammes claquent joyeusement au haut des mâts plantés à chaque coin de rue ; des trophées de drapeaux flamboient aux fenêtres ; des guirlandes s'enchevêtrent, alourdies de lanternes vénitiennes ; des arcs de triomphe se dressent aux carrefours ; les vieilles maisons de bois, avec leurs pignons pavoisés, ressemblent à des aïeules qui auraient épinglé une cocarde à leur cornette, pour la fête !...

De Saint-Chartier, Verneuil, Saint-Christophe, Lourouër, Nohant, de tous les villages de la Vallée-Noire, le peuple des campagnes est accouru. La houle bleue et blanche des blouses et des coiffes carrées se déverse au nord de la ville, par delà les faubourgs, dans une vaste plaine où quarante attelages sont en ligne, prêts à se disputer la couronne de feuillage, comme autrefois les jeunes Athéniens aux jeux olympiques.

Louis Linard est là, campé derrière la « Rosalie » au soc fourbi, brillant comme l'éclair, que vont traîner six charolais ardents, au poil argenté, au frontail pomponné de laine rouge. Germain, le valet de charrue, va « émoder » les bœufs, et sa sagesse et sa sûreté de main donnent confiance au laboureur ; il saura contenir le couple de tête, s'il est trop fougueux, et actionner les autres.

Louis Linard embrasse le champ du regard et semble défier ses rivaux. Il pourrait les citer tous par leur nom, dire à quel domaine ils appartiennent, et de tous ceux-là il n'en redoute que deux ou trois, des anciens, des gars habiles à conduire une charrue et qui ont déjà remporté la palme dans les concours :

c'est Alain de Vic, Tardy des Bourdelins, Caussé d'Ars !...

Mais le signal est donné. Les attelages se meuvent ; le labourage commence. Ici des chevaux se cabrent et rompent leurs chaînes ; là, des bœufs refusent d'avancer... Des fouets claquent, des aiguillons se lèvent et piquent l'échine des « compagnons » ; les jougs grincent, les émodeurs excitent leurs bœufs : « Rondin ! Marjolin ! Courtaud ! Ho ! là ! Mignon ! Cerison. Allons ! Rossigneux ! » Et le soleil d'automne sème ses rayons d'or sur la glèbe que retournent toutes les charrues à la fois. !

Cependant, le bruit, les cris ont cessé comme par enchantement. Une voix s'élève, monte, vibre dans la plaine... C'est celle du grand Thomas, de Lys-Saint-Georges, le plus subtil brioleux du canton. Hommes et bêtes semblent l'écouter avec recueillement au milieu de leur travail, comme si l'aile des brises emportait vers Dieu la prière des champs ! Et les six « compagnons », les six charolais de Louis Linard allongent le dos sous la caresse de cette voix chaude. Ils marchent, splendides, à douce allure, en pleine lumière ; le soc glisse comme l'étrave d'un navire, s'enfonce, pénètre profond, fouille, retourne la terre ambrée qui fume...

Déjà l'on peut juger du travail de chacun. La foule commente, le jury observe. On a crié un nom, là-bas : c'est celui d'Alain ! Louis Linard l'a entendu. Il est inquiet ; il craint que l'autre ait tracé plus droit que lui. Sa main si sûre tremble sur les mancherons. Il s'arrête et s'éponge le front. Sa planche est terminée.. Le bel ouvrage, pourtant ! Comme tout est plan et régulier !

Catherine, au premier rang, divine en ses atours du dimanche : cotillon de soie mauve et « pointe » de dentelles noires, le contemple de ses beaux yeux couleur de pensée. Elle a compris son angoisse, mais d'un signe elle le rassure. Et la foule admirative vient encore accentuer sa confiance. Cent bouches maintenant répètent à l'envie le nom de Louis Linard, du Coudray. C'est lui qui sera le vainqueur ! Il dépasse tous les autres de vingt coudées !...

Le laboureur se redresse et renaît à l'espérance. Qu'il trace la seconde planche comme celle-ci, et il est sûr de la victoire !

— Allons ! la Rosalie ! Allons ! ma douce ! La partie est belle pour nous !

Mais il s'aperçoit que la charrue est détachée. Il se glisse entre les pieds des bœufs et le soc pour accrocher la chaîne... Soudain, emportés par quelle furie ? effrayés plutôt par les exclamations de la foule, les bœufs de tête partent précipitamment, entraînant le reste de l'attelage. Germain, surpris, s'élançe... Louis Linard, culbuté, roulé sur le sol, ne se relève plus... La foule accourt. La terre est rouge de sang... Catherine appelle son fiancé, se penche et pousse un cri d'horreur... La « Rosalie », comme une bête jalouse, avait foncé de son soc acéré dans le dos du laboureur, si féroce, si profondément, qu'elle lui avait percé le cœur !

---

## GABRIEL NIGOND

(1877)

BIBLIOGRAPHIE : Poèmes : *Les contes de la Limousine* (dont vient de paraître à la librairie Ollendorff, une nouvelle édition délicieusement illustrée par le grand artiste berrichon qu'est M. Fernand Maillaud) — *Novembre* — *L'ombre des pins* — *Memor.*

Prose : *Le feu sous la cendre.*

Théâtre en vers : *Le cœur de Sylvie*, 3 actes (Bouffes Parisiens) — *Le Dieu terme*, 1 acte (Comédie française) — *(Kéroubinos)*, 1 acte (Nouveau théâtre d'Art) — *Mihien d'Avène*, 4 actes (Th. du Parc, Bruxelles), d'après le roman de Maurice des Ombiaux — 1812, 4 actes (Théâtre Antoine) — *Mademoiselle Molière*, 4 actes (Odéon), avec Louis Leloir — *Perlot*, 1 acte (Nouveau théâtre d'Art) — *Monsieur de Preux*, 3 actes (Athénée, Société des Escholiers) — *On ne badine pas avec l'amour*, 3 actes, en vers, d'après A. de Musset, avec Louis Leloir, musique de Gabriel Pierné (Opéra comique) — *Les enfants à Bethléem*, oratorio en 2 parties, musique de G. Pierné (Concerts Colonne) — *St-François d'Assise*, oratorio en 3 parties, musique de Gabriel Pierné (Concerts Colonne.)

M. Gabriel Nigond est né à Châteauroux (Indre), le 24 février 1877. Lorsque parurent, en 1903, les *Contes de la Limousine*, qui resteront certainement l'œuvre la plus originale et la plus séduisante d'un poète très mer-

veilleusement doué, Madame Séverine traduit dans une préface qui fit sensation, l'impression de fraîcheur, d'étonnement, de surprise ravie, et bientôt d'enthousiasme, que vous donnent ces contes : « Dans ce mince recueil, guère plus lourd qu'une poignée d'herbe fraîche, guère plus large qu'une feuille de coudrier, et qui s'est d'ailleurs alourdi par la suite « chantent, en quelques pages, disait-elle, tout le bocage et toute la forêt. Dès le fil du manuscrit rompu, ce fut comme un enchantement... »

Nos lecteurs vont en juger.

## LE PAUVRE CHIEN

Vous qui rôdez, la nuit, par la campagne, avez-vous vu passer ce pauvre chien ?

Il est gris et triste, et l'ami de toute tristesse. Il aime les fossés, les larges saules et les ormeaux dont on a coupé la tête. Maigre, crotté, boueux, malgré de si hautes pattes, il semble toujours affaissé ; avec de si beaux grands yeux, toujours il semble craintif. Quand vous vous approchez, il se sauve, mais bientôt, s'arrête, tourne la tête, fait luire son incomparable regard et remue la queue. Si vous le voulez caresser, il grelotte, puis s'enfuit. Il aimerait bien vous attendre : il ne peut pas. Cela est plus fort que lui !

Dans le crépuscule, au tournant de l'étang, tout contre les touffes de roseaux sinistres, il trotte. Parfois, il saute sur trois pattes, comme si la quatrième était lasse.

Il porte un vieux collier, et pour tromper sa faim, il ronge un os. Il évite les querelles avec les autres

chiens, il passe derrière les villages. Ceux qui le voient de loin pensent qu'il est enragé.

Je ne sais quand il se repose, mais pour ses voyages, la nuit lui plaît. Alors le crissement des grillons occupe l'espace assoupi, les ornières sont muettes et les feuilles calmées. L'horreur du demi-jour l'effare davantage ; il saute avec une hâte croissante les mares et les échaliers ; le cri des coqs l'émeut et la peur fait battre ses flancs, quand au milieu d'une prairie, les bœufs réveillés le poursuivent. Déjà l'œil jaune des chandelles clignotte aux vitres des chaumières et les vieux — ceux qui ne dorment guère — passent le seuil de leur porte pour humer la fraîcheur de la lumière naissante.

Le pauvre chien, trop fatigué, se coule, comme un lièvre, au creux d'un roncier, s'y blottit, enfin tire la langue à son aise jusqu'à ce que son essoufflement soit apaisé.

Les lignes vagues et rosées de l'aurore s'établissent par dessus la vallée ; l'air sonore est prêt à accueillir la voix des cloches, mais il est encore trop tôt pour l'angélus...

Le cœur du pauvre chien bat à la façon d'un petit marteau très doux ; il n'y a dedans que de la tendresse et de la crainte. Un corps faible l'enveloppe, un corps aux os saillants, vêtu de poils souillés. Tout cela forme une simple machine active, vaillante et résignée.

A cette heure, le museau tendu contre la terre, il dort, ce pauvre chien...

Vous qui passez sur la route, de l'autre côté du buisson, ne faites pas, s'il vous plaît, trop de bruit

avec vos sabots ; ne l'effrayez point en criant : « hou ! hou ! » et surtout, ne lui jetez pas de pierres.

A quoi bon, braves gens, à quoi bon ? Et, vraiment, quel tort vous a-t-il causé, celui qui dort là ? Assez tôt, vous le retrouverez, couché sur l'herbe, au bord du fossé, jaune et sanglant, l'œil terne, la langue pendante, allongeant vers l'éternité ses pauvres pattes, raides d'avoir tant couru...

*Le Feu sous la Cendre* (Librairie Ollendorff).

---



## LA PANSEUSE

J'm'appell' Guite. Ej'sais pus mon âge !  
J'peux pus m'baïsser, ni m'adresser ;  
J'loge dans n'un ch'min, darrié l'village,  
Où qu'les chariots peuv'nt point passer.  
Ma cambuse est belle. All' s'appuie  
Contr'un grous chataigner pourri  
Si ben qu'par vent, soleil ou pluie,  
Son chaume est toujours à l'abri !  
Tous trois : l'arbr', la vieill, la cassine,  
J'nous entendons d'pis soixante ans ;  
J'somm's un tant si peu bralotants,  
Mais j'tenons bon par la racine !  
J'ai point d parents, point d'héritier ;  
Sûr que j'prendrai pas la pépie :  
J vis seule, anc' ma chieuve et ma pie,  
Et j'seus « panseus » de mon métier !  
Oui, panseuse ! Encor, que ben vieille,  
Et séch' coum' la souch' des forêts,  
J'tins l'carviau d'la tête aussi frais,  
L'œil vrillonnant, finaud' l'oreille !  
J'connais ma puissance et mon d'voir,  
J'connais l'mal aussi ben qu'le r'mède,  
Et j'peux gari' — si l'bon Gieu m'aide ! —  
Tous les « inquiétés » que v'nont m'voir !  
Avez-vous l'cœur qui tourn' trop vite,  
La bouch' baveus' comme un luma (1)  
Eun' cuvée d'iau dans l'astoumac,

---

(1) Escargot.

Les pieds frés et la çarvell' cuite ?  
 Avez-vous l'épaule en malheur,  
 S'lourdissant comme un' poul' qui couve,  
 Ou la palett' des reins qui s'mouve.  
 Et qui s'décolle à la chaleur ?  
 Avez-vous les grouss's dents gâtées,  
 L' gonfel'ment du cou chaviré,  
 L' goulot trop large ou trop serré,  
 Les jointur's d'un' côte éclatées ?  
 Vos jamb's prenont-ell's trop d'écart ?  
 V's sentez-vous la rate épaissie ?  
 Peinez-vous longtemps de la vessie ?  
 Et's-vous serr'fesse ou coliquard ?  
 Chavirez-vous, clopin, clopine ?  
 Et's-vous fiéverieux, estropié,  
 Affligé d'un cancer au pied,  
 D'un coup d' fourche ou ben d'une épine ?  
 Y a t'y quéqu' chos' de démanché,  
 Des doigts coupés, un' hanch' forcée,  
 L'bras tortillé, la patt' cassée,  
 Un bestiau dans l'œil de caché ?...  
 Voyez-vous en song', su' l'herbette,  
 Danser des morts si mal jolis  
 Qu'vous en jappez d' peur dans vos lits ?  
 Voyez-vous couri' la flambette ?  
 Y a-t'y du sang su' vos couteaux ?  
 Entendez-vous, tombée la brune,  
 Ricasser des chiens sous la lune  
 Et causer entre eux les têteaux ?  
 Rencontrez-vous, d'avant vot' barrière,  
 Un chien blu, rapid' comme un vent,  
 Qu'aval' des cailloux par le d'avant,  
 Et crach' du feu par le derrière ?  
 V'lez-vous savoir, sûr et çertain,  
 Quel an, quel mois vous prendrez femme,  
 Quand vos père et mère rendront l'âme,  
 Les cinq cent mill' tours du destin ?  
 Poussez ma porte ! Ej' seus pas grosse,  
 Mais j'armets à chacun son lot,  
 Car il y a d' la scienc' sous mon calot !

J' la r'tir' comme un seau d'iau d'un' fosse ?  
 Dès que j'tins l' malade, en effet,  
 J'l'argard', je l'prends, je l'magn', j'l'écoute,  
 J'l'endors, je l'bois, je l'mang', je l'broute.  
 J'y fais tout c' que faut qu'y soy' fait !  
 Et pis je l'vois parti' d' ma f'nêtre,  
 Gambillant, désendolori,  
 Pour la raison qui s' trouv' guéri  
 Ou ben dans les environs d' l'être !  
 Et pour ma peine, ej' demande ren  
 J'fais point d'commerc', j'pay point d'patente !  
 On m'doun' ça qu'on veüt, j'seus contente  
 Des œufs, du beurre, un poulet d'grain !  
 Moi, j'ai l'honneur pour récompense ;  
 J'dors tranquill' su' mon traversin,  
 J'caus' point d'soucis, j'fais point d'dépense :  
 J'seus pansouse, ej'seus pas méd'cin !

Méd'cin ! Faut y qu'y ait du peur' monde  
 Assez... assez... — ej' trouv' pas l'mot ! —  
 Pour s'en aller qu'ri' c' t'animau.  
 C'dordé, c'gripp'sous, c'racont' mensonge !  
 Grand et noir, des lunett' aux yeux,  
 Un ventre à craquer sa ceinture,  
 Y vint, calé dans sa voiture,  
 Anc' son cocher, qui vaut pas mieux !  
 Clic, clac ! Bonjour ! Y saut' par terre,  
 Effarouch' la poule et l'oison  
 Et pouss' la port' de la maison  
 En crachant tel qu'un militaire !  
 Va dret au lit. Gard' son chapiau !  
 — » Eh ben, quoiqu'il a ?... C'est d'sa faute !  
 » La mèr', t'nez la chandell' pus haute !  
 » Tirez la langu' ! Pissez dans l' pot !  
 » C'ment qu'ça l'a pris ? Tournez la tête !...  
 » Savez-vous ben qu'y peut claquer ! »  
 Y s' fait tout dir', tout espliquer,  
 Pour pas montrer qu'y n'est qu'un' bête !...  
 Quand il a grogné son plein soûl,

Viré l'malade à sa conv'nance,  
 Il écrivasse eune ordonnance !  
 Çà, j'vous l'dis, ça coûte pas qu'un sou !  
 Pis, bonsoir ! Y r'monte en voiture,  
 S'en va souper, pis s' mettre au lit  
 Et laisse el' monde éterbeli,  
 D'avant c' papier qu'est noir d'écriture !  
 Ah !.. mes peur's gens ! c'est des sirops  
 Pour la goule et pour les narines,  
 Des « quichets », des « antipourines »,  
 Et des chiffres et des « liméros ! »  
 V'envoyez qu'ri, sans parde une heure,  
 Par vot' Lixande ou vot' Lucien,  
 C'te bell' drogu'rie cheux l' formacien,  
 Pour empêcher qu' vot' malad' meure,  
 Et, sitôt qu'il en a goûté,  
 Cuiller au bec et goutte à goutte,  
 L' gisant, qu'était d'jà su' la route,  
 S' trouve cõduit à l'estrémité !  
 Au lien qu' moué, panseuse et pésanne,  
 Sitôt qu' la fieuv' vint vous caver,  
 Quoique j' vous donn' pour vous sauver ?  
 Ren qu' des prièr's et des tisanes !  
 L'secours de la Viarge et des saints  
 C'es t'y pas bremment salutaire ?  
 Et l'bon suc des plant's de la terre,  
 Çà vaut y pas mieux qu' les méd'cins ?...  
 Ah ! les plant's ! All' sont mes émies,  
 J' les connais du fond de mon savoir,  
 Cell's qui s' cach'nt et cell's qui s' font voir,  
 Les timid's et les endormies !  
 J' sais l'instant qu'à voulont fleurir,  
 La saison qu'a s' font la culbute,  
 J'sais l'heure et quasi la minute,  
 Ou qu'a d'vont s' farmer ou s'ouvrir !  
 J'en sais l'nom, la rob', la rayure,  
 Et la coutume et la couleur,  
 Et leurs goûts d' frédure ou d' chaleur,  
 Ou ben d' séch'resse ou ben d' mouillure !  
 J'connais cell's qu'y convint d'cueillir

Au plein du soleil, à la brune,  
 Dès la piqu' du jour, sous la lune,  
 Cell's qu'on fait sécher ou bouillir,  
 Cell's qu'ont mill' feuil's, cell's qu'en ont quatre,  
 Cell's qu'aim'nt dormir, cell's qu'aiment veiller,  
 Ou ramper ou s'entortiller,  
 S'accroch'ter, fléchir ou s'abattre,  
 Cell's là qui s'arlév'nt d'un seul bond,  
 Cell's là qui rest'nt longtemps couchées,  
 Et les ben ais's et les fâchées,  
 Cellâ qui puent, cell's qui sent'nt à bon !  
 V'nez cheux moué ! Soul'vez vot' casquette !  
 J'vous guéris sans vous estropier,  
 Sans écriture et sans papier,  
 Sans bouteille et sans étiquette !  
 L' méd'cin, c'est bon qu' pour l'héritier !  
 Tandis qu' moué — facile à comprendre ! —  
 Moué qu' j'ai mis vingt ans pour l'apprendre,  
 C'est just' que j' conaiss' mon métier !  
 Oui, vingt ans ! Ça suffit, j'espère !  
 Vingt ans — creyez-le coum' je l'crés ! —  
 Pour savoir à fond mes secrets  
 Qui v'nont d' ma mère et d' mon grand père !  
 Mon grand-pèr' Tienn', ma m'man Lison,  
 Dès six ans passée ma naissance,  
 M'avont douné la « counaissance »,  
 Aux champs, dans l'ouche ou d'avant l' tison !  
 Aussi, vrai coum' me v'là vivante,  
 Malgré mon vieux musiau jauni,  
 J' peux dir' que j'ai l'esprit garni  
 Et qu' pour savante, ej' seus savante !  
 Tell' que j'seus, je m' convîns ! Je m' plais !  
 Coum' dit l' méd'cin, j' seus pas banale ;  
 En attendant la fin finale,  
 J' trouv'rais un mari, si j' voulais !...  
 Quand y faudra qu' la mort m'emporte,  
 Manquez point d'avarti' l' curé,  
 Mais pour el' méd'cin, sûr et vrai,  
 Qu'y s'avis' pas d' pousser ma porte !  
 Si j' vois la point' de son menton,

Malgré qu' j'enter' en agonie,  
Auparavant que j' soy' finie,  
Je l' flauqu'rai diors à coups d' bâton !  
Sitôt qu' j'aurais clous la paupière,  
Chandell' flambant', volet tiré,  
Mon âme all' s'envol'ra tout dret  
Au seuil du Paradis d' saint Pierre !  
Et j'y dirai : « Bon saint prélat,  
J'entends point fair' la paresseuse !  
Si v'avez besoin d'eun' panseuse  
Pour guari' vos malad's, me v'là ! »

*Les Contes de la Limousine* (Librairie Ollendorff, nouvelle  
édition illustrée par Fernand Maillaud).

---

# BRETAGNE

ANATOLE LE BRAZ.

CHARLES LE GOFFIC.





## ANATOLE LE BRAZ

(1859)

BIBLIOGRAPHIE : *Tryphina Keranglaz*, poèmes (Rennes, Caillère, 1892) — *La chanson de la Bretagne*, poèmes, couronnés par l'Académie française (Paris, Calmann-Lévy, 1892) — *La légende de la mort en basse Bretagne*, 2 volumes, couronnés par l'Académie française (Paris Champion, 1892) — *Au pays des pardons*, couronné par l'Académie française (Rennes, Caillère, 1894 et Paris, Calmann-Lévy, 1901) — *Pâques d'Irlande*, nouvelles, couronnées par l'Académie française (Paris, Calmann-Leroy, 1897) — *Vieilles histoires du pays breton* (Paris, Champion, 1897) — *Le Gardien du feu*, roman (Paris, Calmann-Lévy, 1900) — *Le sang de la sirène*, roman (ibid., 1901) — *La Terre du passé*, notes et impression (ibid., 1902) — *Croquis de Bretagne et d'ailleurs* (Paris, Conard, 1903) — *Le Théâtre celtique* (Paris, Calmann-Lévy, 1904), couronné par l'Académie française — *L'Illienne*, roman (ibid., 1904) — *Cogno-merus et Sainte Tréfine*, mystère breton (Paris, Champion, 1904) — *Contes du soleil et de la brume* (Paris, Delagrave, 1905) — *Vieilles histoires du pays breton* (Paris, Champion, 1905) — *Aïnes d'occident* (Paris, Calmann-Lévy, 1911) — *Au pays d'exil de Chateaubriand*, etc...

M. Anatole Le Braz est né le 2 avril 1859, à Saint-Servais, petit village situé dans les monts d'Arrée en Basse-Bretagne. Il fit ses premières études dans son

pays natal et les acheva à Paris, au lycée Saint-Louis, puis à la Sorbonne.

M. Le Braz est depuis de longues années professeur de Littérature française à l'Université de Rennes.

La Bretagne est par excellence le pays des traditions et des légendes populaires, et M. Le Braz, enfant du pays, fut de bonne heure attiré par ces riches trésors que l'on avait déjà beaucoup exploités, mais où il restait encore beaucoup à puiser. Comme il comprenait à fond les aspirations de la race, versé qu'il était dans la vieille langue du pays, connaissant toutes les légendes, les souvenirs, les superstitions, les coutumes et les antiques monuments de la terre bretonne, il se consacra à la restauration de cette merveilleuse littérature celtique et contribua puissamment à développer l'intérêt qu'elle a excité dans ces dernières années.

Il publia un grand nombre d'articles sur son sujet favori dans le *Journal des Débats*, le *Figaro*, le *Journal*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris*, la *Grande Revue* et la *Revue Hebdomadaire*.

M. Le Braz est chevalier de la Légion d'honneur.

## JEAN PENTECOTE

C'était en mai 1902.

J'avais mis à profit les vacances de la Pentecôte pour aller respirer les premières senteurs sylvestres dans ces bois de la Bretagne intérieure, restes majestueux de l'antique Brocéliande qui gardent encore, en leurs profondeurs, un peu de la poésie et du mystère des vieilles forêts sacrées. Un ami de collègue, établi comme médecin à Belle-Isle-en-Terre, m'avait offert l'hospitalité dans sa maison, située

hors ville, presque à l'orée de l'immense hêtraie de Coat-an-Noz.

Le mois de mai est proprement le mois des arbres : sous la grâce des verdure nouvelles, leur beauté méditative s'anime, revêt quelque chose de jeune, de souple et de frémissant. Ils ont l'air de boire l'espace, d'embrasser l'azur. Tout leur être végétal est comme bandé vers la vie. Les hêtres surtout, avec leurs grands fûts lisses et blancs, poussés d'un seul jet, et que couronne un abondant feuillage, épais et dru comme une toison, font penser à des torses juvéniles d'adolescents nus, gonflés de toutes les sèves du printemps.

Ceux de Coat-an-Noz sont magnifiques. On imaginerait difficilement, je crois, un plus merveilleux clan d'arbres. De la vallée du Guêr, en amont de Belle-Isle, aux cimes lointaines de l'Arrée, derrière Gurnhuël et Plougonvêr, ils couvrent de leur frondaison mouvante une étendue de près de cinq lieues de pays. J'avais ainsi devant ma fenêtre une mer d'émeraude dont les houles ondulaient pacifiquement avec le pli des collines et où, de place en place, le trou d'une clairière se creusait comme un remous.

Le hêtre est l'arbre des sabotiers. Les tribus nomades de ces ouvriers du bois comptent en tout temps une demi-douzaine de chantiers fonctionnant à Coat-an-Noz. Je ne distinguerais point leurs huttes de branchages, noyées dans le moutonnement infini de la forêt ; mais, à des spirales de fumée bleue tournoyant au-dessus des clairières, mes yeux pouvaient jusqu'aux limites de l'horizon visible, deviner leurs campements et les dénombrer.

Je n'avais pas laissé, dès mon arrivée à Belle-Isle, de rendre visite aux plus voisins.

Le commerce de ces hommes simples, restés en communion étroite avec la nature, m'a toujours été cher. Ma toute première enfance s'est écoulée parmi eux. Plus tard, j'ai goûté leur entretien. Ils savent les vieilles histoires de la terre et comment les troncs moussus conversent entre eux dans le silence des nuits d'été. Puis, ils ont dans leur manière la noblesse des races primitives, avec des mœurs, des rites étranges qui ne sont qu'à eux, mystérieuses survivances d'un passé dont ils demeurent les derniers témoins. Les regarder travailler est un plaisir d'art, attendu qu'ils ont à leur façon des artistes, des espèces de sculpteurs barbares, ayant l'herminette pour ébauchoir et la tarière pour ciseau. D'avoir serré leurs mains on emporte aux siennes une fine et pénétrante odeur de bois fraîchement ouvré.

Un soir que nous nous étions attardés à causer d'eux, après-dîner, dans la paix du crépuscule où flottait en une pénombre violette l'haleine des bois endormis, la servante vint annoncer au docteur Garel qu'un « gall » était dans la cuisine, qui demandait à lui parler sur-le-champ. *Gall* est le terme générique par lequel on désigne en Basse Bretagne la corporation des sabotiers. Proprement, il veut dire « étranger », ce qui donnerait à croire que ces populations forestières sont d'une autre origine que les Bretons.

— Il est tout en nage, poursuit la bonne. Depuis le Dour-Glaz il a couru sans discontinuer.

— Fichtre ! c'est dons près de trois lieues en forêt qu'il a dans les jambes, fit le docteur en se tournant vers moi. Il est vrai, ajouta-t-il, que ces

diabes d'hommes sont un peu frères des chevreuils. ✂

Nous avons quitté nos sièges.

Dans la cuisine, nous nous trouvâmes en présence d'un robuste gaillard, puissamment découplé, la chemise ouverte sur un poitrail velu comme celui d'un fauve, où de grosses gouttes de sueur tremblaient suspendues. Il était nu-pieds et nu-tête. Autour de ses reins se nouait un court tablier de cuir brut, taillé dans une peau de mouton.

— Qui es-tu ? questionna mon ami.

— Guyon Quéré, l'abatteur d'arbres, répondit-il avec une simplicité qui avait un je ne sais quoid'épique. Je suis au compte des Mallécol, à l'atelier du Dour-Glaz.

— Et il y a quelqu'un de malade chez eux ?

— Chez eux, non... Ou plutôt, si... Mais ce n'est aucun d'eux. C'est un ancien compagnon qui est arrivé, ce tantôt, à leur loge, bien las, et qui, peu après, soudainement a passé.

— Il est mort, dis-tu ? En ce cas, il n'a nul besoin de mes services : je ne peux plus rien pour lui ; je ne ressuscite pas les morts, mon pauvre garçon.

— Oui, mais c'est à cause des mauvaises langues... Les Mallécol pourraient être reprochés, quand on saura qu'il a passé chez eux, comme ça, tout d'un coup, avant même qu'on ait eu le temps d'aller chercher le prêtre, et ils m'ont envoyé vous quérir pour que vous disiez que ce n'est pas leur faute, et que vous fassiez un certificat.

Il prononçait : « un *sanctificat*. »

Sa phrase poussée quasi tout d'une haleine, il respira profondément et se mit à pétrir entre ses doigts son feutre informe, les yeux rivés au parquet. ✂

Le domestique étrillait le cheval, dans la cour : Garel lui donna l'ordre d'atteler.

— Tu m'accompagnes, me demanda-t-il.

Je n'aurais eu garde d'y manquer.

La voiture prête, le messenger fut convié à y monter avec nous : il préféra s'en retourner comme il était venu, alléguant qu'on l'avait chargé aussi d'annoncer la chose au « recteur » de Plounevêz, quoi que ce ne fût point la paroisse d'où ressortissaient les chantiers du Dour-Glaz.

— D'ailleurs, fit-il, par les sentes traversières, je serai bien rendu là-bas un bon quart d'heure avant vous, et, comme cela, les Mallégol seront plus vite tirés de souci.

Il plongea dans le noir de la hêtraie, tandis que nous filions sur la grand'route, entre une double rangée de troncs bleuâtres dont les feuillages en arceaux découpaient par intervalles, au dessus de nos têtes, une nappe de saphir sombre où des étoiles perlaient.

Nous roulâmes une heure, une heure et demie environ, au milieu d'un silence magique, d'un silence surnaturel, que troublaient seuls le trot du cheval et le tintement de son collier à grelots.

Chemin faisant, le docteur m'apprit, entre autres choses, que le camp des Mallégol occupait, au fond d'une vallée, la berge escarpée d'un ruisseau tout foisonnant de plantes rivulaires, — d'où, sans doute, son nom « d'Eau Verte », de *Dour-Glaz*.

Une voie charretière, qui s'amorçait à gauche, y conduisait sous bois.

Craignant qu'elle ne fut médiocrement praticable, mon ami Garel jugea prudent de laisser la voiture

à la garde du domestique, sur la route, et d'accomplir à pied le reste du trajet.

Rien de plus émouvant que de pèleriner en forêt, la nuit. On eût dit que nous marchions sur une tapisserie de haute laine que les pâles lueurs stellaires, filtrées par les ramures, brodaient d'imprécises arabesques. Les mousses où s'étouffaient nos pas exhalaient vers nous leur moiteur embaumée. Des souffles tièdes comme une haleine d'êtres vivants nous caressaient le visage dans l'ombre. Parfois il tombait des arbres une nuit plus lourde, capiteuse et comme fermentée. Soudain les ténèbres se rompirent : une lanterne parut.

— C'est moi. Je viens à votre rencontre.

Nous reconnûmes la voix de Guyon Quéré. Il crut devoir ajouter, en manière d'explication :

— Il faut se méfier de la forêt : elle n'est bonne enfant qu'avec son monde et joue volontiers de mauvaises farces aux gens du dehors.

La descente, en effet, commençait à devenir scabreuse : des saillies de roches crevaient le gazon par endroits, et d'énormes racines à nu bossuaient à tout instant la rampe inégale de leurs muscles crispés. La précaution du « boisier » n'était vraiment pas superflue. Guidés par lui, nous eûmes bientôt atteint le Dour-Glaz sans encombre.

Dans une déchirure subite de l'écran des bois, une large bande de ciel libre se déployait au dessus d'une coulée vaguement verdoyante que jonchaient de vastes tronçons d'arbres, encore vêtus de leurs écorces d'argent pâle, d'un luisant de cuirasses métalliques sous la diffuse clarté du firmament.

Au penchant du ravin s'élevait le village forestier : quatre ou cinq huttes en forme de ruches, faites de branches entrelacées dont on avait bourré les interstices avec du genêt et de la fougère.

Elles étaient groupées en cercle autour d'un espace herbeux — d'un *placître*, comme disent les Bretons.

Sur un âtre en plein air, construit à l'aide de quelques pierres au centre du placître, achevait de se consumer le feu des copeaux que les filles, vestales de la tribu, ont mission d'entretenir jour et nuit, et dont elles activent tantôt la flamme, tantôt la fumée, selon qu'il s'agit de sécher les sabots neufs ou de les dorer, après les avoir durcis. Une dizaine d'hommes assis sur des bibelots, dans le halo rougeâtre du foyer, rêvaient, la pipe aux lèvres, la veste de peau de bique jetée en travers sur l'épaule.

A notre approche, ils se levèrent.

C'étaient les Mallégol, père, fils, beaux-frères et cousins, tous appelés, comme le veut l'usage, d'un nom unique, celui du chef de la parenté.

— Voici le médecin, annonça Guyon Quéré à voix presque basse et d'un ton aussi solennel que s'il eût introduit quelque affilié de marque dans une antre de conspirateurs.

Les sabotiers, en guise de salut, se bornèrent à toucher le bord de leurs chapeaux. Tous restaient immobiles et silencieux.

— Où est le mort ? demanda le docteur.

Alors seulement, un d'eux, celui qui paraissait le plus âgé, s'avança :

— Venez par ici, monsieur.

Il n'y avait qu'une de ces huttes qui fut éclairée : il s'y achemina, et nous pénétrâmes derrière lui



dans une espèce de rotonde aux parois de feuillages à demi roussis, étayée par des poteaux de bois brut. Les souffles du dehors s'y engouffraient par une large ouverture ménagée au sommet de la coupole et faisaient vaciller les flammes fumeuses de deux chandelles de suif allumées sur une table, de chaque côté d'un plat d'argile vernissée où trempait dans de l'eau bénite une branchette de houx.

A l'intérieur de cette ruche humaine flottait, comme un bourdonnement d'abeilles, un murmure d'oraison qui s'interrompt à notre entrée : c'étaient des femmes qui priaient, en veillant le mort. Elles s'écartèrent, sans quitter leur posture agenouillée et nous vîmes le cadavre.

Il était couché, tout vêtu, sur une couette, dans un cadre de genêt tressé que supportaient des pieux fichés en terre. On lui avait seulement ôté ses sabots, et le regard était d'abord attiré par ses pieds rigides, comme sculptés dans du buis et incrustés de la poussière des routes, ses pieds durs et meurtris de vagabond des bois, maintenant joints dans l'éternel repos.

— *Set-hu !* (1) dit, en se découvrant, le patriarche des Mallégol.

Le docteur prit une des chandelles et la promena sur le visage du mort. Je fus frappé de la singulière noblesse d'expression de ces traits figés où les tremblements de la flamme éveillèrent comme un frisson de vie. N'eût été la blancheur des cheveux qui pendaient en longues mèches d'argent, n'eût été la barbe,

---

(1) « Le voilà ! »

blanche aussi, étalée sur la poitrine, on eût dit une de ces têtes de saints babares que taillaient au couteau, dans les églises, les primitifs imagiers bretons. Les plissements rugueux du front et des joues, la forte arête du nez, le luisant des pommettes, l'orbe des yeux clos visible en relief sous le voile des paupières abaissées tout faisait penser à une figure hiératique, lentement, patiemment fouillée en plein chêne, puis usée, polie, patinée par les ans. L'entre-bâillement de la chemise sur la gorge laissait passer le menu carré d'étoffe d'un scapulaire.

Après avoir décroisé les mains, que les femmes avaient nouées d'un chapelet, Garel s'était mis en devoir d'examiner le cadavre. Tout en le palpant, il interrogeait l'homme qui nous avait servi d'introducteur.

— Alors, il n'était pas du tout malade, quand il est arrivé ?

— Il ne paraissait pas, du moins... Il dit seulement, après avoir bonjouré tout le monde, qu'il avait beaucoup de route... Il y avait trois jours qu'il marchait. Il venait du pays de la mer, où il avait été chercher des pierres à affûter, du côté de la baie de Craka, dans le nord, plus loin que Paimpol... Voyez son bissac, que nous lui avons placé sous la ruque, en est encore presque rempli, malgré qu'il en eût distribué pas mal le long du chemin... Il n'aurait pas dû en ramasser une si grande charge, peut-être...

Je ne puis retenir une question :

— Il en faisait donc commerce, de ces pierres à affûter ?

L'homme se récria vivement :

— Commerce !... oh ! que non pas !...

Puis, d'un ton plus modéré, mais qui sonnait fier :

— Chez nous les vieux compagnons sans famille, quand ils ne sont plus en état de travailler, n'ont pas la honte d'aller tendre la main, comme dans les autres professions : ils sont nourris sur le commun. Partout où il y a des sabotiers, ils trouvent des frères. Dans tous les chantiers, ils ont leur écuelle, leur cuiller et leur couette. La ménagère leur rapièce leurs habits et, au départ, leur remet une paire de bas tricotée à leur intention. Pour la bienvenue, ils nous apportent en présent des affûtoirs qui ne leur coûtent que la peine de les trier parmi les galets de l'*armor* (1) et de les trimbaler dans leur bissac. Les grèves de la contrée de Paimpol en sont pleines ! mais les plus onctueux, les plus fins sont ceux de Craka... Je ne dis que ce qui est, n'est-ce pas, monsieur le médecin, vous qui savez ?...

— Oui bien, fit Garel, en acquiesçant de la tête ; mais revenons à la manière dont les choses se sont passées... Le vieux ne s'est pas plaint ?

L'homme reprit :

— Il avait couché, la nuit dernière, chez les boisiers de la forêt de Beffou, qui est, comme vous n'ignorez pas, à quatre bonnes heures, quand on a le pied leste. Aussi il n'arriva que tard dans le jour, comme on allait mettre la bouillie sur le feu. Il avait la courte haleine. Il dit, en s'asseyant sur l'escabeau : « Ha ! ha ! le temps est proche, tout de même, où je ne verrai plus pousser les hêtres que par les racines. »

---

(1) Le rivage de la mer.

Ma femme le plaisanta : « Oh ! j'aurai encore plus d'une paire de bas à vous tricoter. » Il eut une espèce de sourire tout drôle. Je lui dis : « Si vous vous sentez patraque, vieux père, allez donc vous étendre un peu sur mon lit, en attendant le souper. Ça vous reposera les sangs. » Il y alla, et moi, je m'en fus dehors, car il y avait une charretée de sabots à expédier dans le bas pays. Tout à coup, pas longtemps après, puisque la bouillie n'était pas encore à moitié cuite, j'entends la femme qui me hèle de la loge : « Jérôme ! Jérôme !... Iann Bantécost dit, comme ça, qu'il faut faire venir tous les cousins, et de se dépêcher !... » Entre nous, gens des bois, c'est l'usage qu'on s'appelle tous des « cousins »... Nous voilà de courir, comme si le feu était à la hutte. « Qu'est-ce qu'il y a ? » que je fais. L'ancien était assis sur le lit, son bissac entre les genoux. Sa tête branlait. Il avait l'air je ne sais comment. Sans parler, il nous donna à chacun une pierre. Nous étions là, gênés, n'osant souffler mot. A la fin, je lui demandai : « Voulez-vous qu'on aille chercher le prêtre ? » Il dit : « Mes papiers sont en règle. » De la main, il nous fit signe de nous mettre un peu de côté, parce que nous lui bouchions la lumière, et il regarda vers la porte : nous regardâmes aussi, pensant qu'il voyait quelque chose ou quelqu'un. Mais il n'y avait rien que l'herbe du placître, la forêt et le soleil couchant. Après avoir fait un soupir, il dit encore : « Vous avertirez, s'il vous plaît, le recteur de Plounevêz. » Puis il s'allongea sur le dos, les yeux levés vers le trou du toit. Comme il ne bougeait plus, je le secouai : « Iann Bantécost !... Iann Bantécost !... » Il ne broncha point. Presque

aussitôt ses lèvres devinrent bleues, et nous vîmes que son âme était partie...

— Dieu la reçoive ! murmurèrent en sourdine les femmes qui veillaient.

Le chef sabotier conclut :

— Les choses se sont passées comme je vous l'ai dit, monsieur le médecin.

Et, se tournant vers toute la troupe des Mallégol qui, pendant cette scène, était venue se masser sans bruit au seuil de la hutte :

— N'est-ce pas, vous autres ?

— Oui, en vérité, confirmèrent-ils d'une seule voix, tandis que le docteur, son examen terminé, prenait son stylographe, détachait une feuille de son carnet et s'apprêtait à libeller le certificat.

— Oh ! ne vous tourmentez plus la conscience à ce sujet, fit-il. Le vieux est paisiblement mort de vieillesse, au bout de son âge, comme on dit, et je vais vous délivrer un papier que vous n'aurez qu'à présenter demain matin à la mairie, pour qu'on dresse l'acte de décès... Au fait, comment l'appeliez-vous déjà, cet ancien ?

— Iann Bantécost, sauf votre respect.

— « Jean Pentecôte », un nom qui ne se rencontre pas tous les jours, fit observer mon ami.

J'allais lui suggérer que ce n'était peut-être là qu'un sobriquet, un de ces noms de guerre que les sabotiers ont coutume de décerner entre eux, lorsque Jérôme Mallégol déclara de lui-même :

— Nous l'avions baptisé ainsi, parce que notre tour de le nourrir tombait chaque année devers la Pentecôte, au temps que les bois sont nouvellement feuillus.

— Diable ! mais c'est son vrai nom qu'il me faut !

— Ah ! oui, son vrai nom...

Le forestier se gratta la tempe gauche, demeura un instant perplexe, consulta d'un regard, à la ronde, les hommes, puis les femmes, qui gardèrent unanimement le silence et finit par me répondre :

— Ma foi, nous ne le lui avons jamais demandé.

— Savez-vous, au moins, d'où il était ?

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, monsieur le médecin ?... Les gens de notre métier sont de partout et de nulle part. On n'a pas de maison, nous autres. A force d'aller et de venir, comme les vents et comme les saisons, on oublie de quel terroir on est natif... Forêt de Coat-an-Noz ou Forêt de Coat-an-Hai, des arbres c'est toujours des arbres... Nous sommes de là où il y a des hêtres à tailler en sabots, voilà tout.

— Et le vieux ne vous a jamais rien confié sur lui-même ?

— Il était assez particulier, vous savez... Il n'était pas du tout comme ceux de son âge qui, ne pouvant plus besogner des mains, se consolent en besognant de la langue... Il nous disait bien les nouvelles des autres bois, les naissances, les mariages, les accidents et les morts dans les loges où il avait couché ; mais à part ça, il était plutôt chiche de ses paroles... Il y a cependant la tante Gode avec laquelle il causait quelquefois, parce qu'ils étaient nés tous deux au temps du roi Bourbon... Peut-être qu'à celle-là il en a conté plus long qu'à nous... Seulement, — fit-il en baissant la voix, — je dois vous dire : depuis l'année où son fils Bernard a été trouvé mort, dans

la forêt, la figure à moitié mangée par les fourmis, sa connaissance a beaucoup diminuée, sauf votre respect.

Il appela d'un ton d'autorité :

— Ho ! tante Gode, arrivez un peu !

Du coin sombre où les femmes s'étaient reculées sur les genoux, au moment de notre entrée, nous vîmes se lever et s'avancer cahin-caha, claudicante, une pauvre vieille, atteinte de quelque déboitement des hanches qui la jetait tantôt à gauche, tantôt à droite, comme un triste pantin cassé. De ses traits je ne pus apercevoir qu'un front ligneux, ridé comme une écorce, car, soit infirmité contractée avec l'âge, soit effarouchement d'avoir à s'exhiber de la sorte devant des inconnus, elle tint constamment le visage incliné sous sa cape de bure blanche, aussi ample qu'une coiffe de nonne. Jérôme Mallégol, l'ayant prise par l'aisselle, l'amena jusqu'au lit funèbre :

— Entendez-moi bien, tante Gode. Le médecin a besoin de vous, pour que vous lui disiez qui était Iann Bantécost.

Elle prononça très vite :

— Un brave homme, pour sûr, et un homme capable ! C'est lui qui a peint en lettres moulées ce que je voulais qu'on écrivit sur la croix de mon fils Bernard, quand...

— Oui, mais... ce n'est pas ça, tante Gode, interrompit le chef de clan. Son histoire ?... Les après-midi de soleil, lorsque vous restiez des heures à débiter ensemble, en ramassant les copeaux, qu'est-ce qu'il vous racontait, de son histoire ?

Elle eut un léger soubresaut des épaules.

— C'est vrai, fit-elle, comme se recueillant, il trouvait toujours moyen de reparler de cette histoire-là... même qu'il y avait dispute entre nous, chaque fois, parce qu'il soutenait avoir rencontré le marquis, des années après le meurtre, tandis que je savais bien, moi, qu'il était mort en Amérique, à preuve qu'on avait vendu toutes ses terres à la criée...

— Elle extravague, me chuchota Garel.

Et les Mallégol partageaient sans doute son sentiment, à en juger par les regards désappointés qu'ils échangeaient avec leur chef. Celui-ci se disposait à couper de nouveau la parole à la bonne femme. Je le prévins !

— Qu'est-ce que c'était déjà que ce marquis ? demandai-je à la vieille, pour l'encourager.

— Celui de Tréanna, donc ! reprit-elle. Ils étaient deux frères : vingt-quatre ans l'un, dix-huit ans l'autre. Le plus jeune étudiait à Plouguernevel, pour devenir prêtre. A cause de cela, on l'appelait « le clerc ». Mais, un été, les Lissillonr vinrent camper dans la forêt de Belfou, qui était aux Tréanna. Le clerc vit Aliette Lissillonr, la fille du chef, et, comme c'était la plus belle créature qui ait jamais poussé parmi les arbres des bois, il tomba follement amoureux d'elle. Il n'eut plus qu'un rêve : l'avoir pour femme. Mais le vieux Lissillonr lui dit : « Ma fille n'épousera jamais qu'un *cousin*. — Je me ferai donc cousin ! répliqua-t-il. — Soit ! si les anciens de la corporation veulent de vous, malgré que vous ne soyez point de notre race, alors, nous verrons. » En ce temps-là, on ne fabriquait pas un sabotier avec n'importe qui. Il fallait subir les épreuves avant de recevoir le baptême de la forêt...



— Ah ! fis-je, lesquelles ?

J'eus, un instant, l'illusion que j'allais apprendre d'elle quelque chose de précis sur les rites d'initiation qui passent pour être encore en vigueur chez les sabotiers et dont j'avais ouï parler à mots couverts, dans mon enfance, sans avoir jamais pu, depuis lors, en pénétrer le secret. Mais, toute à son récit qu'elle débitait d'une voix rapide et monocorde, comme s'il se fût agi d'une leçon de catéchisme, la vieille, ou bien n'entendit pas ma question, ou bien feignit de ne pas l'avoir entendue. ✓

— Il fut proclamé digne, et il le méritait, car c'était un gars ! La marquise, sa mère, cependant, considérait comme un déshonneur qu'un Tréanna se fût mis à vivre parmi les sabotiers et voulût épouser une sabotière. ✓ Excité par elle, son frère obtint congé du roi de le faire enlever par la maréchaussée et l'enferma sous triple verrou dans une des chambres hautes du château de Kergalaon, où les Tréanna faisaient leur demeure, les mois qu'ils n'étaient point à Paris. Tous les matins, l'aîné lui criait à travers la porte : « Consentez à prendre la soutane, et vous serez libre ! » Tous les matins, il répondait : « Je ne veux de la liberté qu'avec Aliette. » Voyant qu'il était si entêté de son amoureuse, l'aîné imagina une chose vilaine. Il vint le trouver, un jour, et lui dit : « Celle que vous aimez est ma maîtresse, et s'il vous faut une autre preuve que ma parole, tenez-vous, la nuit prochaine, à la fenêtre qui donne sur l'étang : il y aura claire lune ; vous nous verrez nous promener ensemble dans l'allée du bord de l'eau. » Or il avait décidé Aliette Lissillon à venir à ce rendez-vous en lui jurant que c'était pour son frère, qui se languis-

sait d'elle au point d'en mourir. Plut à Dieu, créateur de la lune et des étoiles, que cette nuit là ne fût jamais tombée ! Le lendemain, le garde-chasse trouva l'aîné des Tréanna étendu, la face contre terre, dans l'allée du bord de l'eau : il avait la nuque fendue d'un coup de hache, et tout son sang avait coulé sous lui...

— Le coup de hache dans la nuque, observa sentencieusement Jérôme Mallégol, cela s'appelait autrefois « la signature du sabotier. »

La vieille poursuivit, du même ton lointain et quasi somnambulique :

— La chambre du « cleric » était vide. A tort ou à raison, le bruit courut que c'était lui le meurtrier. On le chercha vainement dans toute la région. Plus tard, on sut qu'il était décédé en Amérique, et comme, dans l'intervalle, la marquise elle-même était morte de navrement, les biens furent vendus. Voilà l'histoire.

Elle fit une pause de quelques secondes, puis ajouta :

— Il y a eu juste soixante ans hier que la chose s'est passée... Je ne sais rien de plus...

Et, balançant sur ses hanches inégales son maigre corps disloqué, elle retourna s'accroupir parmi les femmes. Mon ami me regarda, regarda Mallégol. Ce fut celui-ci qui exprima la réflexion que nous avions sur les lèvres :

— Mais, tante Gode, il n'est pas question de Iann Bantécost... là-dedans !

La vieille se redressa pour répondre :

— Iann Bantécost travaillait, à cette époque, dans le chantier des Lissilonr. Il avait connu Aliette ; je crois même qu'il aurait été bien content si, dans

la suite, au lieu de rester fille, elle avait voulu de lui pour son homme ; car il m'a toujours parlé d'elle dévotement et il n'a jamais manqué d'aller, tous les ans, au cimetière de Plounêvez, porter un bouquet de primevère sur sa tombe. Je suis sûre qu'il a dû faire un crochet par là, ce matin, en venant de Beffou, et m'est avis que c'est cette longue route en plus qui est cause s'il est parti comme ça dans l'éternité, Dieu lui pardonne !

— Dieu lui pardonne ! répétèrent en écho les femmes.

— Inutile, n'est-ce pas, de pousser plus avant l'interrogatoire ? me dit Garel. Finissons plutôt par où nous aurions dû commencer et voyons si le mort n'a pas quelque pièce d'identité sur lui.

Nous visitâmes les poches de la veste, du gilet et du pantalon. Elles contenaient les objets les plus divers : une boîte à briquet, du tabac en carotte, une minuscule pipette de terre noircie, — le tuyau cassé presque au ras du fourneau, — de la monnaie de billon nouée dans un coin de mouchoir, un couteau à manche de corne, une pelote de fil, un croûton de pain de seigle, un papier enfin, crasseux, sordide, qui fit naître en nous une lueur d'espoir aussitôt dissipée, — car, lorsque nous l'eûmes déplié avec d'infinies précautions, de crainte que les loques ne nous en restassent aux mains, il se trouva que c'était un imprimé, une de ces chansons populaires sur feuilles volantes qui se débitent autour de tous les sanctuaires de Basse-Bretagne, les jours de « pardon ». Le titre manquait. J'eus la curiosité de déchiffrer la première strophe et je réussis, non sans peine, à restituer ces deux vers :

*Iostaët bag e clewft canan eur gevall burzud  
Arrnët en Plônevez, Kerz amzer Louis Falup...(1)*

Le nom de « Tréanna », qu'on pouvait lire en lettres grasses presque à tous les couplets suivants, ne permettait pas de douter que la *giverz* (2) ne roulât précisément sur l'épisode tragique dont la tante des Mallégol venait d'évoquer les principaux traits.

Le docteur, cependant, continuait d'explorer les vêtements du cadavre.

— Ah ! fit-il tout à coup, voici qui va peut-être nous fournir quelque indice.

Il ramenait de dessous la chemise une espèce de sachet en basane attaché au cordon du scapulaire. La forme en était celle d'un cœur, et, dans le cuir onctueux, boucané par un long contact avec la peau, se révélèrent encore les traces d'une ornementation primitive rappelant la manière des brodeurs orientaux. Une fine serrurette d'or bruni le fermait... Par l'effet de quels hasards et à la suite de quelles mystérieuses odysées ce minutieux travail d'art exotique était-il venu s'échouer, comme un reliquaire-épave, sur la poitrine du vieux sabotier ?... Le sachet ouvert, ce qui en sortit, aux doigts de Garel, ce fut une mèche de cheveux, de beaux cheveux souples, d'un noir bleuâtre, qui, approchés de la chandelle, se recroquevillèrent soudain comme une boucle vivante.

Je ne pus me défendre d'une impression de malaise à laquelle le docteur lui-même ne fut probablement

(1) « Approchez et vous entendrez chanter une sinistre aventure, arrivée à Plounévez, sous le règne de Louis-Philippe.... »

(2) Complainte.

pas insensible, car il s'empressa de réintroduire les cheveux dans leur étui et de faire disparaître le tout par l'échancrure de la chemise du mort.

— Allons, prononça-t-il, laissons en paix cette dépouille, de quelque nom qu'elle se soit appelée... Va pour Jean Pentecôte, puisque Jean Pentecôte il y a ! C'était un brave homme, dites-vous ? Il arrivera bien au Paradis sans passeport.

— *Amen* ! répondit en chœur l'assistance, visiblement soulagée.

Eclairé par Jérôme Malléol, mon ami avait commencé d'écrire : « Je sousigné, docteur-médecin à Belle-Isle-en-Terre... » quand la voix de Guyon-Quéré retentit au dehors, annonçant :

— Place !... Voici monsieur le recteur de Plou-nêvez !

Les hommes dont le groupe obstruaient la porte s'effacèrent respectueusement devant un prêtre d'une cinquantaine d'années, plutôt court de taille, carré des épaules, la face un tantinet rougeaude, avivée encore par la dure marche qu'il venait de fournir en montagne, à travers des combes semées de fondrières et des pentes abruptes, hérissées de bois. Les plis de sa soutane, qu'il avait retroussée sur ses guêtres d'étoffe grossière, en tout semblables à celles des paysans de la région, pendaient lourds de rosée et souillés de crotte. Il était escorté d'un acolyte qui portait en bandouillère le sac de velours noir contenant les saintes huiles.

Si peu imposant que fût l'extérieur du personnage, je fus troublé d'un pressentiment secret et comme d'une mystérieuse angoisse, en voyant la façon brusque

dont il se dirigea vers le lit du mort, sans même prendre le temps de répondre au salut des Mallégoles qui se confondaient en politesses.

— C'est lui-même ! murmura-t-il avec une gravité triste, après être resté penché, l'espace d'une minute, sur le cadavre.

Et il s'agenouilla au pied de la couche.

Dans la hutte, un silence régulier planait...

En se relevant, sa prière mentale achevée, le prêtre s'aperçut de notre présence. Il s'excusa et, très cordialement, nous tendit la main. Garel lui dit :

— Vous arrivez, comme moi, trop tard, pour l'accomplissement de votre ministère, monsieur le recteur.

— Oh ! fit-il, le défunt avait pris ses précautions, et je suis tranquille sur le sort de son âme.

— Vous le connaissiez ?

— De ce matin seulement... Comme je me rendais à l'église, vers les sept heures, pour ma messe, un vieillard d'assez pauvre mine, qui priait sur une des tombes du cimetière, m'accosta, demandant à être entendu en confession et à recevoir l'eucharistie. « Est-ce donc si pressé ? » objectai-je. Il me répondit, en excellent français : « A mon âge, il est prudent de se tenir prêt au grand départ. » Ces façons, qui contrastaient si fort avec son accoutrement, m'intriguèrent : « Vous n'êtes pas de la paroisse, que je sache ? — Je suis un ancien compagnon sabotier, par conséquent le paroissien de tous les pasteurs qui veulent bien accueillir la brebis errante. — Soit ! Venez, je suis à vous. — Merci. Mais, auparavant, un mot encore, s'il vous plait. Le Dour-Glaz, où j'ai mon gîte marqué pour le printemps, sera, je

le présume, ma dernière étape. Or, le Dour-Glaz est en Plougonvêr, et c'est dans ce cimetièrre de Plounêvez, près de cette tombe au pied de laquelle j'ai déposé un instant mon bissac de route, que je souhaiterais d'être enterré. Promettez-moi, dès à présent, je vous en supplie, de faire le nécessaire pour cela, aussitôt que vous serez avisé par les boisiers du Dour-Glaz que Jean Pentecôte aura cessé d'être... C'est ainsi qu'ils me désignent là-bas. Mon nom véritable, vous allez le savoir avec mes péchés... »

— Vous l'a-t-il dit, au moins ? s'écria Garel.

— Il me l'a dit.

— Et pourrais-je l'entendre à mon tour ?... Voici plus d'une heure que j'essaie en vain de me renseigner.. En désespoir de cause, je m'apprêtais, quand vous êtes entré, à libeller le certificat de décès au nom de Jean Pentecôte, le seul, paraît-il, que lui aient jamais donné les Mallégol.

— C'est bien pourquoi je suis accouru ! repartit la prêtre. Le défunt avait prévu l'embarras dans lequel se trouveraient ces braves gens, lorsqu'il s'agirait de déclarer sa mort à l'état-civil... Voulez-vous prendre la peine d'écrire sous ma dictée, docteur ? Car c'est assez compliqué.

— Comment donc, monsieur le recteur !

Je n'oublierai de longtemps cette minute, d'une solennité si formidable, pendant laquelle il me semble que la loge elle-même tressaillait jusqu'en ses frêles fondements.

Garel s'était installé sur un escabeau, les jambes croisées, son carnet au genou.

— Voyons, fit-il. « Je soussigné... etc... etc... certifie que le nommé... ? »

Debout, appuyé d'une main à l'un des pieux qui servaient de soutiens d'angle à la couchette funéraire, le recteur de Plounêvez articula d'une voix lente, espaçant les mots, scandant chaque syllabe :

— Jean... Briec... Chrétien... Dieudonné... Le Bonniec de Coëtnizan...

— De Coëtnizan, répéta le docteur.

— Seigneur de Kergalaon, marquis de Tréanna...  
C'est tout ! conclut le prêtre simplement.

---



## CHARLES LE GOFFIC

(1863)

BIBLIOGRAPHIE : Poésies : *Amour breton* (Paris, Lemerre, 1889) — *Le bois dormant* (ibid., 1900) — *Le Pardon de la Reine Anne* (ibid., 1902).

Romans : *Le crucifié de Keralies*, couronné par l'Académie française (Paris, Lemerre, 1892) — *Passé l'amour* (Paris, Chailley, 1895) — *La Payse* (Paris, Colin, 1898) — *Morgane*, (ibid., 1898) — *L'erreur de Florence* (Paris, Hatier, 1904) — *Les Bonnets Rouges* (Paris, Tallandier, 1906) — *La double Confession*, réédition de *Passé l'amour* (Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1909) — *Vent ôse* (Paris, Flammarion, 1908). — *Le pirate de l'île Lerne* (Paris, Hachette, 1912).

Nouvelles : *La Cigarrière* (Paris, Albin Michel, 1907) — *Passions celtiques* (Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1908).

Critique et Sociologie : *Les romanciers d'aujourd'hui* (Paris, Vanier, 1890) — *Nouveau traité de versification française*, avec M. Thieulin (Paris, Masson, 1890) — *L'Ame bretonne*, 3 séries (Paris, Champion, 1902, 1908 et 1910) — *Sur la Côte*, ouvrage couronné par l'Académie française (Paris, Flammarion, 1896) — *Les métiers pittoresques* (Paris, Fontemoing, 1901) — *La Littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle*, tableau général (Paris, Larousse, 1910) — *Fêtes et coutumes populaires* (Paris, Colin, 1911).

M. Charles le Goffic est né le 14 Juillet 1863 à Lannion

(Côtes du Nord). « Enfant, raconte Anatole France dans la « Vie littéraire », il coula de longues heures à voir, sur les quais, les eaux paresseuses du Léguer caresser mollement les coques noires des côtes et des chasses-marées. Il mena ses premiers jeux dans les rues montueuses, à l'ombre de ces vieilles maisons aux poutres sculptées et peintes en rouge, aux murs que les ardoises revêtent comme d'une cotte d'armes, azurée et sombre. Il courut sur le pont à dos d'âne et à éperons, qui, près du moulin, ouvre la route de Plouaret... Par la suite, il étudia. »

En 1887, il fonda avec Maurice Barrès, Raymond de la Tailhède et Jules Tellier, les *Chroniques*, revue à tendances régionalistes, qui mérite une place dans l'histoire littéraire. Depuis *Amour breton*, son premier recueil de vers qui parut en 1889 et lui valut d'emblée tous les suffrages, M. Charles le Goffic n'a cessé, avec une inspiration toujours soutenue, avec une très riche et remarquable diversité, de chanter, en prose et en vers, son terroir.

Quand l'Académie française, tout récemment, lui décernait une de ses plus hautes récompenses littéraires, le prix Née, pour l'ensemble de son œuvre, M. Thureau-Dangin, secrétaire perpétuel, s'exprimait ainsi dans son rapport : « Soit qu'il célèbre sa Bretagne en poète ou en romancier, soit qu'il l'observe en économiste pittoresque, M. Le Goffic excelle à nous rendre sensible l'âme bretonne. Celte, et des plus pénétrés par le charme du mystère, de la brume et de la légende, il traduit ses impressions avec la précision, la netteté, la grâce lumineuse d'un Latin ; on rêve, en le lisant, de ces radieuses journées qui prêtent parfois aux cyclades du Morbihan le relief, l'or et la pourpre des tableaux de Claude Le Lorrain... »

## TIT-OUIS

A Georges Lecomte

## I

Les ruelles sordides du vieux Grouville s'animaient d'un remous tapageur de matelots en fête : c'était la Saint-Césaire, le jour de la bénédiction générale des terreneuviers, à l'issue de laquelle les armateurs offrent aux gars la tournée d'adieu connue sous le nom bizarre de « café du commun. »

Dans la darse, cinquante navires moruyers, frais de cambouis et de peinture, battant tous leurs pavois, rayaient le ciel bas de leurs gréements rajeunis. La cérémonie venait de s'achever ; le cortège des officiers du port, des capitaines et des équipages se disloquait et, sur les quais du bassin Béthencourt, les marins tanguaient, chaloupaient, pressés de se rendre à l'invitation de leurs armateurs...

— Pardon, excuse... C'est-il point vous Jean Quibeuf, le maître d'équipage des *Trois Cousins* ?

L'hercule moustachu d'une trentaine d'années auquel s'adressait la question toisa son interlocuteur, un petit homme brun, imberbe et trapu qui semblait appartenir à une autre race.

— Oui-dà, pourquoi ? répondit-il.

— Ah ! Je pensais bien aussi... Vous ne me remettez point ?... Louis Flouin, dit Tit-Ouis, qu'a « signé » l'autre jour en même temps que vous ?

— Espère !... Oui je te remets à cette heure, dit le géant. Que nous avons même piqué une sacrée vadrouille après, hein ?

— Juste, Auguste !

— Pour lors, on va boire ensemble le « café du commun » ?

— Dame ! c'est point de refus.

— Amène !...

A terre, les maîtres d'équipages s'acoquinent volontiers avec leurs hommes. Les deux marins fendirent la foule et s'acheminèrent vers le *Fidèle Caniche*, l'établissement où l'armateur des *Trois Cousins* devait régaler l'équipage.

## II

Jean Quibeuf était une figure familière à Grouville. Il y était né ; il y avait grandi et comptait déjà douze campagnes au Banc. La prochaine serait la treizième, un mauvais chiffre.

Bien vu de son capitaine et de son armateur, à cause de ses fortes qualités nautiques, Quibeuf était en revanche détesté de la majeure partie de ses compatriotes, qui avaient eu trop souvent à se plaindre de sa brutalité. Rixes pour un rien, batteries contre des bordées rivales ou contre les agents de police, le casier du drôle s'enrichissait à chaque rentrée du Banc. Et des histoires couraient sur lui, des histoires à frémir, dont une au moins n'était peut-être pas inventée de toutes pièces. Le Pilven, un Breton de Cancale, l'avait formellement accusé d'avoir causé par ses sévices la mort de Félix Serbas, le petit mousse des *Trois Cousins*. Il donnait des détails atroces ; il prétendait que Félix Serbas, bête noire du maître

d'équipage, avait souffert tout ce qu'on peut souffrir. Privé de nourriture, lardé de coups d'épiquois, le martyr du pauvre être n'avait pris fin qu'avec son souffle, certaine nuit qu'on l'avait attaché au grand mât, nu jusqu'à la ceinture, par un froid de 15 degrés. Quand Pilven avait voulu s'interposer, Quibeuf s'était armé d'une hache et avait menacé de l'envoyer par dessus bord, en trente-six morceaux, régaler les flétans.

Le maître d'équipage fut arrêté à la suite de cette dénonciation. Mais le témoignage isolé du Breton ne pouvait prévaloir contre les témoignages réunis du capitaine et des autres hommes des *Trois Cousins*, qui, par esprit de solidarité ou par crainte de représailles, refusèrent de charger leur camarade. L'inculpé bénéficia d'un non-lieu. Félix Serbas, natif de Cancale comme Pilven, était orphelin de père et de mère. Il ne lui restait, pour toute parenté, qu'une sœur aînée, Jacqueline, de douze ans plus âgée que lui, qui l'avait élevé et qui, le moment venu d'en faire un mousse, l'avait confié à Le Pilven dont la femme travaillait avec elle sur la « claire ». L'homme promettait de veiller sur l'enfant et de le débrouiller. Jacqueline n'en demanda pas davantage. On n'a pas grand temps à donner au sentiment dans la profession de « matelote ». Et cette Jacqueline au torse noueux et au visage mal équarri, basse sur pattes, mais solide comme pas une à la besogne, de cinq heures du matin à huit heures du soir ne quittait pas son bachot ou sa claire. Une gaillarde, en somme, malgré sa petite taille. Fille de marin, elle s'entendait aussi bien qu'un banquais à carguer une voile ou à grimper dans les enfléchures d'une goëlette. Et

peut-être qu'elle présente Jean Quibœuf n'eût pas si aisément tiré son épingle du jeu. Mais la malchance avait voulu que Jacqueline tombât malade au moment de l'instruction de l'affaire, et Le Pilven, livré à ses propres ressources, brave homme, mais gauche, irrésolu, facile à démonter, ne put ou ne sut forcer la conviction du magistrat.

Quant à Louis Flouin, dit Tit-Ouis (Petit-Louis), c'était décidément ce qu'on appelle un drôle de pistolet. Outre qu'il ne payait pas de mine, il était Breton comme Le Pilven et Félix Serbas et, depuis l'affaire des *Trois Cousins*, les armateurs se défiaient des « étrangers », surtout des Bretons.

Puis des difficultés avaient surgi, lors de la présentation de ses papiers. Louis Flouin, en effet, possédait bien un livret d'inscrit maritime, nanti de tous les cachets désirables, et un certificat en due forme d'un patron cancalais, avec qui il avait navigué à Terre-Neuve ; mais son signalement écrit ne faisait vraiment pas honneur au « scribe » qui l'avait rédigé. Ainsi le Flouin du livret avait 1 mètre 58 de taille, des cheveux blonds, le nez moyen, le front bas, tandis que le Flouin de la réalité ne mesurait que 1 mètre 52 et, par ailleurs, présentait toutes les caractéristiques des originaires de la péninsule armoricaine : cheveux noirs, nez gros, tête ronde, front bombé. Les yeux, du moins, étaient les mêmes dans le signalement et chez Tit-Ouis : bleu foncé. Et l'homme avait au front une cicatrice qui était relevée sur le livret.

Cela dissipa les derniers doutes qu'on avait pu concevoir sur son identité : Tit-Ouis fut porté comme « avant de doris » sur le rôle des *Trois Cousins*, toucha les 150 écus de sa prime d'engagement et, au lieu

d'accompagner les camarades à l'auberge, histoire de nouer connaissance devant une bolée de flip ou un petit verre de calva, se mit à louvoyer dans le sillage de Jean Quibeuf tout ainsi que s'il avait voulu faire la conquête du maître d'équipage. Singulière attitude et qui donnait à penser aux autres pêcheurs ! Ce nabot de Canalais, avec ses airs mielleux dans sa figure de vent debout, ne leur inspirait aucune confiance. Sûr qu'il couvait quelque mauvais dessein ! Il avait des yeux qui luisaient comme des quinquets, quand d'aventure, pour en masquer la flamme, il ne les tenait pas rivés sur ses bottes. Aussi les Grouvillois des *Trois-Cousins* se promirent-ils de veiller au bossoir et serré. Gare dessous si Tit-Ouis faisait trop le malin !

Jean Quibeuf et Tit-Ouis, devenus une paire d'amis, ne se quittèrent pas de la soirée. Du *Fidèle-Caniche*, après la réception de l'armateur, ils roulèrent bras dessus, bras dessous, au cabaret de la *Femme sans tête*, de la *Femme sans tête* au *Café de la Flotte marchande*... Tout le monde buvait ferme à Grouville, ce soir-là, en l'honneur de la Saint-Césaire. Une fièvre d'orgie était dans l'air. Par bandes hurlantes, les marins envahissaient les bars, où des coups de poing sur les tables scandaient les chansons de gaillard d'avant :

C'est l' capitain' du *Mexico*,  
 Ah ! Ih ! Ah ! Oh !  
 Qui donne à boire à ses mat'lots  
 A grands coups de barr' de guindau.  
 Ah ! Ih ! Ah ! Oh !

C'est un' sacré vermine,  
 Ah ! Ih ! Ah ! Oh !...

Déjà ivre, Jean Quibeuf reprenait le refrain de sa voix puissante, forgée par les embruns et le vent de mer, et, toujours flanqué du taciturne Tit-Ouis, se dandinait devant le zinc, « fauchait une verte en cinq sec » et s'en allait recommencer ailleurs. Plus sobre, le Cancalais laissait chaque fois son verre à moitié plein ou le chavirait sous la table, quand personne ne l'observait. Finalement, les deux hommes s'échouèrent dans une taverne de la basse ville, à l'enseigne du *Pélican hydrophobe*. L'hercule vacillait sur sa chaise ; il ressassait pâtreusement à son compagnon de vieilles histoires de bord, des aventures d'alcool et de sang où il avait joué son rôle et dont le souvenir, parfois, le secouait d'un rire formidable.

Tit-Ouis écoutait, béant d'admiration.

— Sacré Jean Quibeuf ! T'en as une platine tout de même ! (L'ivresse rapproche les distances, les deux hommes maintenant se tutoyaient). Et, dis voir, l'autre machine... la chose du mousse des *Trois-Cousins*, c'est-il arrivé aussi ?

— Pardi ! hoqueta Jean Quibeuf.

— Alors t'as menti aux juges, tu l'as péri, le petiot ?

— Sûr que je l'ai péri ! Un clampin qui faisait des manigances quand j'y voulais rincer le boujaron...

Tit-Ouis ferma les yeux. Il savait ce que veut dire, dans la langue terrible des banquais, l'expression rincer le boujaron. Et, comme s'il ne pouvait en supporter davantage, il se leva, paya les consommations.

— Où qu'tu vas ? demanda Jean Quibeuf.

Des marins en ribote passaient sur le trottoir voisin, braillant à tue-tête :



C'est l' capitain' du *Mexico*,  
Ah ! Ih ! Ah ! Oh !  
Qui donne à boire à ses mat'lots.....

Jean Quibeuf dans le bruit, lança une bordée de jurons.

— Tu te barres ?... Ah ! mais non, eh !... On ne lâche pas son matelot, comme ça. tonnerre de D... ! Ohé !... Tit-Ouis !...

Mais Tit-Ouis avait déjà gagné la porte.

### III

La campagne, cette année-là, fut particulièrement dure et les *Trois-Cousins* jouèrent de guigne. Sur le Banc, le crachin n'arrêtait pas, un crachin plus glacial que la neige et les bourrasques du plein hiver. Et le scorbut, de surcroit, s'abattit sur l'équipage. Ils étaient, à fond de cale, trois pelletas et un saleur, qui voyaient leurs membres tomber en pourriture et devaient supporter encore les brutalités du capitaine et du maître d'équipage, damnant ces « crevés », dont l'absence à bord des doris compromettait le résultat de la campagne.

Tit-Ouis, du moins, restait solide au poste. Quibeuf et lui, sans se traiter en copains comme à terre, faisaient toujours bon ménage, et même il semblait que le Breton eût pris à la longe un certain ascendant sur le maître d'équipage. Mais, au rebours de ce qu'on avait supposé d'abord, il n'abusait pas de cet ascendant pour brimer les camarades. Loin de là, et, s'il fallait leur donner un coup de main, il n'attendait point qu'on l'en priât. Il était plein d'attentions

touchantes, presque féminines, pour les malades des *Trois-Cousins* ; il pansait leurs ulcères, nettoyait sous eux, nullement rebuté par l'affreuse odeur de leurs selles. Et cette bienveillance qu'il déployait envers tous rendait plus inexplicable son attitude envers Quibeuf.

Comment — sinon peut-être par un effet de la loi des contrastes — un brave garçon de son espèce pouvait-il rechercher la société de cette brute, se plaire à ses propos de boucher, l'assister dans ses orgies nocturnes, sans les partager, il est vrai, Tit-Ouis, quoique ne reculant pas devant un verre de cric, s'arrangeant toujours pour garder son équilibre et sa raison ? Le mystère — car c'en était un — ne laissait pas d'intriguer les Grouvillois aux rares minutes où ils avaient licence d'y réfléchir. Mais ces minutes se comptaient de plus en plus : l'équipage, surchargé de besogne par la défection involontaire des quatre scorbutiques, était à bout de force. La morue « donnait » pourtant ; les palangres ramenaient chaque jour jusqu'à sept et huit cents poissons. Et l'on enrageait de penser que, sans la maladie des quatre hommes, la campagne aurait pu être si bonne et si lucrative !

Un matin, Tit-Ouis, en montant sur le pont, annonça au maître d'équipage une mauvaise nouvelle : dans la nuit, le patron de sa doris, Pierre Coursaux, avait été pris de vomissements ; il avait la peau sèche, les gencives en sang, des douleurs dans les articulations et les jambes, bref tous les symptômes du scorbut.

— Tonnerre de tonnerre ! hurla Quibeuf. Il ne manquait plus que ce coup-là. Core une doris de

foutue ! Et comme ça tombe ! J'ai déjà remplacé un des « avants » par le mousse. N'y a plus personne de libre à bord.

— Il y a vous, dit Tit-Ouis en regardant fixement Quibeuf.

— Moi, le maître ? Après tout, c'est une idée. V'là du temps que je n'ai pas relevé de palangres. Ça me changera. Mais il me paiera sa mistoufle, ce chien failli de Pierre Coursaux... Allons, hous, es-tu paré ? Embarque, mon gars.

#### IV

Les deux hommes sautèrent dans la doris, débordèrent les avirons et prirent du large. D'autres doris autour d'eux s'essaimaient sur la mer. Il faisait à peine jour. Mais le temps, par exception, était net, l'horizon clair. Et la mâture des *Trois-Cousins*, à l'ancre sur le Banc, avait une oscillation si faible que, de loin, le navire semblait immobile.

La doris, légère comme une plume, glissait sur une eau nacrée, presque sans ride, dans la direction des palangres mouillées la veille et signalées par une petite bouée de liège à la hampe de laquelle flottait un chiffon blanc. Et, celle-ci hissée, la relève commença, longue, pénible et monotone : plus de trois cents brasses de filin, chargées d'un millier d'hameçons et de presque autant de morues, à haler d'affilée, à dégarnir, à débrouiller.

L'opération, exténuante, accaparait à ce point l'attention des deux hommes qu'ils ne remarquèrent point que le temps avait changé : entre eux et les

*Trois-Cousins*, le brouillard avait sournoisement tendu ses feutres, et c'est tout juste si d'un bord à l'autre de la doris on se voyait. Tit-Ouis, fatigué peut-être, « mollissait » sensiblement. Et même, à un moment, il s'arrêta net, puis se baissa, comme pour arranger quelque chose à l'avant de la yole.

— Quoi ? Qué q'tu manigances ? demanda Jean Quibeuf surpris.

— C'est une planche qui cède, maître, répondit placidement Tit-Ouis... Espérez voir que je la calfate... Là, ça y est, conclut-il en reprenant sa palangre qu'il avait amarrée à un tolet.

Le maître d'équipage jeta un coup d'œil au creux de la doris.

— Nom de D...! hurla-t-il. C'est-il ça qu'on appelle du bon calfatage ? Tu ne vois donc pas que ta planque va sauter et qu'on fait eau comme une vieille passoire ?

— Vous croyez ? Alors, n'est-ce pas, c'est guère la peine de s'échiner davantage après les tantis.

— Comment ? dit Jean Quibeuf, de plus en plus ahuri.

— Puisque nous coulons ! répondit du même ton bonasse Tit-Ouis.

Et, lançant ses tantis à l'eau, il s'assit sur son banc, les bras croisés.

— Parole, il perd la boule ! murmura le maître d'équipage, dont la stupeur commençait à se changer en épouvante.

Il regardait le Cancalais, qui le regardait aussi, et il ne le reconnaissait plus, tant il y avait d'assurance, de ferme et tranquille ironie dans l'expression de ses yeux. Positivement, on eût dit que Tit-Ouis

le défiait. Et, tout convaincu qu'il pouvait être de sa supériorité physique, Jean Quibeuf se prenait à redouter vaguement un conflit avec ce nabot. C'est que la situation était particulièrement critique. A terre, voire sur le pont des *Trois-Cousins*, il n'eût fait qu'une bouchée du Cancalais ; ici, sur cette yole fragile, à demi submergée, il comprenait qu'un geste trop violent, un mouvement trop brusque, précipiterait la catastrophe... Si encore le temps était resté clair ! Un mille ou deux à la nage n'étaient pas pour effrayer un homme comme Jean Quibeuf. Mais voilà que la brume s'en mêlait. Elle noyait tout. Nul moyen de se repérer dans cette charpie de malheur.

Alors ?

Alors il n'y avait plus qu'à jouer de ruse, à essayer de prendre Tit-Ouis par les sentiments — quitte à se revancher ensuite, une fois sur le pont des *Trois-Cousins*.

— Voyons, Tit-Ouis, on est des vieux frères tous deux... Laisse-moi rafistoler la planque.

— Non ! dit Tit-Ouis.

— Tu ne veux pourtant pas me faire boire la goutte !

— Si !

Cette fois, la menace était directe : Tit-Ouis en voulait à sa peau. Et Jean Quibeuf frémit à l'idée qu'il n'avait peut-être pas affaire à un fou, comme il le supposait premièrement, mais à un adversaire résolu et de sang-froid. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Autant qu'il se souvenait, il ne s'était jamais mal comporté avec Louis Flouin ; il lui avait même témoigné une certaine sympathie. Si le Cancalais

souhaitait sa perte, c'était donc qu'il avait à venger quelqu'un.

Qui ?

— Cherche bien, dit Tit-Ouis, qui paraissait suivre dans les yeux effarés de l'hercule la marche vacillante de sa pensée. Ma figure ne te rappelle personne de connaissance ?

— Oh ! oh ! bredouilla le maître d'équipage. Attends un peu... oui. Elle me rappelle... me rappelle... Félix Serbas, tiens !

— Je suis sa sœur, dit Tit-Ouis.

— Hein ! Sa sœur ! Une femme ! T'es une femme !

L'ahurissement reprenait le dessus chez lui sur la peur.

— C'est donc pour ça, continua-t-il, que ton livret, à part les yeux et la balafre... Pardi ! c'est toi qui te l'es faite, la balafre... je comprends. T'as emprunté le livret d'un autre... Sacrée ficelle, va !

Tit-Ouis ou Jacqueline Serbas, pour lui restituer son vrai nom, ricana sourdement. L'eau montait dans la doris. Elle atteignait maintenant la cheville des deux pêcheurs.

— Au secours ! A moi ! hurla dans le vide Jean Quibeuf.

Il espérait vaguement qu'une autre doris l'entendrait.

— Crie ! Appelle ! dit Jacqueline. Il criait aussi, il appelait, Féli, quand tu lui rabotais les reins à coups de bottes et d'épiqueois... Et ce soir-là où tu l'as attaché tout nu au grand mât, le soir où tu l'as péri... tu te souviens... il ne voulait pas que tu lui rinces le boujaron... Ah ! ben, c'est la mé qui va te le rincer à toi, ton boujaron, et en grand, houp !

Trouvant peut-être que le dénouement tardait trop, elle s'était levée de son banc et, saisissant un aviron, elle l'appuyait de toute sa force sur la planche disjointe, pour élargir la fissure. Un craquement : la planche céda ; l'eau, à gros bouillons, envahissait la doris, qui tourna sur elle-même, s'enfonça...

## V

Relevé, à la date du 16 Avril 1907, sur le livre de bord des *Trois-Cousins* :

« Aujourd'hui 16, par temps de brume, la doris n° 2, montée par le maître d'équipage Quibeuf (Jean), de Grouville, et le matelot Flouin (Louis), de Cancale, s'est perdue corps et biens. Les tantis et le bérêt de Quilbeuf ont été retrouvés au large. La doris n'a pas reparu. »

*Passions Celtes* (Nouvelle Librairie nationale).

---





# COMTÉ DE FOIX

M<sup>me</sup> MARGUERITE D'ESCOLA.



## MARGUERITE d'ESCOLA

Marguerite d'Escola est née à La Bastide de Sérrou (Ariège). Elle est la fille d'un économiste distingué et la petite-fille du Docteur Bordes-Pagès, ancien sénateur de l'Ariège et promoteur des Transpyrénéens. Elle a épousé M. Joseph Ageorges. Elle débuta par un roman délicieux : *Les sources claires*, qu'on a souvent comparé pour le charme du style au *Journal d'Eugénie de Guérin*. Elle publia dans *Le Mois*, dans *La Liberté*, dans la *Revue Générale*, dans la *France illustrée*, dans les *Dimanches littéraires*, dans le *Journal de Bruxelles*, dans le *Roman-Romanesque* des œuvres qui eurent un légitime succès. Signalons *Une petite rose rouge* (Jouve, édit.), *Le Pain de chez nous* (Bonne Presse), *Au temps des crinolines* (Rivière, édit.), etc.... Personne n'a mieux chanté les Pyrénées ariégeoises que Marguerite d'Escola : les extraits que nous donnons, empruntés aux *Sources claires* et au *Pain de chez nous*, montreront que la place de cet excellent écrivain était, pour la pureté de sa langue, pour le charme et la fraîcheur de son inspiration, toute marquée dans cette anthologie.

Voici d'ailleurs quelques appréciations de la critique :

Du romancier Jules Pravieux : « Au lieu de prêcher, ses héros vivent. Ils se meuvent en des intrigues simples, que l'auteur sait rendre captivantes, et les paysages parmi lesquels ils évoluent nous sont décrits avec une

richesse de couleurs, une distinction de style, qui ne sont pas les moindres charmes de ses livres, dont l'un est une manière de chef-d'œuvre. »

De François Veillot : « Le talent de M<sup>me</sup> d'Escola est fait de distinction et de saveur, de droiture dans les pensées et de clarté dans les mots. »

## ON EFFEUILLE LE MAIS

On effeuillait le maïs, ce soir-là, chez Jeannette.

Au milieu de la grange — la récolte ayant été très belle — se dressait un tas énorme d'épis encore engoncés dans leurs feuilles jaunes ; tout le long des murs, on avait improvisé des sièges : caisses, tabourets, escabeaux, monceaux de paille ou de joncs ; aux grosses poutres noires qui soutenaient le plafond, deux lanternes brûlaient avec une forte odeur. A 8 heures sonnantes, tous les invités étaient arrivés par groupes : vieilles femmes cachées dans leurs mantes noires, filles au capulet bleu, paysans en gros tricots de laine. Ils entraient, criaient : « Bonsoir la compagnie ! » Puis s'emparaient d'un siège et s'asseyaient à leur guise, près du tas, commençaient d'arracher, en bavardant, les gâines desséchées des épis.

Quand la société d'effeuilleurs fut réunie, on pria la vieille Françon de chanter un « couplet » pour ouvrir la soirée. Et la paysanne — s'étant fait aussi longtemps prier que cela se doit. — de sa voix cassée et tremblotante, avait entonné en patois la complainte de la *Pastourelle au diamant* :

Viens, je te donnerai, ma belle,  
Un diamant d'or

Ensuite, Jeannette fut requise de conter « un counté dé Bernard moun onclé » — un conte de Bernard mon oncle, — et, d'un air mystérieux et solennel, commença la fameuse histoire du *Diable sur le Poirier* ; comme quoi Béalzébuth, ayant voulu dérober des poires, fut joué par saint Pierre et saint Jean qui, faisant sur la terre leur périodique voyage — le retinrent prisonnier sur son arbre où il resta douze jours et douze nuits, accroché par les cornes.

— Le poirier existe encore, assurait Jeannette, on peut le voir dans le jardin du « Rey » ; même il n'est pas très prudent de s'aventurer dessous à minuit, car les « brouïchos » : « sorcières », y viennent danser le sabbat sur des manches à balais.

A ce mot de « brouïchos », les jeunes avaient secoué la tête d'un air incrédule ; on n'y croyait plus depuis longtemps, mais c'était joli tout de même dans les contes, et Jeannette obtint, comme toujours, un superbe succès.

Vers 9 heures 1/2, Mariette entra dans la grange, tenant un énorme plat des deux mains ; le moment de souper était venu. Bien vite, abandonnant la besogne assez avancé déjà, on s'assit en rond autour des haricots traditionnels, et chacun, tirant de sa poche une petite cuiller d'étain, se mit à la plonger dans la sauce.

Les langues ne chômaient point pour cela. Oh ! non ! et quand, à la gourde remplie de piquette, chacun eut bu à la « régalade », sans approcher ses lèvres du bord, on commença de conter les nouvelles du pays, les baptêmes de la dernière quinzaine, les noces du printemps prochain ; on rappela, en se signant, le souvenir de ceux qui avaient assisté aux

veillées de l'hiver précédent et qui, à cette heure, dormaient sous les croix du cimetière ; Henri de Faverolles. Louis del Rey et Jean-Pierre de Bariat, qu'on avait porté en terre huit jours avant « Notre-Dame de Septembre », et dont le fils, Jean-Marie, s'était fait caissier :

— Sait-on de quel côté il est allé ? interrogea une vieille.

— On ne sait pas, répondit la petite Marianne une cousine de Jean-Marie. Annette n'a pas eu de nouvelles depuis la Toussaint. Il était aux « Pays Bas » (1) à ce moment et il disait que les affaires marchaient.

— Il fera peut-être fortune et reviendra s'établir après au pays, observa Françon.

— A son goût, dit Jeannette. Il pourra choisir entre toutes les filles du village, la mienne exceptée. Je ne voudrais ni de lui ni de son argent à la maison !

C'était annoncer solennellement la rupture des accordailles. Il y eut un moment de silence pendant lequel on n'entendit plus que le bruit des cuillers sur le grès.

Au coin de la grange, Mariette, montée sur une échelle, remettait de l'huile dans un quinquet.

Bientôt tout le monde reprit l'ouvrage et, les premières feuilles de maïs arrachées, au milieu d'un bruit de paille froissée, un vieux à la voix chevrotante entonna le chant national des Pyrénées, ce chant de montagnards et de bergers qui, connu à peu près

---

(1) Plaine languedocienne.

dans toute la France, ne résonne bien que sur les lèvres de nos paysans :

*Aquéros mountagnos*  
*Qué ta naoutos soun....*

Ces montagnes, qui sont si hautes, m'empêchent de voir mes amours.

Et tous, jeunes gens et vieillards, garçons et filles, voix rudes et grêles, reprirent en chœur :

Ton chant, ne le chante pas pour moi, chante-le pour ma mie !

Le vieux continua :

Elles s'abaisseront ces montagnes, et mon amour s'approchera de moi !

Et tous répétèrent, arrachant en cadence les feuilles dorées du maïs :

Ton chant, ne le chante pas pour moi, chante-le pour ma mie !

Et, du fond de ces rudes poitrines, elle s'envolait toute vibrante et empreinte d'une grande poésie, la vieille chanson naïve ! elle s'envolait bien au delà des murs de cette grange et peut-être allait-elle, portée par les brises fraîches des montagnes, bercer sur la terre étrangère le rêve triste de l'exilé.

— Ces montagnes qui sont si hautes m'empêchent de voir mes amours ! chantait Mariette, assise un peu à l'écart, sur un escabeau.

La pâle lumière de la lanterne éclairait doucement

sa belle figure de paysanne, depuis un mois bien moins fraîche et rieuse, mais toujours accorte et douce ; elle chantait avec une expression singulière, et Joseph dé Mirou, son voisin, cessant d'effeuiller son épi, se prit à la regarder d'un air sombre. Tout à coup, il lui dit à mi-voix :

— Pourquoi est-il si long, ton chagrin, Mariette ?

Elle eut un soubresaut et, blessée dans sa fierté, releva la tête d'un mouvement brusque :

— T'ai-je parlé de mon chagrin, Joseph dé Mirou ? dit-elle

Il ne répondit pas ; seulement, sa main qui effeuillait les maïs se mit à trembler et plusieurs fois il fit un mouvement pour changer de place. Cependant, il ne bougea pas et, quand il n'eut plus d'ouvrage, sans songer à retourner en chercher, il reprit un à un ses épis effeuillés et commença machinalement à les égrener entre ses doigts.

Du coin de la grange, la vieille Françon le regardait ; tout à coup, poussant le coude de sa voisine Marianne, elle lui dit :

— Voilà Joseph dé Mirou qui oublie l'ouvrage parce que Mariette effeuille à côté de lui !

Et les deux vieilles, plissant leurs lèvres blanches, se mirent à rire, d'un air fatigué, leur pauvre petit rire sans dents.

Et, dans la grange chaude, encore une fois résonna le refrain de l'hymne montagnard.

Mariette, cependant, honteuse d'avoir traité un de ses hôtes d'une façon trop rude, essayait par devoir d'hospitalité, de trouver une phrase aimable à lui dire. A la fin, prenant son parti :

— C'est toujours pour carnaval, ta noce, Joseph ?



Il lui répondit d'une voix brève :

— Ni au carnaval ni plus tard ! Je ne me marierai jamais !

Elle le regarda étonnée. Les yeux baissés sur son épi, il continuait à l'égrener d'une main agitée. Elle comprit qu'il avait une peine et répliqua, très douce :

— Rose Margeret est une brave et belle fille. Pourquoi ne te marieras-tu pas, Joseph ?

— Parce que je n'aime pas Rose ni — il hésita — ni aucune autre. Je me mariais par rapport à ma mère, qui désire avoir une bru pour lui aider à faire le travail de la maison ; mais c'est fini, je partirai pour la plaine et on prendra une servante chez nous !

— Tu ne partiras pas pour la plaine, Joseph, ta mère en mourrait de chagrin. Tu es le seul fils qui lui reste... ton père est mort il y a deux ans.

Comme elle tremblait, la pauvre fille en recommençant auprès d'un autre, d'un indifférent, le même plaidoyer qui, trois mois plus tôt, était resté impuissant à vaincre l'entêtement orgueilleux de son fiancé !

— Mariette, reprit Joseph, je ne peux plus durer au hameau depuis quelque temps !

— Pourquoi ? Trouves-tu le travail trop dur ?

— Tu sais bien que je ne suis pas un fainéant et que j'ai toujours aimé la montagne. Il me faudrait peu de choses pour y être heureux ; mais le bon Dieu ne me donne pas ce qu'il donne à tous les autres ; j'aime mieux m'en aller loin que me ronger ici.

Elle lui répondit simplement :

— Il faut prendre la vie comme elle est ; il y a du chagrin pour tout le monde ! Ta mère doit avoir de la peine de te voir comme ça ?

— Qu'est-ce que j'y peux ? Ce n'est pas ma faute si je souffre ?

Il avait fini d'égrener son épi et restait là, sans rien faire, à regarder Mariette, qui, elle non plus, n'allait guère vite en besogne ! Qu'elle était donc gentille, sous la lumière douce de la vieille lampe qui dorait ses cheveux bruns à travers la coiffe légère !... Quel air de tristesse elle avait en lui disant de ne pas partir comme *il* était parti ; car, sûrement, elle ne pensait qu'à lui sans se douter qu'un autre pourrait l'aimer autant... bien davantage peut-être !...

Et, soudain, la jeune fille rencontra ce regard ému fixé sur elle, ce regard auquel nulle femme ne saurait se méprendre... Alors, toute saisie et prise d'une grande pitié pour celui qui souffrait à cause d'elle, au moment où toutes les paysannes, la veillée finie, s'enveloppaient dans leurs capes pour se retirer, elle lui tendit la main, disant :

— Je suis ton amie, Joseph, ton amie sincère. Ne me demande pas autre chose... jamais !

---

## LA VEILLÉE

... Annette remua les cendres de son foyer éteint et s'assit, tremblante, sur la pierre de l'âtre. Le vent, un vent terrible de fin novembre, sifflait entre les fentes de la porte ; le bruit monotone de la pluie, tombant sur la terre battue du seuil, faisait un accompagnement d'une déchirante mélancolie aux tristesses de ce soir d'automne... Annette remua la cendre de son feu à demi éteint... Qu'il faisait donc froid dans son logis et dans son cœur !... Mais aussi, pourquoi avoir voulu passer dans cette maison désolée cette nuit qui s'annonçait glacée et sinistre ? Depuis plusieurs mois déjà, la pauvre femme avait accepté l'hospitalité que l'aîné de ses fils lui offrait. En quittant la pauvre chaumière où cinquante ans plus tôt s'était allumé son foyer, elle avait souffert un déchirement terrible. Il avait fallu lui promettre que, de son vivant, rien ne serait vendu ; qu'elle garderait intacts ses misérables meubles et la chère demeure où elle pourrait revenir quand elle voudrait.

Depuis, elle avait pris la mélancolique habitude de descendre, tous les samedis soirs, du hameau plus élevé sur la montagne qu'habitaient ses enfants, jusqu'à Cerizols et de dormir une nuit dans le vieux lit où Jean-Pierre était mort, au milieu des souvenirs

du lointain bonheur détruit. Elle ne mangeait pas, ces soirs-là ; comme inconsciente et toute perdue, elle veillait très tard, accroupie sur son foyer, sans penser, hébétée par le sentiment de sa misère. Si quelque voisine compatissante venait alors frapper à sa porte pour lui offrir, au moins, l'aumône cordiale de sa sympathie, elle l'éloignait d'un geste lassé, sans rien lui dire, voulant garder la suprême consolation de pleurer seule.

Quelquefois, elle prenait le rosaire de bois usé qu'un pèlerin, jadis, lui avait apporté de Lourdes. Presque machinalement, elle faisait un grand signe de croix avec le Christ de cuivre, que baisaient ensuite ses lèvres flétries ; puis, avec des inflexions endormes, de sa voix cassée, elle récitait le *Credo* et l'*Oraison dominicale*... Mais toujours, avant le premier *Gloria*, sa prostration le ressaisissait ; son chapelet, alors, glissait sur l'âtre, et elle, joignant ses mains tremblantes, les yeux fixes, la tête penchée sur sa poitrine, continuait l'oraison de sa douleur.

Qu'il faisait donc froid, ce soir-là, dans la maison déserte ! Le léger feu de branches que la bru d'Annette avait allumé était presque éteint, et, insoucieuse, la veuve le regardait mourir, remuant les cendres grises des braises....

Elle se leva et s'en fut vers l'armoire ; la clé à demi rouillée tournait à grand'peine dans la serrure... Elle prit, sur le plus haut rayon un linge blanc noué qui fleurait la lavande. De ses mains tremblantes, elle le défit... Ils étaient bien là, tous les chers souvenirs : le brin de fleur d'oranger que son homme portait à la boutonnière du bel habit de ses noces, une mèche de cheveux coupée sur sa tempe avant

la mise en bière... Le chapelet de Première Communion de Jean-Marie et le vieux ruban de son cierge... Le bonnet de mariée qu'elle avait mis, joyeuse fiancée, au matin du jour où Jean-Pierre lui avait passé au doigt l'anneau d'argent des épousailles... Pauvre anneau, usé maintenant, noirci, qui jamais ne l'avait quittée, qu'elle voulait dans son cercueil.

Elle posa le linge sur la table, et, dans ses mains ridées et jaunies, prit l'une après l'autre les vieilles reliques de son bonheur... Elle les contempla longuement et les baisa. Ensuite, avec des précautions infinies, les replaçant dans le linge parfumé comme des choses précieuses et saintes, elle les remit doucement dans le pauvre bahut.

Le feu achevait de mourir. Elle s'agenouilla, frissonnante, devant l'âtre et essaya de le raviver. Mais le souffle de sa poitrine fatiguée ne parvint pas à faire jaillir une seule étincelle ; sans s'impatienter alors ni s'attrister davantage, elle s'accroupit sur la pierre encore chaude et se mit vaguement à songer...

Où était-il en cette soirée de novembre ? Sur quels chemins continuait-il sa course vagabonde ? Avait-il froid lui aussi ? Se chauffait-il à quelque feu d'auberge, contant à un cercle curieux une joyeuse aventure ? Comme il devait peu penser à la pauvre vieille maison perdue dans la montagne !

Il ne reviendrait jamais... Depuis tant de mois on n'avait plus de ses nouvelles ! Jamais ? Si... un jour il arriverait à Cerizols. Il s'arrêterait au fond de la vallée, près des grands ifs du cimetière ; il pousserait la grille de fer, et, s'agenouillant devant deux petites tombes abandonnées, y poserait peut-

être un bouquet de chrysanthèmes. Puis il repartirait pour toujours en se signant....

Dehors, la rafale sifflait, sinistre ; le vent, un vent glacé, passait en gémissant à travers les fentes de la porte. Un long frisson enveloppa la mère ; la souffrance physique la réveilla du songe étrange où elle somnolait. Encore une fois, elle se mit à souffler sur les braises presque noires ; une étincelle jaillit qui vint lui brûler la paupière, elle continua de souffler pendant une minute ; les cendres fines passaient entre ses lèvres ; son bandeau noir se défit ; des mèches de cheveux gris lui voilèrent le visage ; tout épuisée par l'effort, elle essaya de se redresser, mais retomba à demi couchée sur le foyer ; alors, elle ne fit plus aucun mouvement et, avec la sensation assez douce d'avoir les pieds dans quelque chose de tiède, elle resta toute ramassée sur elle-même, sans aucune pensée, sentant vaguement qu'une nappe de glace lui tombait sur les épaules et sur les bras.

Un pas lourd résonna dans l'enclos... Elle l'entendit comme dans un rêve et murmura :

— Le vieux Jouan qui vient chercher des pommes de terre.

Mais elle ne bougea pas ; tous ses membres semblaient pris dans un étau de glace... Soudain, une bouffée d'air vint la frapper au visage... On venait d'ouvrir la porte ; la voix de la vieille s'éleva, gémissante :

— Je n'ai besoin de rien, voisine ; refermez, s'il vous plait !

Alors, un grand cri d'angoisse emplit la chambre :

— Mère, c'est moi !... Mère !

Et Annette sentit une étreinte passionnée l'enve-

lopper toute... Elle essaya de rouvrir les yeux. Une chaleur de baisers se posait sur ses cheveux.

La vieille, alors, se crut reportée à des années déjà lointaines, quand son plus jeune fils Jean-Marie l'embrassait si fort avant d'aller dormir ; alors, très doucement, elle lui dit :

— Jean, mon petit, si tu soufflais un peu le feu ? Il fait si froid aujourd'hui.

Ensuite, elle devint très pâle, très raide, et se renversa évanouie dans les bras de son fils.

*Le Pain de chez nous* (Maison de la Bonne Presse).

---

## AU PAYS DU COUSERANS

Aimez-vous les légendes ?

Un soir, le Seigneur et Pierre, son vieux disciple, traversaient à pas légers les profondes vallées ariégeoises. L'heure sonnait où les montagnes étincellent sous la lune ; le vent soufflait tout doux, tout doux, et l'on sentait, le long des pentes, une grande fraîcheur répandue.

Le Seigneur s'arrêta et dit à Pierre :

— Ce lieu me plaît et j'y veux créer une race.

Alors Pierre, levant au ciel son bâton de voyage, hocha la tête et s'écria :

— Gardez-vous en bien, Seigneur ! C'est un ordre mendiant que vous institueriez là !

Mais le Seigneur dit :

— Fiat !

.... Alors on vit sortir de terre un petit homme tout fin, tout rablé, à la barbe de chardon, aux yeux de chaude escarboucle ; il portait de grandes braies rouges et un pittoresque justaucorps. Aussitôt qu'il se fût éveillé à notre monde de misère, il envisagea le Créateur, d'un seul geste enleva son grand chapeau de feutre, puis s'étant courbé au niveau des genièvres qui embaumaient tout le mal, modula d'une voix geignarde :



— La charité, s'il vous plaît, mon bon Monsieur !  
Et saint Pierre gémit :

— Hélas, Seigneur, ne vous l'avais-je point dit ?  
Voilà ce que c'est de ne pas écouter les anciens !

Ainsi parle la légende, maligne et trompeuse... Et, dans les veillées de Novembre, au doux bruissement des épis de maïs qu'on effeuille ou des tiges de chanvre qu'on teille, les vieux aux gestes las, les vieilles qui entourent de leurs bras frêles leurs genoux tremblants et noués, redisent la méchante histoire, tandis que l'ombre d'un sourire flotte au bord de leurs lèvres radoteuses.

Cependant, le feu de genêts brasille sous la cheminée au lourd manteau de bois noirci ; au bout de la crémaillère, le « casset » de cuivre se balance et jette des éclairs rouges sur la figure d'une jeune femme agenouillée qui prépare le souper de minuit selon les rites anciens. Au fond du chaudron, elle a déposé, soigneuse, une couche de paille blonde ; ensuite, ayant rempli la grande « cosse » d'étain d'une pâte de maïs jaune et filante, elle la verse dans le casset et la recouvre d'un second lit de paille. Le premier « liouret » cuit doucement.

Dehors, le vent d'Espagne souffle, étouffant et chaud. Il glisse sous la porte et fait voler les coiffes brodées des vieilles. Au coin de l'âtre, une ancienne au teint de roses sèches file sa quenouillée en silence ; ses yeux noirs brillent vivement sous les paupières à demi retombées ; les gens de la veillée la considèrent avec un respect effrayé ; un cercle d'isolement s'est formé autour d'elle. Dieu nous garde des « brouichos »,

jeteuses de sorts, qui mènent la ronde du sabbat avec Lucifer !

Et maintenant, voici l'Avril !... Les montagnes, qui tout l'hiver avaient pâli et grelotté sous leur masque de neige, ont senti éclater en leur sein les germes d'un renouveau. Leurs lignes, dont les courbes souples courent et sinuent sur le ciel troublé du printemps, dessinent dans l'air plus clair des architectures nobles et pures, sereines à la fois et tourmentées, qui donnent au même instant une impression de définitif repos et de vie ardente et complexe. Déjà le soleil a dévoilé et baisé l'une après l'autre chacune de leurs cimes ; déjà, les premiers dégels les ont baignées et rajeunies. Voici l'heure où, sentant monter de la terre l'haleine chaude de la vie qui renaît, les bergers ceignent leurs reins de fruste et brillante laine, chaussent leurs sabots, se passent au col la bandoulière où pend leur gourde, puis, la houlette en main, poussant leurs troupeaux mêlés, s'en vont comme pour une fête. Leurs cornes emplissent les vals d'une rude et sauvage harmonie ; sous les pas de leurs moutons s'écrasent les premières anémones ; bientôt, au détour du sentier, leurs silhouettes s'effaceront brusquement, et, pour deux saisons, la montagne les aura pris.

Et deux saisons ils vivront la vie solitaire et farouche des pâtres. Groupés par cabanes autour de ces rois élus par eux, les « majouraous » respectés, ils se partageront la garde et le soin des troupeaux. Ils vivront de longues heures, des jours interminables, couchés à l'ombre des fourrés d'où montent de subtiles odeurs de fruits sauvages et de réglisses ; ils verront le vent

d'antan, « le vent des fous », secouer comme des grelots les herbes fleuries des pentes, noircir violemment les gorges, dessécher les pâtures, amasser au fond du ciel des flammes d'or ourlées d'encre et rayées de pourpre livide. Ils connaîtront l'angoisse des nuits d'orage, et, sur les forêts voisines, regarderont distraitement glisser le fugitif pinceau des saisons. Ils se révéleront fiers à l'étranger qui passera le seuil de leur hutte de terre ; leur cercle, pourtant, s'élargira pour lui faire place ; ils lui donneront part au bidon commun et à la commune couche de foin et de planches ; mais ils n'accepteront ni ses présents ni sa pitié. Cependant, une gourde de vin sera tous jours chez eux la bienvenue ; et, l'ayant vidée à la ronde, ils achèveront la nuit dans les éclats de cette gaîté à la fois saine et grossière qui est la leur, et dont le chaud reflet colore encore les refrains de nos vieilles chansons...

Puis, quand viendra Octobre, alors que les montagnes frissonnantes s'enveloppent de leurs gazons fanés comme d'une peau d'ours aux riches nuances, ils redescendront, les bergers, avec les premières neiges. Ils regagneront les vals où fument les toits de leurs maisons, où bruissent, au fond d'une gorge, les claires sources venues de là-haut...

*Les Sources Claires* (Nouvelle librairie nationale).

---



# FLANDRE

ALBERT CROQUEZ.



## ALBERT CROQUEZ

(1886)

BIBLIOGRAPHIE : *Sainte Godeliève de Ghistelles, patronne de la Flandre* (Desclée, de Brouwer et C<sup>ie</sup>, Paris, Bruxelles et Lille, 1907) — *Edouard Drumont*, biographie critique (collection des Figures françaises d'aujourd'hui, Nouvelle librairie nationale, 1910) — *Paul de Cassagnac* (même collection) — *Les peintres flamands d'aujourd'hui*, 1<sup>re</sup> série (Nouvelle libr. nat. Paris, 1910).

M. Albert Croquez, né à Lille en 1886, s'inscrit comme avocat d'abord au barreau de sa ville natale, puis à la cour d'appel de Paris. Il a joué, quoique encore tout jeune, un rôle important dans l'histoire du régionalisme en Flandre, tant par ses écrits dispersés dans *La Dépêche de Lille*, *L'Univers*, *La Libre parole* et *L'autorité* où il rédige maintenant la critique d'art, la *Revue générale*, la *Grande Revue*, *La Province*, le *Magasin pittoresque*, etc... que par les revues et journaux qu'il fonda et dirigea tour à tour : *Le Nord patriote*, organe des libertés régionales et syndicales, *La Revue des Flandres* et *La Flandre artiste*.

M. C. Lecigne, l'éminent doyen de la Faculté libre

de lettres de Lille, appréciait en ces termes *Sainte Godeliève*, dont nous reproduisons un extrait : « Ce livre est gracieux comme une page de la légende dorée... Albert Croquez sera quelqu'un... Godeliève se doit à elle-même de conduire par la main son jeune historien et de bénir en même temps l'œuvre du régionalisme flamand, dont il s'est fait l'intrépide apôtre. » Et M. de Cassagnac écrivait dans *l'Autorité* : « Albert Croquez commence par » là où finit Huysmans ; quoi dire de plus pour sa lou-  
» ange ? »

## SAINTE GODELIÈVE DE GHISTELLES

Sainte Godeliève, dont M. Albert Croquez raconte l'enfance merveilleuse dans les pages qui vont suivre, est toujours pieusement vénérée en Flandre. C'est à Ghistelles, petite bourgade située non loin de Bruges, qu'elle souffrit le martyre et c'est là que fut fondée en son honneur, au XI<sup>me</sup> siècle, une abbaye bénédictine ; l'abbaye est maintenant à Bruges, mais elle a détaché un prieuré à Ghistelles, au lieu même où mourut la sainte, et sur l'emplacement de l'ancien monastère, incendié par les Gueux au XVI<sup>me</sup> siècle ; de grandes fêtes s'y déroulent chaque année et le 6 Juillet, une procession, à la fois historique et religieuse, parcourt les rues de la petite ville devant la foule prosternée des pèlerins.

Godeliève naquit, en 1045, d'une famille illustre, dans le Boulonnais, au château de Londefort, près de Wierre-Effroy. Son père Heinfried était féal chevalier du comte Eustache de Boulogne, qui était lui-même vassal du comte de Flandre. Sa mère Ogine, dont le rôle est assez effacé, possédait, au



dire des biographes, toutes les vertus domestiques ; elle avait, outre Godeliève, deux autres filles.

La vie, à Londefort, était simple et toute familiale. Un petit peuple de paysans et de soldats s'était groupé autour des murailles crénelées du château et y vivait sous la protection et l'autorité du seigneur.

La nature leur était clémente ; de hautes falaises les abritaient contre les incursions de la mer et contre celles, plus redoutables encore, des Northmans ; leur petit pays, gracieusement ondulé, enfermé dans des forêts comme dans une cuirasse, était inaccessible aux Barbares.

Le Boulonnais, depuis cette époque lointaine, a peu changé d'aspect ; des côteaux, dont la ligne capricieuse est ourlée de feuillages multicolores, ferment de tous côtés l'horizon ; mais le regard grimpe, sans effort, aux flancs de ces collines nonchalantes, dont les sentiers, fleuris de bruyères, s'enfoncent parfois, comme en flânant, sous des bosquets touffus... Au creux des vallons, se déploient les champs et les vergers, tandis que de gais ruisselets, le Denacre, le Wimereux chantent, sous la ramure voûtée des arbres, un glouglou de cristal... Pays de rêveurs sensibles, de poètes aux âmes douces, c'est là qu'est née Godeliève.

Dieu avait mis en elle toutes ses perfections ; son fin visage, la limpidité de ses grands yeux, sa chevelure très brune faisaient d'elle la plus jolie et la plus choyée. Elle était aussi la première par la bonté de son cœur et la plus pitoyable aux affligés ; un instinct la conduisait vers eux : elle était, dit l'un de ses biographes, comme aimantée par leurs souff-

frances. L'enseignement de sa vie, non le seul, mais le principal dans les vingt premières années de son existence terrestre, ce fut la charité. Elle fut, en un siècle de brutalité et de révolte, une image de douceur et de résignation ; ceux qui ont la force et le pouvoir, elle leur apprit à en éviter les abus et que leurs droits n'existent qu'en fonction de leurs devoirs ; ceux que la force et le pouvoir oppriment, elle les consola, elle leur fit mépriser la vengeance et la haine et comprendre par son exemple, la noblesse, la nécessité, même le plaisir sacré de la Douleur, cette rédemptrice... N'est-ce pas là tout l'essentiel de notre civilisation, et ne voilà-t-il pas, au seuil de son histoire, toutes les vertus, au nom desquelles s'est formée, s'est cohésionnée et s'est, en toute occasion, ralliée la Chrétienté elle-même ? ...

On raconte que sa mère, selon les coutumes du temps, lui apprit l'usage du rouet ; et que les vêtements qu'elle confectionnait, avec une méticuleuse et méritoire assiduité, elle courait, sitôt terminés, les porter aux pauvres. Mais si elle était une vierge parfaitement belle et sage, scrupuleuse au service de Dieu, rien n'attestait encore sa miraculeuse vocation.

Elle avait quinze ans à peine quand elle eut avec son père une conversation révélatrice de sa glorieuse destinée ; le moine Drogon, son contemporain et le premier de ses biographes, nous l'a transmise, ornée de considérations philosophiques ; voici, fidèlement rapporté, le récit de ce saint homme :

Des gueux, venus de régions étrangères, — lamentable bohème des temps féodaux, ballottés au

hasard de la vie, harcelés par les uns, hospitalisés par d'autres, toujours nomades et toujours gueux, — s'employaient, pendant la belle saison, aux travaux de la terre ; mais l'hiver, ils étaient sans emploi et partant, sans ressources. Ils pullulaient aux environs du château de Londefort ; il y avait des femmes aux joues pâles, aux yeux meurtris, traînant une marmaille, que le froid et la faim faisaient geindre ; c'étaient des figures de famine, des vieillards faméliques, même des estropiés et des malades ; à certaines heures du jour, tous ces gueux en guenilles se pressaient aux portes du manoir ; et prudemment, sans qu'il leur fut permis d'y pénétrer, — car la misère n'inspire pas la confiance, — ils recevaient, des serviteurs du châtelain, quelque pitance.

La seigneurie de Londefort était riche, mais toute richesse, ainsi que le remarque le pieux écrivain, dont je transcris les propos, a ses limites. Aussi le seigneur Heinfried, bien que n'étant pas inhumain, se voyait-il obligé de borner ses générosités ; les victuailles, distribuées chaque jour, s'épuisaient bien vite et il arrivait que les gloutons seuls, qui étaient aussi les plus ingénieux ou les plus tenaces, étaient rassasiés et que, dans ce tohu-bohu de miséreux, les forts — (image raccourcie de la vie) — accaparaient la portion des faibles.

Godeliève le savait ; une voix secrète lui disait qu'en marge de la charité officielle, il en existe une autre, qui est pitoyable à toutes les défaillances et à toutes les misères, qui les secoure et qui les devine, qui donne beaucoup et surtout qui donne bien ; elle s'inspire, cette charité-là, d'un sentiment complexe où il entre, sans doute, un peu d'orgueil et même

d'intérêt, mais certainement aussi, de la bonté pure ; et c'est un sentiment si noble, qu'on peut bien dire que, depuis Jésus-Christ qui l'a enseigné, il n'en existe pas un seul qui ait plus de noblesse ni qui soit plus honorable.

La douce enfant avait donc imaginé d'entrer au cellier, sans être aperçue ; elle y déroba des pains, des quartiers de viande, des fruits et portait son butin à ceux qu'elle jugeait les plus délaissés. La chose fut bientôt découverte ; un vieux serviteur d'Heinfried, fidèle et grognon, assurait le service intérieur du château ; il s'aperçut des « dilapidations » de Godeliève et de ce qu'il appelait un « malencontreux gaspillage. » Il courut s'en plaindre et le fit en termes très vifs.

— Ce sont, s'écria-t-il, des gamineries, qu'il n'est pas possible de tolérer !

Le maître sourit, plaisanta ; mais l'autre répliqua, d'un ton grave :

— Imposez, si vous le voulez, des privations à vos loyaux serviteurs, à ceux qui ensemencent et labourent vos terres, à ceux qui portent vos bannières et font métier de mourir, en défendant votre sol. Rognez leurs ressources ; rongez votre patrimoine, qui est un peu le leur ; diminuez et compromettez la richesse de cette contrée, au profit d'un troupeau d'inutiles, dont personne ne veut ailleurs et que tout le monde craint ici. Vous le pouvez. Mais cela n'est ni juste ni conforme à vos intérêts.

— Eh, je ne puis être inexorable ni livrer ces misérables à la faim : ce serait forfaire à Dieu.

— Déjà, par vos ordres, ils ont de larges aumônes. Trop larges ! Car ils s'en iraient bien loin, s'ils

n'étaient si assurés de votre bienveillance. Mais qu'une enfant vienne ainsi mettre du désordre et que vous paraissiez, par elle, encourager et protéger avec une particulière bonté tous ces vauriens, c'en est trop et l'effet en sera désastreux !

Heinfried dut convenir que ces paroles étaient sages et que, pour la bonne tenue de sa maison, il fallait réagir. Il manda sa fille, lui fit observer que, si la charité est une vertu, la prodigalité est un vice et qu'il entendait ne pas mécontenter ses serviteurs fidèles ni éparpiller son bien au vent des misères terrestres.

Alors Godeliève, enfant jusqu'alors timide et silencieuse, quitta ses allures puérides et se mit à dissenter avec une ardeur, que je trouve, pour ma part, bien touchante ; elle dit des vérités que le langage des hommes, depuis huit siècles, a bien galvaudées, mais que leur cœur, malgré qu'ils se croient plus civilisés, pratique avec infiniment plus de peine qu'il faisait en ces temps lointains. Leur orgueil, maintenant, est plus rebelle à cette philosophie saine et simple ; ils l'aimeraient plus complexe et voilà qu'ils se refusent à voir les grandes ombres mystérieuses, projetées sur ces aquarelles délicates et naïves que sont les gestes des saints ; elles deviennent, pour qui sait voir, des eaux-fortes magnifiques, faites d'angoisse, de douleur et de pitié, posant et résolvant en quelques jeux de lumière les plus hauts problèmes de l'humanité....

Quel charme, aussi, dans ces phrases d'enfant, toutes nettes et généreuses et qu'un enfant comprendrait...

— Père, dit Godeliève, Jésus-Christ a vécu pauvre ;

il est né dans l'humilité d'une étable. Il est le Dieu des infortunés et des pauvres, le consolateur des affligés. S'il a donné la fortune aux uns, ce n'est pas pour affamer les autres. Il n'a pas voulu que le bonheur d'un seul fût fait de la misère de tous. Et la famille chrétienne n'est pas une foule de miséreux, au service de quelques heureux.

Heinfried, étonné par la solennité de ces propos, regarda l'enfant et la voyant sérieuse, répondit :

— Un tel reproche me sied mal. Parcours nos champs et nos côteaux ; demande à nos laboureurs si leur maître ne veille pas fidèlement sur eux ; interroge mes soldats : ils participent à mes richesses, comme à mes périls. Le bonheur d'un seul ! Mais je n'ai la puissance et la richesse et le bonheur, qu'à condition de servir loyalement mon suzerain et de protéger efficacement mes vassaux. Toi, enfant, tu ne peux mettre ici le désordre et je ne puis tolérer que la sensiblerie d'une fillette compromette la stabilité de ma maison !

Godeliève émue par la sévérité de ces paroles, fortifia son courage et, contenant ses larmes, répliqua :

— Voyez, père, ce feu ardent, et, d'autre part, dans ce récipient, cette eau. Cette eau suffirait pour éteindre ce feu, ou du moins pour en atténuer l'ardeur. Si votre castel se mettait à flamber, vous rassembleriez en hâte vos amis et vos serviteurs, et grâce à la rivière voisine, vous triompheriez du feu. Eh bien, les aumônes charitablement faites éteignent le feu de nos péchés. La charité, c'est l'eau, l'eau bienfaisante, qui sauvera des flammes de l'enfer le castel de notre âme.

— Mais les aumônes inutiles, les secours mal placés ?

— Père, du foyer jaillissent et tourbillonnent des scories. C'est la poussière des vaines aumônes. Qu'importe, si le feu est éteint et l'âme sauve !

Heinfried, bon chrétien et père tendre, céda ; mais, par politique et par nature, il n'aimait désobliger personne ; il chercha donc une solution qui contentât un chacun ; il la trouva, en prescrivant un surcroît d'aumônes, mais en défendant à sa fille d'empiéter sur les attributions des serviteurs et de commettre à l'avenir aucun larcin.

Et le pieux Drogon, dont le verbe est abondant et l'enthousiasme prolix, s'extasie et note ce fait d'une enfant de quinze ans, raisonnant à son gré mieux que « le plus filandreux juriste. » Un autre biographe en terminant le même récit, conclut par une de ces énergiques formules, dont le droit romain a le secret : « Cette enfant, Dieu l'avait mancipée aux pauvres. »

Telle fut l'entrée de Godeliève dans l'hagiographie.

Ce fait qu'on ne pourrait sans exagération qualifier de prodigieux, est du moins l'indice d'une rare précocité ; il constitue, dans cette sainte existence, l'acheminement au miracle.

La décision, qu'avait prise Heinfried, n'arrangea rien du tout ; c'est généralement le sort des décisions qui veulent tout arranger... Godeliève, qui prétendait justement reconforter ses pauvres en victuailles, mais aussi en bonnes paroles, continua de les visiter en secret ; elle obéit d'abord à l'ordre paternel et la nourriture qu'elle porta à ces affamés, ne fut que spirituelle. Puis, poussée par un instinct, ainsi que

le fait observer le sentencieux bénédictin, elle déroba comme auparavant, du pain.

L'intendant découvrit bien vite ces ruses et voulut la prendre en flagrante indiscipline. S'étant caché dans un repli de la muraille, il attendit que l'enfant vînt commettre son pieux larcin. Il la vit rassembler en hâte quelques morceaux de pain, les tasser dans son tablier, qu'elle tenait relevé ; puis le corps ployé en arrière, partir avec l'encombrant fardeau.

Alors il sortit de sa cachette, lui barra la route et, désignant le tablier, s'écria :

— Qu'est-ce encore que cela ?

L'enfant, surprise par la brusque apparition de cet homme, confuse aussi de sa maladresse, balbutia quelques paroles et lâcha dans son trouble les coins du tablier.

Et voici qu'en un doux frôlement, des morceaux de bois, des copeaux, tortillés et luisants, tombèrent en cascades et, s'enchevêtrant, s'accrochèrent les uns aux autres, s'amoncelèrent aux yeux ébahis de l'intendant.

L'écrivain de saint Benoit, après avoir narré ce miracle, ramassa en une formule son admiration, ordinairement si verbeuse : « O vere sanctam hanc adolescentulam ! »

Il ajoute que l'intendant ayant couru raconter l'événement à ses maîtres, Godeliève rassembla dans son tablier les copeaux et que ceux-ci redevinrent aliments.

Le miracle dit de la « Multiplication des mets » est ainsi raconté par l'Anonyme narrateur du XV<sup>me</sup> siècle.



Le comte Eustache de Boulogne, — celui-là même qui épousa la bienheureuse Ida, mère de Godefroy de Bouillon, — ayant voulu marquer à son vassal Heinfried sa bienveillance, accepta un jour l'hospitalité de Londefort.

Heinfried s'ingénia par des victuailles de choix et le faste de la réception, à reconnaître ce qu'il appelait un bienfait. Au jour dit, brillamment escorté, il partit à la rencontre du Comte, tandis qu'au château les serviteurs affairés bâclaient, sous les ordres de l'intendant, les derniers préparatifs.

Or, des gueux faméliques, se fiant à l'habituelle générosité de Godeliève, groupés à la porte basse du château et sûrs d'être inaperçus, attendaient et geignaient. Godeliève put soustraire quelques aliments, les leur porter. C'était peu pour cette troupe nombreuse.

Le comte Eustache faisait alors, dans l'épanouissement des fanfares et le scintillement des cors, son entrée. Et tous, intendant et serviteurs, désertant les salles, couraient acclamer au dehors leurs maîtres.

Godeliève aussitôt introduisit, dans les cuisines, ses pauvres ; et le biographe, navré, affirme que « dans leur inconséquence ils engloutirent la presque totalité des plats » ; puis ils décampèrent.

Grande fut la consternation de l'intendant, quand il connut l'aventure. La table du comte allait manquer de mets ! Que faire ? Avertir son maître. C'est ce qu'il fit.

Heinfried, comme il est compréhensible, entra dans une grande colère et son effarement, prodigieux et comique, se traduisit en lamentations.

Godeliève, parfaitement calme, lui disait : « Allez,

père. Recevez vos hôtes. Dieu ne vous abandonnera pas. »

Cependant les convives pénétraient dans la vaste salle du château, et Heinfried, que le calme de sa fille n'avait pas rassuré, regardait. La table était chargée de mets somptueux ; c'était un pêle-mêle de fruits magnifiques et de plats rares ; des vases dorés étaient remplis d'un vin qui embaumait. On admira ce prestigieux déploiement de richesses ; le Comte se déclara ravi.

Et l'Anonyme, paraphrasant l'admiration exclamation de Drogon, écrit : « Dieu vient, pour la seconde fois, d'attester par un miracle la sainteté de Godeliève. »

A quelque temps de là, un seigneur, qu'Heinfried avait rencontré à Boulogne, auprès du comte Eustache, vint à Londefort. C'était Bertolf, seigneur de Ghistelles, en Flandre. Ayant vu Godeliève, il se mit à l'aimer, avec la passion qu'un seigneur mettait alors en toutes choses. Il prétendit l'épouser. Mais la chose n'alla pas sans difficultés. Godeliève consultée, déclara sa vocation religieuse, et le cloître, non le mariage, lui convenir.

Alors Bertolf, par l'entremise du comte de Flandre, dont il était l'un des puissants vassaux, obtint qu'Eustache de Boulogne influençât Heinfried.

Celui-ci, craignant le ressentiment de puissants seigneurs et soumis, non certes par lâcheté, mais par devoir, à la hiérarchie féodale, pressa vivement Godeliève d'accepter ; et Godeliève, voyant dans cette unanimité une marque de la volonté divine, dit enfin : « Que votre volonté soit donc faite ».

Le mariage fut célébré à Wierre-Effroy, et, selon la coutume, Heinfried conduisit en grande pompe sa fille au manoir conjugal.

Il y a loin de Londefort à Ghistelles. On ne sait au juste quel chemin suivit le cortège. Une brochure flamande, très rare, datée de 1623 et fort exactement renseignée, s'orne de charmants et naïfs dessins ; l'un représente le château de Ghistelles, au bord de la mer, et des vaisseaux pavoisés et bondés de passagers y accostent. C'est donc par mer que Bertolf, Godeliève et Heinfried seraient venus de Boulogne à Ghistelles.

La jeunesse de Godeliève, douce et priante, n'avait été qu'une préface à ses malheurs ; c'est à Ghistelles qu'elle débute dans le martyre.

Sa bonté parfaite, sa précocité, les miracles qui soulignèrent son enfance et que l'Église a sanctionnés, annoncent le rôle auquel elle était appelée. Dès l'origine, elle était la « domestique de Dieu », comme ne cesse de la taxer Drogon. Cette épithète est fort belle ; car, ainsi que le disait mon vénéré maître J.-K. Huysmans : « La sainteté, c'est Dieu accordant à des créatures d'élite d'assumer après Son Fils le poids des fautes terrestres, de subroger aux déchéances humaines leurs surhumaines vertus.

*Sainte Godeliève de Ghistelles, patronne de la Flandre,*  
(Desclée de Brouwer, éditeurs).

---



# GASCOGNE

ARMAND PRAVIEL.



## ARMAND PRAVIEL

(1875)

Armand Praviel, né le 13 Octobre 1875 à L'Isle-Jourdain (Gers). Toutes ses études à Toulouse qu'il a adoptée depuis plus de vingt ans. Docteur en droit. Rédacteur littéraire et dramatique à *L'Express du Midi*. Fréquemment couronné par l'Académie des Jeux-Floraux, il obtient le titre de maître ès-Jeux-Floraux, et cinq ans après (1910) s'assoit au fauteuil de Mainteneur, devenu vacant par la mort du Cardinal Mathieu.

A fondé et dirigé pendant quinze ans (1896-1911) la revue régionaliste et catholique, *L'Ame latine*. Continue à faire partie de la rédaction régulière de la *Revue des Pyrénées*, du *Feu*, de l'*Action Française*. Collabore, pour les questions méridionales principalement, à presque toutes les revues. Conférencier au *Foyer*, à Paris, à Lyon, à Marseille, à Nice, à Montpellier, Avignon, Limoges, etc...

A publié : *Poèmes Mystiques* (éditions de la *Lutte*, Bruxelles, 1901), *La ronde des cygnes*, odelettes et sonnets (éditions de l'*Ame latine*, 1901), la *Tragédie du Soir*, poèmes (Lemerre, 1904), l'*Exercice du Chemin de la Croix*, sonnets (l'*Ame latine*, 1909), *Péché d'Aveugle*, roman liturgique (Perrin, 1905), les *Routes de Gascogne*, contes et croquis (Nouvelle librairie Nationale, 1909), *L'Empire du Soleil*, scènes et portraits félibréens, et l'*Anthologie*

*du Félibrige* (même librairie, même année), *Marthe et Marie*, mystère en un acte (1898), *Quo Vadis ?* scène lyrique en un acte (1902), *Notre-Dame de Lourdes*, oratorio, en collaboration avec L. Comire (chez Leduc, 1902).

« Dans la cité de Clémence Isaure, a dit de lui M. Jean Calvet, dans un article de l'*Univers*, qui ne connaît Armand Praviel, son grand chapeau, sa cape espagnole, son allure rapide, qui font songer vaguement à quelque descendant du Cid ? Pourtant il n'est pas né à Burgos, mais en pleine Gascogne ; et s'il ressemble, vu de loin, à un héros de légende, on s'aperçoit, quand on l'approche, qu'il est gai, spirituel et moderne. Par dessus tout, il est souple... Dans le chœur des bardes toulousains, il ressemble à ces chefs d'orchestre qui sont capables de faire toutes les parties. Il est au centre de la poésie comme un écho sonore. »

## UN PRÉDICATEUR DE GASCOGNE

à Jules Pravieux

Il y a déjà quelques années que le Révérend Père Barbérac, de la Congrégation des Missionnaires du diocèse d'Auch, est mort.

Oh ! il ne fit pas une longue maladie. Alors qu'il prêchait dans une petite paroisse perdue dans les pierrailles, entre Condom et Letourne, un bon curé se trompa de bouteille, et, au lieu de lui verser, avant qu'il montât en chaire, sa rasade ordinaire de



*piquepout*, il lui offrit un plein verre d'Armagnac. Comme le père Barbérac n'avait pas l'habitude de minauder, il le lampa d'un trait. Un autre eût été désarçonné : lui ne broncha pas. Il prêcha à son auditoire qui ne s'aperçut de rien, avec à peine un peu plus de feu qu'à l'ordinaire ; mais, en rentrant à la sacristie, il s'affaissa sur une chaise, le cou énorme, le front congestionné, sillonné de veines grosses comme des cordes, On s'empressa. Il était déjà en Paradis.

Car le Père Barbérac ne tergiversait pas. C'était tout un ou tout autre, tout blanc ou tout noir, et sa conception de la vie était beaucoup trop simpliste pour s'accommoder d'un salut éternel différé ou mitigé. Durant son existence avait-il jamais envisagé l'hypothèse du Purgatoire ? Cette concession, cette nuance aurait certainement embarrassé son orthodoxie, si les préoccupations théologiques avaient joué quelque rôle en son esprit ; mais il s'était contenté d'être résolument du parti du bon Dieu. *Porro, unum est necessarium.*

Ne nous étonnons pas de ceci : en Gascogne, le salut n'est pas une affaire méticuleuse d'examens de conscience : il faut avant tout s'enrôler dans quelque bande belliqueuse, comme au temps de Montluc.

Certes, il eut vécu pleinement à cette époque là, décochant d'une main des pistoletades et de l'autre des absolutions, ce prédicateur solide, brun de peau, noir de poil, avec la belle tête d'un Roumain, qui, tout de même, et je ne sais comment, aurait vu l'invasion Sarrazine. Empressons-nous de dire seulement que cela eût constitué un ensemble un peu sauvage, s'il n'y avait pas eu, comme de juste, ce pli imper-

ceptible de la bouche et des yeux qui caractérise tous ses compatriotes : un rien, un trait, un soupçon de patte d'oie qui ne demande qu'à s'élargir, et qui vous fait deviner chez le batailleur, le partisan, l'homme des courses de vaches et des bagarres électorales, le blagueur qui sait bien qu'il ne faut pas prendre tout trop au sérieux : la marque française, malgré tout, chez ce quasi-Espagnol, chez cet Arabe transplanté.

N'exagérons rien, d'ailleurs ; il n'est pas question ici du sourire de la Touraine, ni de quelque solution élégante proposée aux questions les plus diverses : il y a encore une idée de lutte dans ce pli de la lèvre, la lutte qui n'arme pas seulement les poings mais l'esprit, qui peut être engagée même par les faibles contre les forts, et dans laquelle brillent ces gens indécouragés, « avisés comme pas un », ainsi que les héros de leurs vieux contes populaires.

Pareil à ses congénères, si le Père Barbérac avait jamais ri, silencieusement et comme avec vergogne, ce devait être au soir d'une Mission glorieusement terminée, la croix plantée, l'église pleine de monde et des fleurs, et des cantiques, et des petites filles en blanc, et tous les hommes avec une jolie médaille à leur boutonnière ! Il ne riait pas de joie, — mais de l'écrasement de l'adversaire, de la défaite du diable et des francs-maçons.

Comptait-il beaucoup de ces victoires ? Mais oui, des milliers, et si la conquête eût été définitive, sa province fut devenue une province de saints. Seulement, dans ce pays-là, on n'a pas beaucoup d'attrait pour la piété persévérante, pour la méditation mystique, pour ce qui ne se voit ni ne se touche. Le verbe *rêver*

n'a pas d'équivalent en gascon. On n'a jamais bien su au juste là-bas ce que ça voulait dire.

Les moyens de ce convertisseur étaient exactement proportionnés aux peuplades auxquelles il s'adressait. Aussi, la *Légende Dorée* à laquelle il appartiendra sera un peu particulière, aura une forte saveur de terroir. Elle ne craindra ni les plaisanteries au gros sel, qui traînent dans toutes les chansons de chez nous, ni les histoires que colportent à travers les marchés les maquignons au long fouet ou les meuniers couleur de farine, qui font penser aux Mezzetin et aux Sbrigani de la Comédie Italienne. On pourra sourire d'elle, un peu, comme on souriait de son héros sous les préaux du grand Séminaire, aux réunions du Vénérable Chapitre ou dans les dîners d'Adoration Perpétuelle ; mais elle sera toujours édifiante pour les vrais Gascons.

Ceux-là, le Père Barbérac les connaissait bien, et il était convaincu que cette psychologie expérimentale lui servait beaucoup plus que d'avoir approfondi la Somme de saint Thomas d'Aquin. Il savait à merveille ce qu'il fallait leur dire ou leur taire et de quels coups il fallait frapper sur leurs caboches pour y introduire quelques vérités indispensables. Ah ! oui, il les connaissait, ces braves gens des vallées riantes de la Gimone et du Gers, vallonnées à l'infini, et ceux de la dure Gascogne dont les plateaux pierreux dominant là-bas la grande plaine des sables et des pins. En avait-il évangélisé, grand Dieu, des paroisses et des paroisses, depuis Lectourne, avec sa vieille acropole escarpée, d'où l'on croit voir descendre et caracolier, en un galop éperdu, la chevauchée de Lannes, l'ancien garçon d'écurie, depuis Condom,

où une magnifique église porte encore les traces du passage de Montgomery, depuis Eauze qui rit et chante non loin des ruines ensevelies de l'ancienne métropole gallo-romaine. — jusqu'à Simorre dissimulant sa rouge abbaye de briques, aux échaugettes batailleuses, dans le creux d'un vallon perdu, jusqu'à Viane, enfermée dans sa bastide comme Aigues-Mortes, jusqu'à Moncrabeau, où l'on fabrique pour le monde entier des diplômes de l'Académie des menteurs, et même jusqu'à Notre-Dame de Buglose, carillonnant, au bord des pinèdes et des landes, le double souvenir de Saint Vincent et de la Madone ! Que d'églises misérables ou décrépites, granges à peine badigeonnées ou vieux édifices romans qui se lézardent de partout, il avait emplis de sa voix et de son geste ! De la Gascogne, il avait tout vu, il savait tout : les plus pauvres oratoires de hameaux et les nobles cathédrales déchues, comme celle de Lombez, les basiliques neuves qu'on inaugure dans le torrent des cantiques et l'éblouissement des peinturlures barbares, et les pèlerinages populaires, comme Pibrac et Cahuzac, où l'on vient en foule rissoler dans la poussière quelque dimanche, au milieu des trompettes des gosses, des cris des femmes, des chants rugueux des hommes et des clameurs opiniâtres des prédicateurs.

Là, c'étaient ses grands jours, on le devine. Il était l'orateur-né de ces cérémonies tumultueuses, où tout autre eût été submergé. Il ne s'agissait pas, en effet, de prononcer, au travers de ce charivari, des paroles sensées ou éloquentes. Il fallait simplement donner au tohu-bohu une allure d'enthousiasme : il y réussissait. Dans quelque chaire improvisée, une

caisse ornée de buis et hissée sur des tonneaux, il apparaissait, les bras levés, le surplis au vent, des ruisseaux de sueur sur la figure, un peu de mousse blanche au coin des lèvres, et sur l'océan bariolé qui bramait à ses pieds, il lâchait des tonnerres.

Car il avait une voix magnifique : mieux que le clairon de Lasies, son compatriote, mieux que la sirène enrouée de Jaurès, son voisin : c'était plus plein, plus grave et aussi plus solide. Et surtout, cet organe avait trouvé la musique qui lui convenait tout naturellement ; il ne se heurtait pas à ce langage parlé du bout des lèvres qu'est la prose française, ce terrible obstacle pour nos diseurs ou nos chanteurs : le Père Barbérac s'exprimait toujours en gascon.

Là résidait une grande partie de sa force et de son prestige. Ce dialecte dur et rauque, aux *h* aspirés et aux *b* vigoureux, n'a rien des roucoulements du languedocien, des mignardises du provençal. C'est une langue qui précède immédiatement les coups de poing. Mais, en plein air, soit à la rage du soleil, soit sous des platanes où crissaient furieusement les cigales, soit sur quelque colline désolée en un cirque de bois et de vallons, au pied d'un calvaire, elle battait des ailes, devenait grandiose, épique ; elle domptait la populaille entassée, avec ses paniers et ses parapluies ; elle la secouait de sa torpeur, la soulevait, l'obligeait à prier, à acclamer à son tour la bonne Vierge, saint Austinde, saint Orens, saint Cérat, saint Bertrand et tous les saints du pays, qui certainement, tout surpris, écoutaient du haut du ciel.

La renommée lui était vite arrivée.

Au début de son ministère, alors qu'il était encore

discuté par ceux de ces Messieurs du Clergé qui se piquaient de belles-lettres ou se glorifiaient de leurs travaux d'exégèse, — si l'on demandait à sa bonne femme de mère, née par là, en une combe perdue, du côté de Montréal-du-Gers :

— Il prêche bien, votre fils ?

Elle répondait avec extase :

— Oh ! oui... *Crrrrido* !.... (1)

Ce mot résume toutes les qualités du prédicateur en Gascogne. Que voulez-vous ? Chaque pays se laisse séduire d'une façon différente ; à Toulouse, il faut de la mélodie, en Avignon de la poésie, en Gascogne de la vocifération. Les ecclésiastiques ne doivent avoir peur de rien. Un curé aphone ou qui refuse de se colleter vigoureusement avec le cabaretier du coin, mauvaise affaire.

Mais le Père Barbérac n'avait pas peur. Il suffisait, pour s'en rendre compte, d'entendre cet ouragan. On écoutait son bruit avec admiration... Et quand, après deux ou trois phrases, le mouvement s'accélérait, que l'orage grondait déjà, les yeux étaient tout humides.

— *Aro que i es* ! (2) murmuraient ceux qui avaient encore la force de plaisanter avant le tourbillon final.

— Il avait des formules immanquables qu'il répétait partout. Naturellement, il ne s'attardait pas à prêcher sur la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les preuves de la Présence Réelle ou l'infaillibilité de Notre Saint Père le Pape. Non. Il parlait surtout

(1) Il *crrrrie* !...

(2) Maintenant, il y est !

de la Mort, du Ciel et de l'Enfer, trois questions pratiques, « la grande affaire », comme il aimait à dire ; en somme ce qui peut intéresser des gens de chez nous.

Il insistait particulièrement sur l'Enfer, étant donné qu'il est beaucoup plus facile à imaginer que le Paradis, dont les délices un peu molles ne diraient rien à nos écarteurs et à nos bouviers.

Cela commençait, en général, par un gros effet. On prêchait le soir, dans des églises mal éclairées, avec quelques vieilles lampes, et, là-bas, un pauvre autel maigrement fleuri de quatre cierges. La foule arrivait, impressionnée, travaillée par un sourd malaise. La vieille, le Père Barbérac avait hurlé sur la mort, annonçant des choses épouvantables, déclarant que dans l'assemblée Dieu choisissait déjà ses victimes, l'une pour le mois prochain, l'autre pour la fin de l'année, etc... Ç'avait été affreux. On digérait mal, et on revenait, poussé par une curiosité malade.

Alors, il montait en chaire, très grave, l'œil mauvais. Il rappelait ses conclusions de la veille, il dénombrait les morts futurs. Puis, ayant montré, derrière les affres de l'agonie, la porte des ténèbres extérieures, il posait une question terrible :

— Qui s'en ira en Enfer ?

Il prenait un temps. Il regardait l'auditoire. On aurait entendu une mouche voler. Toutes les têtes étaient levées vers lui dans la pénombre ; et il y avait des vieux, tout brèche-dents, qui l'écoutaient avec un sourire idiot, quoique, au fond, ils se sentissent mourir de peur :

---

(1) Monsieur le Curé.

Alors, après avoir répété sa question :

— Qui s'en ira en Enfer ?

Il lui tendait un bras indicateur. On voyait le grand geste blanc du surplis, et, désignant le digne pasteur de la paroisse, assis au seuil du sanctuaire entre deux enfants de chœur mal mouchés, il disait d'un accent formidable :

— *Moussu Curé.* (1)

Vous pensez si l'on frissonnait. Le Curé lui-même, bénévolement livré aux pleurs et aux grincements de dents, se trouvait très mal à l'aise. On baissait la tête. On sentait passer la Justice de Dieu. Et plus d'un se disait, terrorisé :

— *Hé bé*, si le Curé est damné, moi, alors, je suis fichu !

Mais pour arrêter ce découragement qu'il sentait poindre dans l'âme de ses auditeurs, le missionnaire, après quelques points de suspension, ajoutait le correctif nécessaire :

— *...Se hé pas soun débé.* (1)

On soupirait de soulagement ; mais l'alarme avait été chaude. Pour remonter aussitôt le Recteur dans l'esprit de ses ouailles, le bon Père ajoutait :

— Qui s'en ira en Enfer ? *Jou* (2)

Et il se frappait sauvagement la poitrine qui faisait : poum ! Puis, comme il voyait le jeu un peu usé déjà, il se hâtait d'ajouter :

— Si je ne fais pas mon devoir.

Remarquez qu'il aurait pu aussi bien parler du Souverain Pontife glorieusement régnant : mais la

(1) S'il ne fait pas son devoir.

(2) Moi !...



condamnation du Curé *présent* aux flammes éternelles « portait » beaucoup plus. Toute la Gascogne est dans cette nuance.

Le sermon continuait dans ce style. Le défilé des supplices s'y étalait, très varié. Et cela se terminait presque toujours par la réfutation des objections touchant l'existence et l'éternité de l'Enfer. Réfutation brève, d'ailleurs, qui consistait dans l'indignation la plus véhémement.

— Et il y en a qui disent qu'il n'y a pas d'Enfer? criait le Père Barbérac...

Il se reculait, prenait du souffle, et arrivant en furieux sur l'auditoire, les bras en avant, il vociférait ;  
— Misérables !!!

Formidable cri que l'écho répétait, que l'on entendait distinctement sortir de l'église, s'évader à travers les ruelles toutes noires. Le prédicateur ne disait plus rien. Il avait disparu de la chaire. On s'en allait, terrifié, convaincu, — et le lendemain il en restait bien peu (la plupart du temps pas un seul) qui ne venaient pas se confesser.

On prévoit, d'ailleurs, que les confessions du Père Barbérac ressemblaient à ses sermons. Vite fait, vite enlevé. Avec ses compatriotes, un autre genre n'aurait pas réussi ; des prédicateurs de Toulouse — et des plus populaires comme le bon Père Marie-Antoine — l'avaient expérimenté, qui n'ont jamais pu avec succès s'avancer au delà de notre Gascogne languedocienne et de la pieuse vallée de la Save. Ici, pas d'insinuations doucereuses, pas de ruses dévotes, pas de questions indiscretes ou d'aveux extorqués sous les ponts, sur les sillons, au hasard

d'un retour de foire ou d'une pêche à la ligne. L'Armagnacais, le Landais se méfient ; ils ne craignent rien tant que d'être roulés, et, ce qu'ils donnent, il faut qu'ils veuillent l'offrir.

Aussi, dans ces confessions au pas accéléré, nulle question, nulle remarque, nulle incursion dans la vie privée ou la profession du pénitent surtout ! C'est cela qui aurait tout gâté, cela qui gratte délicieusement, au contraire, le Toulousain ou le Provençal heureux de raconter leurs intimités et de s'épancher éperdûment. Ici, *cric crac* ! c'était fini. Le Missionnaire enregistrait tout sans observations, saupoudrait d'absolution le chrétien contrit qui se tenait à genoux devant lui, ordonnait une pénitence dérisoire et passait à un autre. Et il n'opérait pas de cette sorte par gloriole, l'excellent homme, pour damer le pion aux curés qui le voyaient ramener au bercail — pour combien de temps ? — de vieux pêcheurs irréconciliablement endurcis, mais par la grande simplicité bonasse qui, au fond, lui emplissait l'âme.

— Ah bah ! disait-il parfois aux directeurs de conscience timorés, que travaillait encore un tenace levain janséniste, le bon Dieu n'est pas si difficile que vous... Il sait bien ce que ça a coûté à ces braves gens de venir me trouver, de s'humilier devant moi et de me raconter des choses dont ils n'ont jamais soufflé mot à personne. Et vous voulez que j'y ajoute des remontrances et des pensums ? *Badinats* ! (1) Oui, ils ont fait « *péter les milles* (2) » toute la journée, dix fois pour une, à propos de tout et de rien, mais

---

(1) Vous plaisantez !

(2) Ils ont dit des jurons.

sans le faire exprès ; ils sont quotidiennement exaspérés par leurs femmes, et ils le montrent de diverses manières ; ils ont essayé de gagner quelques sous en trichant au marché... Et après ? Qui diable leur jetterait la première pierre ?

Quelquefois même, il ajoutait, mais alors avec son terrible pli moqueur de la bouche, et une petite flamme dans l'œil :

— D'ailleurs, moi, je n'ai jamais vu de péché mortel.

Et si l'on se récriait :

— Mais non, mais non, Monsieur le Curé, il faut pour le péché mortel, matière grave et consentement complet. Avez-vous bien réfléchi à cela ? *Y pensats pas !* (1) Consentement *complet* ! Peut-être pourriez-vous y arriver, vous, qui vous épucez l'âme soir et matin et inscrivez sur un carnet, avant de vous coucher, autant de barres que vous avez eu de mauvaises pensées... Mais ces bonnes gens ! ils n'ont pas plus l'idée de la tentation que celle de la résistance ; tout se confond.... Et alors, avec les passions, les circonstances, la famille, l'éducation, la grossièreté des mœurs... Bah ! Vous non plus, vous n'avez jamais vu de péché mortel.

On le voit, la théologie morale du Père Barbérac pouvait manquer de subtilité, jamais de largeur. Il voulait que le Jugement dernier fût le triomphe du Fils de l'Homme assis sur les nuées : une armée innombrable d'élus, — et quelques damnés, une poignée, où il y aurait peut-être quelques directeurs

---

(1) Vous n'y pensez pas !

trop sévères, ayant écarté des âmes de la route droite du Paradis.

Il était ainsi. Et c'est pour cela qu'il plaisait. Il n'eut rien compris à ce théologien, qui, à son lit de mort, doutait de posséder la grâce sanctifiante et répondait avec quelque impatience à ceux qui voulaient le consoler :

— Laissez-moi... Vous n'y entendez rien... J'ai étudié ces matières...

Pour lui, on se confessait, on faisait ses Pâques, on allait à la Messe, quand on avait du loisir, on ne travaillait pas trop le dimanche, — et puis, une bonne absolution, indulgence plénière *in articulo mortis*, et tout était pour le mieux. *Vade in pace*. Quel besoin avait-on de se torturer l'âme et de tant raffiner ?

Aussi, ce qu'il goûtait le moins, dans ses infatigables et incessantes tournées, c'était la conférence dialoguée, pourtant indispensable, qui accompagnait chaque mission : le Curé, dans le banc d'œuvres jouant l'Avocat du Diable, posant des objections, et lui, en face, chargé de les résoudre. Il n'était guère féru de ce système, qui, pensait-il, faisait germer un tas de fariboles dans les cerveaux et risquait de leur laisser le souvenir de l'attaque beaucoup plus que celui de la riposte. Mais, pour se conformer à l'usage et surtout pour ne pas être soupçonné d'avoir peur, il se gardait de fuir le débat. Et partout, que ce fut à Cassemartin ou à Escanecrabe, à Encaguebilen ou à Cantocoucucut, il engageait un duel théologique, où il rugissait, se démenait, écrasait la chaire de coups de poing et semblait prêt à manger le curé tout vif, — à travers des demandes et des réponses dont il

avait minutieusement réglé l'ordre au presbytère, entre la poire et le fromage.

Cette dangereuse escrime lui conquérait tous les suffrages ; car ses auditeurs avaient la joie d'y assister à une véritable bataille, à une bataille où leur curé était quelque peu molesté, ce qui les comblait d'aise, même les meilleurs.

Beaucoup plus que l'argumentation théologique ou de simple bon sens, ce qui séduisait l'assemblée des fidèles, c'était la violence. Elle le sauvait toujours au point précis où il aurait pu défaillir. Elle le couvrait d'une gloire indiscutée.

— Un soir, n'arriva-t-il pas qu'un jeune Recteur, « avisé comme pas un » lui aussi, — est-ce qu'il n'est pas devenu évêque quelque part ? — céda à une tentation comique : celle de bondir hors de la piste tracée, et, à la place de l'objection prévue et réglée par le Prédicateur, de lui lancer à bout portant une grosse difficulté, de celles pour lesquelles les théologiens, sans jamais très bien entendre, ont accumulé les argumentations les plus compliquées. Le terrible pince-sans-rire — je le vois encore — étala d'un air candide des propositions abstraites, relatives au Problème du Mal, qui montèrent comme un lourd brouillard autour de la chaire lumineuse du Père Barbérac et de la Vérité.

Il y eut un petit frisson curieux ; mais le Missionnaire n'en ressentit aucun trouble. Le sophisme de son contradicteur ne l'effleurait même pas. Comme l'auditoire, avec lequel il communiait pleinement, il n'y distinguait qu'un bruit de mots barbares et dénués de sens ; comme l'auditoire, il le traita par le dédain.

Il s'arrêta un instant, s'enfonça dans la chaire, les bras croisés, un bout de sourire au coin de l'œil.

— *E ount abets troubat aco, Moussu lou Philoso-pho ?* (1) dit-il avec sa grosse voix où grondaient des sarcasmes.

Puis il pensa que son contradicteur, sans doute, n'était pas, ne pouvait pas être de ce brave et bon pays de Gascogne, aux idées claires, à la langue franche, au cerveau peu encombré. Il n'y avait qu'un étranger qui put avoir des pensées aussi saugrenues.

Alors, il se rapprocha, il se pencha sur le rebord de la chaire, ayant l'air de chercher dans le noir, bien au dessous de lui, le méprisable individu qui formulait de pareilles stupidités ; et, pour lui, à l'usage de ce Franciman ridicule, il traduisit d'une voix flûtée, en prenant ce qu'il croyait être l'accent parisien :

— Et où avez-vous trouvé cela, Monsieur le Philosophe ?

Les faces de ses auditeurs étaient épanouies ; elles ricanaient comme la sienne. Il se redressa, devint gigantesque, sembla bondir hors de la chaire, que débordait déjà son ventre proéminent, et il clama sur un ton d'Apocalypse :

— *Philosopho dé ré !...* (2)

Et il passa à un autre sujet.

Jamais le Père Barbérac ne frappa davantage son auditoire. A la sortie, un grognement unanime s'élevait en son honneur :

(1) Et où avez-vous trouvé cela, Monsieur le Philosophe ?

(2) Philosophe de rien !

— *Quin crane deputat aurio heit!*(1) disaient les uns.

— C'est égal, disaient les autres, il en a un peu trop dit.

— *L'a brigalhat, à noste Curé!* (2).

Le Recteur théologien était en miettes. Il lui a fallu beaucoup de temps pour rentrer en grâce auprès de ses paroissiens.

Aujourd'hui, le Père Barbérac retrouverait-il ses anciens succès ? Hélas ! le scepticisme se fait jour en Gascogne d'une autre manière que par les objections des ecclésiastiques à l'esprit subtil. Le journal, la caserne, les chemins de fer eux-mêmes, si lents et si incommodes qu'ils soient en cette contrée bénie du ciel, ont bien modifié tout cela. L'existence n'en est ni plus belle, ni plus facile, ni plus heureuse, la prospérité des peuples étant en raison inverse de leur esprit critique, mais enfin, c'est ainsi.

Pendant qu'il en est temps encore, je me hâte, je m'en vais, avec mélancolie, avec piété, cherchant à travers les presbytères les éléments de la légende du bon prédicateur. Ce travail me coûte beaucoup de peines, car on lui a considérablement prêté, et tout n'est pas à raconter, et tout n'est pas également édifiant pour les différentes catégories de fidèles qui composent la communauté chrétienne. Aussi, avant d'écrire le récit détaillé de sa vie, — sans oublier

---

(1) Quel crâne député il aurait fait !

(2) Il l'a mis en miettes, notre curé !

les conseils pratiques qu'il donnait aux Gascons pour traiter leurs volailles ou surveiller leurs filles, — devons-nous faire appel aux plus patientes méthodes de la critique historique, dût son âme, au séjour éternel, s'en indigner plus véhémentement que jamais.

---



# LIMOUSIN

JEAN NESMY.

JÉROME et JEAN THARAUD.



## JEAN NESMY

(1876)

BIBLIOGRAPHIE : *L'Ivraie*, roman, couronné par l'Académie française (Paris, Delagrave, 1905) — *Les Égarés*, roman, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques (Paris, Calmann-Lévy, 1906) — *L'âme limousine*, contes et nouvelles (Paris, Nouvelle librairie nationale, Collection des Pays de France, 1907) — *La lumière de la maison*, roman (Paris, Grasset, 1909) — *idem* nouvelle édition (Tourcoing, Duvivier, 1911) — *La graine au vent*, contes et nouvelles (Paris, Grasset, 1912)

*Les Meilleures Pages* (Jean Nesmy), avec introduction d'Eugène Evrard (Tourcoing, Duvivier, 1910)

M. Jean Nesmy est né à Marc-la-Tour (Corrèze), le 11 Juillet 1876. Lorsque parut son premier roman, *L'Ivraie*, qu'avait accueilli la *Revue hebdomadaire*, M. Emile Faguet formulait ainsi, dans la *Revue latine* de Janvier 1906, la promesse de talent qu'il donnait : « Je crois bien que nous sommes en train d'acquérir, sinon une nouvelle George Sand (genre Petite Fadette), du moins un nouveau Ferdinand Fabre... Je suis à très peu près sûr de ne me tromper point en annonçant que la littérature française a fait en M. Jean Nesmy une recrue de choix. »

L'année suivante, quand l'*Echo de Paris* reproduisit *Les Égarés*, qui venaient de paraître en librairie, M. Henri de Noussanne raconta, le 18 Juillet 1906, dans un article

qui fit sensation, comment il avait découvert l'auteur au fond d'une lointaine province, et comment, l'ayant fait venir à Paris, il l'avait mis en présence du directeur de l'*Echo*, qui venait de lui écrire : « J'ai lu d'un trait *Les Égarés...* Depuis longtemps on n'a pas publié en France une œuvre aussi saine et aussi forte. » L'histoire, remarque M. Evrard, le distingué critique de la Revue du clergé, rappelle assez l'aventure de M. René Bazin appelé aux Débats et que l'auteur d'*En Province* a conté dans une page délicieuse.

*L'âme limousine* inaugura, en 1907, la collection des Pays de France. Enfin, quand parut *La lumière de la maison*, deux critiques éminents, l'un de France et l'autre de Belgique, M. Georges Goyau et M. Eug. Gilbert, saluèrent à l'envie ce roman comme « une superbe page de conquête sacerdotale », dans laquelle le talent du jeune romancier venait d'atteindre « une incontestable maîtrise. »

« C'est un plaisir tout particulier, concluait M. Gilbert, de voir venir à la notoriété un artiste, qui n'a compté pour atteindre ce but, que sur la probité de son effort et sur la perfection grandissante de son art. »

## ET DES SOUFFRANCES DE PLUS !

L'aube montait ; les prairies du vallon jetaient leurs fumées blanches ; la lumière frisait les grands châtaigniers sombres du coteau.

La maison des Berlot dormait à mi-hauteur dans la bruyère rose et les fleurs de blé noir. Des pigeons volaient autour à grands coups d'ailes gémissantes,

s'enlevant, faisant un tour de ronde, se posant, se chassant à coups de bec ou roucoulant et mettant en collerette les plumes lustrées de leur jabot. Des giroflées en gousses piquaient leurs aigrettes vertes sur le chaume, et l'humidité de la nuit, qui avait gonflé les tuyaux de paille, s'évaporait lentement autour d'elles en buée bleue.

La Rousou, éveillée, faisait en pensée le tour de son esprit, avant de passer sur ses jambes noueuses sa courte jupe de « droguet ». Au fond peut-être, bien qu'il n'y parut guère, la Rousou était contente, de ce contentement calme, grave et presque toujours un peu mélancolique du paysan. Elle mariait sa fille, une jeunesse de 17 ans, qui était juste en fleurs, à un vaillant et fort honnête gars des alentours. Tout s'annonçait bien : les promis avaient l'un et l'autre du bien à leur suffisance, quelques billets bleus en réserve pour parer aux mauvaises années, de la santé à en revendre, comme on dit là-bas, pas d'hypothèques sur leurs terres, pas de « légitime » à servir à des frères ou à des sœurs, et, ce qui ne s'achète ni se s'acquiert point, ce qu'on ne paierait d'ailleurs jamais assez cher, de la bonne humeur, une nature accommodante et facile à vivre, une âme égale et toujours souriante. Elle estimait tout cela à sa manière, la Berlotte : l'argent et le bien d'abord, comme de juste ; puis les qualités de santé, qui importent dans la rude vie des champs, et après seulement les vertus du cœur, une bagatelle auprès du reste ! La Rousou, même dans ses plus beaux rêves, n'en demandait pas davantage pour sa fille, Et voilà que, le rêve réalisé, la Rousou n'en ressentait qu'une joie trouble et misérable...

C'est que la Berlotte avait un remords dans l'âme.

Elle éprouvait le tourment des indécis, qui, après avoir flotté entre dix résolutions, évitent encore moins le regret de la décision prise. Elle se faisait pour la centième fois le même reproche, les mêmes réflexions : « Sans doute on aurait pu mieux faire... Est-ce qu'on sait ?... Moi, je crois que le fils à not' maire aimait la Madaloun... C'est qu'elle est belle fille, la coquine ! Et elle aurait été heureuse chez le maire... Tandis que « nore » chez Filhol, autant dire, par ma foi ! servante dans la maison... C'est du malheur, allez, qu'on se voit tant dépêché de faire ce mariage... Il y avait deux ans que ça durait, que le Célestin tournait autour de la « drôle ». Et puis après ?... On aurait attendu encore, il aurait attendu lui aussi ; il l'aimait bien ; il la voulait... Et pendant ce temps l'autre se serait peut-être déclaré... Et l'autre valait tellement plus !... C'est du malheur !..

Ainsi, ce matin-là, la Rousou songe, s'attriste, se repent, pendant que la petite rêve l'heureux rêve blanc de l'épousée, et que « l'homme » accouple dans l'étable, en sifflant l'air de la Youlette, deux vaches couleur de moissons pour les charrois.

Huit jours après, huit jours blonds de la fin de juillet. Les fleurs de sarrazin se sont épanouies, ont donné leur miel aux abeilles et leur odeur au vent, puis un soir, lasses d'être coquettes, se sont fanées, sentant venir la fête de Notre-Dame d'août. La Madaloun a connu les regrets de sa mère, sans les partager. Célestin Filhol lui a conté fleurettes plusieurs fois, et chaque fois le conte est plus joli. Tout rit en lui, quand il parle à la « drôle » : ses yeux, sa bouche, son cœur et ses paroles. Tout dit l'amour, l'amour gai,

l'amour joueur, l'amour robuste et sain comme un enfant des champs. Et tant pis si « le fils à not' maire » la voulait, la Madaloun, et si le fils à not' maire a plus d'écus que Célestin. A l'âge de la fille aux Berlot, et quand on a son cœur, ce ne sont point soucis d'argent qui vous occupent. Elle sait, la Madaloun, que l'amour vrai est une jolie fleur, rare à la campagne comme ailleurs, et qui dans les cœurs des vieux ne s'ouvre pas. Elle est jeune ; elle en profite. Il lui déplaît pourtant de voir sa mère triste et malcontente, comme quand, venant du marché, elle a mal vendu ses œufs, ou son beurre, ou ses poulets. Mais le mécontentement de la Rousou passera, pense, pour se consoler, la petite, tandis que sa joie à elle, Madaloun, c'est pour la vie.

Ainsi la fille est heureuse, presque sans mélange, et la mère pleine de regret, quand vient le beau jour du mariage. Du blanc, du vert et du bleu partout : ces trois couleurs se disputent les pensées, les cœurs, les toilettes des femmes et le paysage.

La Madaloun a mis son voile et pris un air de réserve, comme il sied ; Célestin, dans le luisant neuf de sa veste de « noir », avec son feutre penché sur l'oreille, affecte au contraire un air d'enthousiasme et de conquête. L'homme est le coq, tandis que la femme est aussi docile que la poule. Dès le jour des noces, chacun commence à tenir son rôle. La Rousou naturellement a vêtu ses beaux atours ; elle fait une figure contente devant le monde ; mais au fond le regret du fils au maire ne la quitte pas. Le Berlot cependant rit à gorge pleine, l'insouciant, trouvant, et d'ailleurs non sans raison, qu'on est mieux dans le cortège qu'à la charrue, se flattant aussi fort sage-

ment de boire tout à l'heure plus commodément au verre, bien assis dans l'ombre de la grange et l'odeur mêlée de l'étable et du foin sec, que, debout, dans le soleil des champs, au glouglou de la gargoulette.

Et le reste de la noce, jeunes barbes ou vieux grisons, coiffes jeunes ou vieux bonnets, n'a ni le rire plus timide, ni des pensées moins grossières ou moins plaisantes. Le cornemuseux mène le train avec sa « chabrette » à rubans neufs, qui nasille l'air de la mariée, et tout le cortège marche au pas, en grimpant derrière le joueur de musette, qui s'essouffle, le chemin bordé d'ajoncs qui monte au bourg.

En arrivant à la maison commune, un vol de papillons blancs, qui depuis un moment précédait la noce en dansant devant le « chabretaire », se disperse, et, hommes et femmes, les deux colonnes de paysans, l'une sombre, l'autre claire, pénètrent, rang par rang, dans la mairie sans rompre l'allure du cortège. On s'assied à la ronde autour de la longue table du Conseil, où s'étale le cadastre. On rit, on cause, on s'offre des prises, en attendant que tous les témoins soient réunis et que l'acte ait été rédigé en partie double. Puis, quand le secrétaire a fini ses écritures, que Picatal, le cordonnier, est là en tablier de cuir et mains poisseuses, et avec lui Tabouret, le menuisier, avec de minces copeaux de bois frisé dans les cheveux, la salle se lève sur un signe de l'instituteur, les coiffes baissant leurs ailes blanches avec un air de componction, cependant qu'en signe de respect, des têtes, les feutres passent aux mains. Le maire d'un coup a ouvert le code au bon endroit, que 30 ou 40 ans d'usage ont marqué mieux qu'un signet, et, d'une voix monotone et bredouillée, que ne semble animer aucune



conviction, dans l'attention générale et le religieux silence, il expédie la lecture juridique :

« Art. 212 : Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours, assistance... »

C'est alors que la comédie commence. Que la Rousou pleure, cela ne surprendra guère : elle n'a qu'une fille, et elle la perd ; elle a par surcroît le regret d'un plus beau mariage, et enfin elle sait la vie, la vie rude des campagnes pour la femme mariée. Mais la Madaloun ? ...

Elle, qui doit avoir à cette heure l'âme plus ensoleillée que le vallon, et un cœur qui chante pur et clair, plus que ne le feront bientôt les cloches ?... Eh bien ! La Madaloun fait comme sa mère : elle a sorti son mouchoir, l'a mis sur ses yeux, a penché la tête sur l'épaule, a placé un de ses coudes dans sa main, et dans cette pose affligée elle joue la vierge innocente et résignée... Elle pleure, elle sanglote...

Quand les « oui » sacramentels ont été dits, que lecture de l'acte a été faite, Madaloun, satisfaite d'elle-même, éponge ses yeux, qu'elle n'a pas mouillés, apaise son cœur, qui n'a jamais été triste, accepte le porte-plume que lui tend le secrétaire, pour faire sur les registres, dont le papier rèche, insupportable, accroche la plume, une belle signature contente et bien appliquée. Elle s'offre à multiplier ses paraphes, et quand c'est fini, voudrait en faire encore et en donner plus que le compte, dans la crainte d'en oublier et l'étonnement que de si petites écritures puissent certifier toute une vie sa parole engagée.

Contre bonne fortune, un instant, elle a fait mauvais cœur ; ainsi le veut l'usage, et cela se comprend : serait-il convenable qu'une fille aille au mariage en

jouant, en riant, comme l'eau au moulin ?... Mais la douleur feinte est passée ; Madaloun a sacrifié un peu des apparences aux conventions, et à présent il lui est permis de rire sans contrainte aux bêtises traditionnelles, que lui disent Picatal et Tabouret, témoins invariables de tous les mariages du pays depuis 30 ans.

La Rousou cependant n'est toujours qu'à moitié contente. Elle a prononcé le « oui » avec une peine véritable ; puis elle a tracé sur les registres de l'état-civil ses nom et prénom, Berlot Rose, lettre par lettre, en estropiant un peu les majuscules. Et le cœur lui battait, moins de l'émotion d'écrire si maladroitement devant le monde, que de penser qu'elle allait rester seule à la maison et par dessus tout que Madaloun, qui se réjouissait tant, l'innocente, aurait pu être deux fois plus riche, et partant, concluait la mère, deux fois plus heureuse dans la vie...

Aussi, quand au sortir de la mairie la femme du régent s'approche de la Berlotte et la complimente, disant la bouche pleine de douceur :

— Encore une mariée, la Rousou ! la Rousou de répondre en levant les bras et sur un ton de pitié, qui n'est pas feint :

— Et des souffrances de plus, pôvre dame !

Car la Rousou, qui possède l'âme de sa race, ne voit que malheur et que souffrances dans l'union si assortie de Madaloun avec le Célestin.

La petite cependant se trouble moins de la peine de sa mère le lendemain de ses noces que la veille et que le jour.

Elle ne connaît pas encore les souffrances ; si les souffrances doivent venir, ce ne sera pas de sitôt ;

et d'ailleurs d'avance elle s'y résigne. Toute joie se paie, tout bonheur s'achète. Bien heureux encore, quand la vie nous fait crédit et nous prête sans usure.

Ainsi parle en Madaloun la voix de la jeunesse, de l'amour, et, s'il faut en croire la Rousou, de la folie.

*L'âme limousine* (Nouvelle librairie nationale).

## LE NADALET DE CATISSOU

La borde était petite, le bois proche, le bourg lointain....

De cela Catissou, vous pensez ! depuis seulement dix mois qu'elle avait épousé le Lionard, de cela et du reste Catissou n'avait guère pris garde. Les oiseaux demandent-ils à l'arbre d'être en fleurs pour y bâtir leur nid et y chanter ?...

La borde était petite... Un toit comme un oiseau blessé qui traîne une aile plus que l'autre, une aile verte et veloutée..., deux fenêtres, une porte à vitres, une cheminée qui fume aux angelus, une cour, et dans des giroflées de bordure quelques poules qui grattent... La borde était petite...

Le bois proche... De grands châtaigniers tout tordu par les vents, noircis par les pluies, lourds de feuilles, dont l'ombre, pour peu qu'elle soit penchante, arrivait de sa mante à couvrir la maison, et dont les châtaignes à l'automne roulaient quasiment jusque dans « l'oule » en fer.

Et dans le bois proche, tout le long de l'année, le vent qui s'en donnait !... L'été, le printemps, ce n'était dans le feuillage que murmures d'aveux et que bruits de baisers... L'automne, autre romance !...

la voix s'effilait, prenait un ton de flûte tendre et mélancolique...

... Mais quand venait l'hiver, brrr... ! comme il se fâchait, Jean d'Auvergne, de ne trouver pour sa valse que quelques feuilles mortes ou quelques brins tout secs qu'un tour ou deux lassaient...

Le bourg lointain... De chez Catissounette on le voyait, ce bourg, perché fièrement dans la lumière ou les nuages selon les jours. On apercevait son clocher avec son toit en mître ; en face, la maison du régent avec l'if du jardin et le pignon des classes ; puis groupés tout autour, la villa de M. le notaire noyée dans les tilleuls, le presbytère avec son allée couverte pour la méditation, enfin quelques maisons plus humbles sur lesquelles, du matin au soir, tournait, imposante, l'ombre de la tourelle de Mademoiselle Euphémie...

Et du bourg lointain au bois proche, noyé à chaque crépuscule d'une vapeur bleue de fumée, tout un vallon du pays limousin, profond, riant, tourmenté, avec un ruisseau qui marquait dans les près son pli vert d'un signet capricieux et fuyait en cachette en chantant sous les aulnes...

La borde était petite, le bois proche, le bourg lointain... Mais les oiseaux demandent-ils à l'arbre d'être en fleurs pour y bâtir leur nid et y chanter ?

Catissounette donc, à la dernière neige, au son de la chabrette a épousé Lionard. Et depuis lors ils vivent heureux comme grillons. Et que la borde soit petite, le bois proche, le bourg lointain, que diable voulez-vous que cela leur fasse ?... Aurait-elle peur du loup, Catissounette ?... Mais son Lionard est là ! Et puisque son Lionard est là, elle a tout son

souhait, la petite ; sa solitude elle-même n'est qu'un enchantement de plus à son amour. Dites, drôlettes de chez moi et même filles d'un peu partout, est-ce que ça vous étonne ?...

Il faut convenir d'ailleurs que depuis leurs épousailles le travail a toujours pressé ; avec beaucoup de joie on a connu beaucoup de peine, ce qui est l'heureuse façon de vivre, puisque le bonheur ne se goûte qu'au contraste.

On a labouré, hersé, biné, sarclé.... Puis, l'herbe ayant monté, grainé, roussi et fait des moires sous le vent, on l'a coupée, on l'a fanée dans le parfum de toutes ses fleurs mortes... Et les labours d'automne enfin ont renoué avec les labours de printemps la tâche indéfinie des remueurs de terre....

Du temps, il leur en est juste resté pour monter aux dimanches et aux fêtes, à la messe du bourg. Mais ce jour-là, de la borde petite au bourg lointain, tous les gens ont pu voir que la Catissounette et le Lionard continuaient à vivre heureux comme grillons...

Et la Youyette, elle est à la grand' messe....

Le Lionard chante à toute voix en tressant son osier. Décembre est venu, et Jean d'Auvergne souffle : plus de labours ni de semailles. Il faut tenir le coin du feu....

A la grand' messe elle est allée,  
Tardera pas à revenir....

Le Lionard chante et à côté Catissou tricote et soupire. Que tricote-t-elle ?... Vous voyez bien : petites manches et petit dos : une brassière !...

En récoltant le blé  
Lire, lire au gué,  
La caille a chanté !...

Et la brassière que Catissou tricote, et le berceau d'osier que tresse le Lionard sont pour celui que l'on espère.

Mais alors, dites-vous : Catissou soupire ?... Pourquoi soupire-t-elle, Catissounette ?...

Eh bien ! voilà. C'est que la dernière fois qu'elle est montée au bourg, pesante et fort embarrassée par son fardeau de vie, de sa boutique la voyant, la Marioun s'est écriée :

— Ça tire plus qu'un quarteron de féveroles, dis, Catissou ?

Catissou en est devenue toute rose sous sa coiffette blanche ; Catissou s'est penchée, et tous les gens ont ri... Aussi, c'est que c'est lourd ! Et à présent, pour comble, tous les chemins qui sont remplis de glace ! Et puis c'est qu'il y a loin, vous savez, de la borde petite au bourg lointain !...

C'est donc dit : Catissou, cette année, n'ira pas aux messes de minuit ; Catissou n'entendra pas en marchant, dans le vent de la nuit, la voix des cloches joyeuses qui sonnent : Catissou ne verra pas les falots promenés mettre un fourmillement d'étoiles dans la campagne blanche... Catissounette, cette année, Catissou n'ira pas aux messes de minuit !

Et voilà pourquoi la Catissou soupire en tricotant, tandis que le Lionard lui chante la Youyette :

Et la Youyette, elle est encore trop jeune,  
Gardons l'amour en attendant  
Que la Youyette elle ait vingt ans...

Les cloches de Figueblanche sonnent Noël...

Comme Catissou est lasse, ce soir ! Oh ! bon, elle n'aurait pas pu faire le voyage du bourg !... Elle est lasse, si lasse !... Et plus la nuit s'accroît, et plus son mal augmente !

Le grand vent, derrière la borde, court comme un fou dans la châtaigneraie. Il est fâché, ce soir, Jean d'Auvergne... Dieu ! comme il est fâché ! Il ne cesse pas, une minute, de hurler dans les branches, d'hululer, de siffler, de se tordre... Et voilà que Catissounette, à son tour, commence de gémir...

Toutes les cloches de Figueblanche qui sonnent dans la nuit... Leurs voix portées ou coupées par le vent arrivent par-délà la combe comme un vol qui s'éloigne et qu'un autre remplace ; elles font, en tombant dans la cheminée de la borde, une si jolie chanson claire de carillon lointain !...

Toutes les cloches de Figueblanche sonnent à voix naïves le doux Noël des champs...

Catissou pleure, Catissou crie... Pauvre Catissounette !... Lionard lui tient les mains... Lionard la regarde avec de si bons yeux... Lionard n'ose plus la quitter...

Quand elle se tait, par intervalles, on entend le grand vent furieux qui rôde autour et qui porte avec lui, pour calmer la maison frissonnante, toutes les cloches de Figueblanche qui sonnent la Noël...

Minuit !...

La vache et l'âne s'agitent et soufflent dans l'étable... La Catissou, pâlie, regarde le berceau, où sous le drap tout blanc quelque chose remue. Lionard aussi le contemple du même air de fierté.



Les dernières cloches de Figueblanche sonnent à grande volée la messe qui commence... Dehors le vent s'est un peu apaisé ; la neige tombe et ensevelit tout...

Minuit !...

Le Lionard, l'œil humide et la bouche contente, regarde Catissou :

— O femme ! crois-tu pas ? C'est bien Noël chez nous !

Minuit !...

La borde est petite, le bois proche, le bourg lointain..

La neige tombe toujours et le vent pleure encore...

Les dernières cloches de Noël portent la joie.

Les oiseaux, je vous l'ai dit, demandent-ils à l'arbre d'être en fleurs pour y bâtir leur nid et y chanter ?...

Minuit !...

*La Graine au vent* (Bernard Grasset, éditeur.)

---

## JEROME et JEAN THARAUD

Leur biographie est courte : *Dingley, l'illustre écrivain*, que couronna en 1906 l'Académie Goncourt — *La Ville et les Champs (l'ami de l'ordre, les hobereaux)* — *La Maîtresse savante*, et, pour paraître incessamment, *La Fête Arabe*, trois, quatre petits livres en dix ans, voilà le total de leur œuvre ; trois ou quatre heures de lecture, pas davantage, mais il suffit. Car leur renommée d'aujourd'hui est de celles qui assurent la gloire de demain.

Ils sont d'un bel exemple de conscience littéraire ; c'est au prix d'un effort si patient, c'est grâce à ces scrupules infinis qu'ils donnent des chefs-d'œuvre. « Les Tharauds, nous dit M. Maurice Barrès, savent patienter : s'il le faut ils attendent dix années dix lignes qui achèvent de donner au chapitre son caractère véridique et au livre sa perfection. » Où trouverait-on, surtout de nos jours, pareil souci d'art et de dignité littéraire ?

Un des camarades de Jérôme à l'École normale nous le montre déjà, dès ce temps, « assis à une table de cuisine, à l'écart et dans l'ombre, rédigeant de sa grosse écriture enfantine, sur des feuillets minuscules, de petites nouvelles très courtes, où il s'évertuait constamment à entasser plus de choses et à retrancher « des longueurs ». Et après nous avoir invités à admirer chez « ce couple très original de parfaits ciseleurs et d'artisans en prose leur dédain de l'effet, leur austérité de forme et cette habituelle concision dont ils se font une grandeur », il ajoute avec infiniment de raison, pour mieux nous faire goûter ces

traits de deux admirables caractères d'hommes de lettres :  
« Considérer d'ailleurs qu'à leur âge, et quand on n'a que sa plume pour vivre, une morale si exigeante suppose de durs sacrifices. »

Dans la *Maîtresse savante* — à laquelle nous empruntons l'extrait que nous donnons — ils se sont proposés « d'animer pour nous, de nous rendre intelligibles ces gentilhommières, que l'on trouve à chaque pas dans leur pays, sur la frontière du Limousin et du Périgord. » (Maurice Barrès, *Echo de Paris*, 3 Août 1911.)

## SOUVENIRS D'ENFANCE D'UN HOBEREAU

J'ai grandi en Limousin, comme un petit paysan ; j'ai vécu libre et sans contrainte jusqu'à ma dixième année. Mes plaisirs ont été ceux de tous les gamins du village. Au printemps, j'ai fait des sifflets en tapant à petits coups avec le manche de mon couteau sur des branches de lilas, de saules ou de peupliers ; j'ai suivi les processions à travers les sainfoins et les luzernes, les bras chargés de guirlandes ou de gâteaux de farine qu'on dépose aux croix des carrefours pour attirer sur les moissons la bénédiction du ciel ; au temps des fauches et des battaisons, j'ai porté des cruches de vin aux métayers et à nos gens de journée ; quand arrivait la Saint-Jean, j'attachais le bouquet de roses, de lys et d'herbes de saison, à la cime de la grande perche qu'on plante au milieu du feu ; j'ai gaulé les noix en automne et ramassé les champignons sous la feuille ; en hiver, j'ai guetté le loup derrière

les haies avec les bergères, et j'ai tendu dans la neige des pièges pour les oiseaux ; le soir, j'écoutais bouillir dans le pot la châtaigne si savoureuse et si douce, et je crois encore respirer le parfum des coings sous la cendre.

Enfin, Monsieur, que vous dirais-je ? Peut-être est-ce là une illusion, comme je m'en suis fait bien souvent, mais il me semble qu'à cet âge il y avait en moi quelque chose de poétique et de charmant qui s'est à jamais perdu, et, si je n'avais pas la crainte de vous paraître ridicule, une sorte de génie sauvage.

Tout le monde a connu cela. C'est une lueur brève et folle qui brille sur un moment de la vie. Bien vite cet éclat s'efface, l'âme se ternit et se dessèche ; ces réserves de tendresse que l'on croyait inépuisables ne sont pas longues à tarir ; plus de confiance, plus d'abandon, plus d'émotion devant les choses ; on s'éloigne à pas de géant du monde vibrant et coloré qui vous avait enchanté jusque là, pour pénétrer dans ces domaines de la platitude et de l'ennui que l'on ne quittera jamais plus.

On m'avait confié pour m'instruire au curé de notre village. Je nous revois encore tous les deux, au bord de quelque étang dans les brandes, acharnés à ramener sur la rive une de ces carpes monstrueuses, comme on en trouve quelquefois dans nos eaux abandonnées. Quand, après une longue lutte, nous l'avions doucement conduite à demi-morte près du bord, mon curé entrait dans l'étang, cherchait la bête avec les pieds, la soulevait sur ses orteils, lui glissait la main sur la tête, et lorsqu'il rencontrait les yeux, il y plongeait les deux doigts...

— Cet enfant ne fait rien, disait ma mère.

— Laissez, laissez, disait mon père ; il aura bien le temps de se dégoûter de la campagne.

Lui, je crois bien, ne s'y était jamais plu, quoique sa vie s'y fût passée tout entière. Indifférent à son domaine, il errait, les mains dans les poches, l'esprit occupé à poursuivre je ne sais quelles rêveries — ce qui, longtemps plus tard, faisait dire à ma mère sur un ton indéfinissable :

— Ton père, je n'ai jamais vu ses mains.

J'en ai gadé le souvenir d'un homme doux et ennuyé. Volontiers il m'emmenait sur la route, écoutait mes bavardages, puis tout à coup, comme s'il m'eût oublié :

— Tu es là, petit ? disait-il.

Et cela m'effrayait toujours.

A tout le pays, au contraire, il a laissé la mémoire d'un homme original et enjoué. On parle encore souvent chez nous de ses fantaisies plaisantes.

Il suivait toutes les chasses avec une flûte de deux sous qui lui tenait lieu de trompe. On le voyait passer, le dimanche, à cheval dans les villages. Il s'arrêtait sur la place et prévenait garçons et filles qu'on danserait le soir au Pradeau. Le soir les villages arrivaient ; on allumait des lanternes ; on tendait entre deux arbres une corde, où l'on avait enfilé une barrique, et mon père, juché là-haut, à califourchon sur la barrique, deux colliers de chien garnis de grelots à ses chevilles, et se démenant des pieds et soufflant dans sa flûte de deux sous, faisait danser tout ce monde.

Il avait encore l'habitude, quand il revenait de la chasse, de clouer sur le portail une patte ou une oreille de la bête qu'il avait forcée. Les paysans qui passaient là, disaient en voyant le portail :

— Monsieur le comte a tué du loup... Monsieur le comte a tué du renard...

Un beau jour ils s'arrêtèrent et dirent non sans étonnement :

— Monsieur le comte a tué du chrétien !

Et de fait, deux oreilles d'homme étaient clouées sur le portail.

Le curé se présenta en habits sacerdotaux pour décrocher les oreilles et les porter au cimetière.

— Eh ! mon Dieu, lui dit mon père, avec la familiarité que nous avons autrefois envers les ecclésiastiques, que viens-tu faire à cette heure avec de si beaux habits ?

— On m'a dit que vous aviez du chrétien sur le portail, lui répliqua le curé.

— Du chrétien ! qui t'a dit ça ? Malheureux ! c'est du musulman !

Voilà ce qui s'était passé :

Le fils d'un de nos métayers étant parti en Afrique sous les ordres de Bugeaud, mon père lui avait fait promettre de lui envoyer la poire à poudre, les bottes et les deux oreilles du premier Bédouin qu'il tuerait. Le gars, Monsieur, n'y manqua point. Le premier Bédouin qui s'offrit, il lui coupa les deux oreilles, le fourra dans une des bottes, glissa la poire à poudre dans l'autre et envoya le tout au Pradeau.

Cependant le curé tint bon. On décloua les deux oreilles et on les mit en terre bénite.

Telles sont, Monsieur, quelques-unes des histoires que tout le monde ici vous raconterait encore si vous parliez de mon père. Elles me surprennent toujours, comme s'il s'agissait de quelqu'un que je n'aurais pas connu.

J'avais onze ans quand il mourut. Ce fut d'une jovialité sinistre cet enterrement à la campagne. La facétie propre à l'esprit rustique ne s'arrête pas à la tombe. Chez nous, on met volontiers dans un cercueil une bouteille ou bien des cartes, suivant que le trépassé était ivrogne ou bien joueur. Parfois même on pousse la farce jusqu'à installer le défunt, pendant le temps qu'on le veille, dans sa position favorite, et il m'est arrivé un jour de me trouver devant un mort comiquement assis dans un fauteuil, les jambes croisées l'une sur l'autre et la cigarette aux lèvres.

Tout le pays était accouru aux funérailles de mon père : hobereaux, notaires, paysans, tous les curés du canton. Après la cérémonie, il fallait nourrir tout ce monde. Tant que les femmes restèrent à table, on garda quelque réserve, mais dès qu'elles se furent retirées, on commença l'assaut des propos égrillards que nos gens de campagne aiment donner à leurs curés. Ceux-ci tiennent tête aux gaillardises et répondent avec l'entrain qui suit les repas funèbres.

J'avais grande envie de pleurer, mais je présidais la salle et retenait mes larmes. Depuis que mon père était mort, on me répétait à satiété que j'étais maintenant un homme et le maître de la maison. Si sévère, si autoritaire qu'elle fût, ma mère acceptait tout naturellement cette idée héréditaire dans nos familles ; elle ne se considérait plus que comme la gardienne, la surveillante de mon bien : et quoique j'eusse pour elle l'affection la plus profonde, je m'habituais, dès ce temps-là, à penser qu'en toutes choses sa volonté devait céder à la mienne.

Pourtant il fallut lui obéir, et, malgré mon déses-

poir, abandonner le Pradeau pour m'en aller au Collège.

Avoir couru dans nos bruyères, s'être ébroué dans nos prairies, au bord de nos étangs brumeux, dans ce Limousin romantique, tout plein de mystère et de fées, qui a des voix si profondes pour des oreilles d'enfant, et se trouver un beau matin entre les murs d'un Collège, comme un ânon dans la crèche... Ah ! Monsieur, qu'avaient-ils donc, les pédagogues, à m'apprendre ? Il m'a fallu toute la vie pour oublier leurs leçons et réentendre les voix qui m'avaient parlé dans l'enfance.

Voici seulement un petit fait, un de ces événements minimes, comme ceux qui arrivent à cet âge, mais que je retiens entre cent autres parce qu'on y reconnaît déjà, sous l'émotion de l'enfant, le personnage rétif que j'allais être demain.

Vous connaissez le prestige qu'exerce sur des imaginations toutes neuves un professeur encore jeune, s'il n'est pas racorni par son métier. Notre professeur de troisième employait une heure, chaque jour, à nous faire une lecture qu'il n'empruntait pas aux classiques — ces classiques qui nous semblent apaisés parce que nous ne comprenons plus leur passion, mais à des ouvrages modernes. Il nous faisait ces lectures avec une habileté que je n'ai jamais retrouvée chez les plus grands comédiens ; il nous prêtait même ses livres, et par lui la sensibilité d'aujourd'hui entrait en nous comme un souffle orageux.

Une sœur de ma mère, qui me faisait sortir, me trouva ainsi, un dimanche, Eugénie Grandet dans les mains. Sur le seul nom de Balzac, ce livre lui parut un poison. Elle me l'arracha, elle le lut ; elle n'en



fut que plus renforcée dans son idée imbécile. Elle dénonça au Proviseur, un maître aussi pernicieux. Je fus cause qu'on le blâma et qu'il suspendit ces lectures où j'accroche encore aujourd'hui le seul souvenir agréable de ces sinistres années.

J'en fus humilié, outragé à un point que je ne saurais vous dire ; j'en conçus contre ma tante un ressentiment qui, vous le verrez, ne put jamais s'effacer, et non seulement contre elle, mais contre ce qu'elle représentait à l'excès : une soumission aveugle à la tradition, à la règle, une aversion native pour tout ce qui est esprit, imagination, pensée, mais aussi, je dois bien le reconnaître, un vigoureux instinct de la vie, une conception du devoir qui, pour sembler souvent d'un autre âge, n'a pas été remplacée.

Ses sentiments étaient d'ailleurs ceux de toute ma famille. C'étaient les miens profondément ; mais je portais déjà dans mon cœur quelque chose d'insatisfait qui s'est toujours révolté contre eux. Cette intervention de ma tante me fit détester en bloc tout ce qui de près ou de loin pouvait la rappeler à mes yeux. Tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle pensait provoquait instantanément chez moi un sentiment tout contraire. Et c'est ainsi que de bonne heure je me trouvai en guerre ouverte avec ma nature profonde.

*La Maîtresse savante.* (Emile Paul, éditeur).

---



# LORRAINE

GEORGES DUCROCQ.

EMILE MOSELLY.



## GEORGES DUCROCQ

(1874)

M. Georges Ducrocq est né en 1874, dans une ville du Nord. Il a publié : *Pauvre et douce Corée — Du Kremlin au Pacifique*, notes de voyage — *Les matins lumineux*, poésies — et enfin *La blessure mal fermée*, notes d'un voyageur en Alsace-Lorraine, auxquelles nous empruntons le récit qu'on va lire.

Sentiment, grandeur, poésie, élégance, simplicité, forte saveur lorraine, rien ne manque à ce dernier ouvrage pour en faire un livre achevé, un des plus éloquents qu'on ait écrits sur le si séduisant pays de Sainte Odile. Sa lecture en même temps nous réchauffe, en affermissant dans nos cœurs de français notre inébranlable sentiment de confiance et d'espoir.

M. Georges Ducrocq a collaboré au *Messenger d'Alsace-Lorraine*, ressuscité « *l'Austrasie* » à Metz, en 1905, et fondé en 1909, les *Marches de l'Est*, qui sont une des plus importantes revues de décentralisation, sinon même la plus importante.

## LA PRINCESSE DU SAINT EMPIRE

La fenaison est un travail léger qui laisse au corps toute sa liberté et sa grâce. Mademoiselle de Saint-

Martin était tout à fait jolie quand elle fanait. Elle avait une façon élégante d'amasser l'herbe ou de la disperser, elle jouait du rateau comme une bergère de sa houlette, et quand j'apercevais sur le talus du parc la silhouette lumineuse de cette simple paysanne, je songeais, malgré moi, au hameau de Marie-Antoinette, à ce siècle de raffinement où les grandes dames se transformaient en divinités bocagères.

La Saint-Martin, comme on l'appelait au village, était une grande fille un peu maigre ; elle avait un visage extrêmement régulier, des traits purs, marqués de cette douceur mélancolique si fréquente en Lorraine, suave tristesse, comme il en plane sur les joues des vierges de Raphaël, rêverie, résignation presque italienne. Son air délicat attendrissait. Comment les travaux des champs, les stations, courbé, dans les lignes de pommes de terre et dans les vignes avaient-ils respecté cette charmante taille ? Pourquoi ce buste si fragile n'était-il pas carré et coupé à grands coups d'ébauchoirs, comme l'étaient toutes les honnêtes filles du village qui ressemblaient à des pierres mégalithiques ? Pourquoi ce teint de pêche et ce cou blanc où les veines bleues s'entre-croisaient comme les chevrons d'un blason héraldique ?

Problème, je dois le dire, qui ne passionnait personne. Levée comme ses compagnes au premier Angelus, la Saint-Martin suivait son vieux père dans quelque pièce de terre qu'ils cultivaient péniblement. Au village, chacun creuse son sillon. Nul ne s'inquiète si vous avez les mains blanches et un corps de reine sous la dure chemise en toile de chanvre.

La noblesse lorraine comptait jadis un certain nombre de princes du Saint-Empire. Quelques uns

ont maintenu leur rang et leur fortune, pour ne citer que les Beauvau. D'autres ont déchu, sont tombés dans une noire misère. Le vieux paysan, aujourd'hui détenteur du titre et des parchemins de l'illustre famille des saint Martin, comtes de Saverne et de Dabo, seigneurs d'Abreschwiler, de Saint-Quirin et autre lieux, estimait sans doute qu'un hectare de bonnes terres à labourer eût mieux valu que cette noblesse authentique et surannée. Mais la sève de sa race, indifférent à ses calculs, avait produit, dans sa fille, dont il ne se souciait guère, un fruit savoureux, une beauté de salon exquise et touchante. La qualité d'une nation est faite de ces grands mystères de famille et, quand nous disons d'un vieux peuple qu'il a du sang dans les veines, il faut entendre qu'il hérite de vingt générations qui se sont efforcées d'acquérir de l'honneur ou de la vertu.

Rien n'était plus gracieux que l'abandon, l'allure dégagée de cette jeune fille quand elle offrait, le dimanche, le pain bénit à la grand'messe. Les familles, selon la coutume, se relayent pour le donner à la paroisse, chacune à leur tour, et les plus pauvres réclament de ne pas être dispensées de cette redevance. La Saint-Martin traversait, d'un pas balancé, la nef de la vieille église ; elle sortait des derniers bancs où se trouvent les plus modestes et tout le monde admirait, sur son passage, sa bonne mine et son doux maintien. Ce jour-là, avec sa brioche de pain doré dont toute la paroisse bénéficiait, n'était-elle pas un peu la reine du village ? En Lorraine, où la moquerie vole comme l'alouette, ces royautés, même éphémères, peuvent être bafouées. Personne ne songeait à rire quand la belle de Saint-Martin

apportait son offrande au curé. Elle avait malgré elle un air de distinction et d'autorité qui en imposait aux petits fermiers farauds, fermait le bec aux comères médisantes et faisait crever de dépit la boulangère dans son corset trop serré. En atteignant le haut bout de l'église, la princesse du Saint-Empire reprenait sa place naturelle, le premier rang auquel sa beauté d'aristocrate lui donnait droit. Triomphe de peu de durée, où le visage, pur comme un éclair, resplendissait.

Des garçons du pays m'ont dit que la Saint-Martin dansait comme une fée. Les dimanches de printemps, l'usage est de gagner, à travers bois, une grande pelouse où le bal champêtre s'improvise sous les tilleuls. Les quinconces servaient autrefois de promenoir et de belvédère aux chanoinesses. Les valse y ont succédé aux doux entretiens des religieuses de ce chapitre noble que la milice populaire appelait les « Chambrières », par opposition aux « Dames » de Remiremont et aux « Demoiselles » de Pouxieux. Ces humbles servantes avaient toujours eu le mérite de choisir leur résidence dans un des plus beaux sites de la Lorraine. Deux rivières unissent leurs eaux au pied de cette montagne qui fut toujours un lieu sacré. Superbe corbeille de collines et de forêts, encerclant des prairies toujours vertes, des eaux vives, un sol baigné de grâce et de lumière. C'est devant ce paysage large, humide et voilé que les danseurs s'enchaînent sous la fleur du tilleul, c'est là que la belle de Saint-Martin ravissait par sa souplesse et sa légèreté un cercle d'admirateurs.

Qui n'a suivi des yeux dans le tourbillon des quadrilles une tête blonde, une fugitive beauté qui passe-



La Saint-Martin, au bal, était ce point lumineux vers lequel s'élancent les regards. Ses mouvements égaux et rythmés, son agilité, son sang-froid révélèrent, chez cette fille des champs, un apprentissage singulier du monde et de ses usages. D'où tenait-elle cette vivacité charmante, sinon d'une aïeule dont elle gardait la ressemblance ? On voyait sur ses belles hanches une robe à paniers et ses genoux pliants, en une leçon, auraient appris la révérence.

Les jeunes paysans de Lorraine, sains et forts, apprécient surtout chez les femmes l'extrême douceur des manières. La Saint-Martin portait des toilettes blanches ajustées à son corps fin et nerveux. Séduits par la justesse de son goût, ses adorateurs la comparaient à une jeune dame égarée parmi eux.

Le soir, à l'ardeur de la danse, succédait l'anxiété du retour, sous les branches, par bandes d'amoureux. Les étoiles frémissent sur les hauts plateaux, un chemin lacté coupe en deux le bois sombre, la nuit sent le muguet. La Saint-Martin avait une très belle voix onctueuse et fraîche ; elle chantait tout le long de la route pour charmer ses compagnes, et les gros rires de cette troupe villageoise s'apaisaient devant cette musique lorraine d'une douceur angélique, caline et soutenue.

Qu'est devenue cette pauvre héritière d'un grand nom, cette princesse sans terres et sans vassaux, qui n'exerçait plus de suzeraineté que celle de son regard magique ? J'aime mieux ne pas y penser. Je me souviens de la vieille maison qu'elle habitait, tout en haut du village, près des fontaines dont l'eau ruisselle sur des cuves de pierre, anciens cercueils mérovingiens. Dans cette Lorraine où des siècles d'his-

toire se superposent comme des couches d'ardoises, j'aimais à me figurer la lignée de puissants barons, de hauts justiciers, de guerriers et de forestiers dont cet être délicat était la dernière fleur. Il flottait de très anciens, de très beaux souvenirs dans ses yeux gris et profonds. Les ailes du nez s'enflaient parfois d'un souffle de bataille. Elle avait un front magnifique. Ainsi se conservent dans nos villages, adossés aux murs gothiques et aux tombeaux gallo-romains, quelques survivants de l'ancienne race des conquérants, de ceux qui n'ont jamais voulu désertier la terre et se sont lentement appauvris avec elle.

*La Blessure mal fermée* (Plon-Nourrit, éditeur).

---

## EMILE MOSELLY

Emile Moselly (Emile Chénin), né à Paris, d'une famille lorraine ; il revint dans le village d'où ses parents sont originaires, à l'âge de 3 ans. C'est un petit village, au bord de la Moselle. Il y passa toute une heureuse enfance, péchant sur les grèves, dénichant les étourneaux, gardant les vaches avec les patureaux. Il suivit les cours du collège de Toul, la ville voisine, tout en restant fidèle à ses bons arbres et à ses prairies. Il quitta ce coin de terre à l'âge de 18 ans, pour préparer ses examens, licence et agrégation de lettres. Il fut professeur au lycée de Montauban, d'Orléans, de Rouen, de Paris (Voltaire). Il s'est mis à écrire simplement pour tromper sa nostalgie au fond des villes, évoquer le cher paysage lorrain, les eaux, les arbres, les paysans qu'il aime et qu'il connaît, avec lesquels il se hâte d'aller vivre, dès qu'il a quelques jours de vacances.

Sa destinée est toute simple, en littérature. Péguy, l'admirable directeur des Cahiers de la quinzaine, publia son *Aube fraternelle*, 1902, *Jean des Brebis*, 1904, qui obtint en 1907 le prix Goncourt, le *Rouet d'Ivoire*, *Enfances lorraines*, 1908.

Il a donné aussi *Terres Lorraines*, chez Plon, *Joson Meunier*, Ollendorf, *Fils de Gueux*, Revue de Paris, et *Les Etudiants*, Grande Revue. Ces deux œuvres ne sont pas encore éditées en volume. Elles paraîtront prochainement.

M. René Perrout s'exprime ainsi à son sujet dans *Le Pays lorrain* : « Emile Moselly a la pitié de la terre

natale. Il en sait tous les secrets, il en aime toutes les images et tous les chants. Il offre à l'émotion lorraine une âme frémissante. Il décrit avec splendeur ce qu'il voit dans son pays... Et la mélancolie qui plane sur la nature lorraine descend aussi dans son cœur et obscurcit parfois son rêve. Il s'attriste des longues étendues aux vallonnements doux, qui semblent une mer tourmentée. Parmi ces visions, une langueur le prend. Et son chant lyrique s'élève, un peu morne, craintif et adouci »

Mais en même temps, comme l'a remarqué M. Ernest-Charles, « plus que son inspiration lorraine il faut apprécier l'inspiration humaine d'Emile Moselly... Dans *La vie lorraine*, dans *Jean des Brebis*, palpite l'humanité douloureuse. Et les êtres de souffrance qui profilent leurs tristes silhouettes dans ces livres où l'on gémit, dans ces livres où l'on peine, dans ces livres où l'on pleure, dans ces livres où l'on meurt, sont inoubliables. »

## LA PÊCHE MIRACULEUSE

On était au cœur de l'hiver 1711. De mémoire d'homme on n'avait vu un froid aussi rigoureux. Le vin gelait dans les futailles, au fond des caves ; le pain gelait dans les huches, au coin des âtres flam-bants. En trois jours, la rivière fut prise et la couche de glace était si épaisse, que les lourds tombereaux, chargés de farine et de bois, traversaient la surface brillante sans qu'elle fit entendre le moindre craquement.

Des bandes de loups affamés sortaient des bois ;

ils venaient rôder autour des fermes et, surprenant quelque matin à l'improviste, l'ayant emporté, ils l'étranglaient.

Cette nuit-là, le froid devint plus terrible.

Sous un ciel fourmillant d'étoiles, qui scintillaient comme une poussière de givre, les chaumines se rasaient, écrasées par leurs chapes de neige.

Pourtant c'était le soir de Noël, l'anniversaire du jour qui apporta à la terre la rosée de la Rédemption.

Mais parmi les étoiles, dont le clignotement vacillait au ciel, aucune n'avait l'éclat de l'Astre annonciateur qui guida la marche des rois mages, des rois apportant au divin nouveau-né la myrrhe, l'encens et les aromates du désert.

Soudain des cloches sonnèrent dans la nuit.

Elle parut se lever, comme une morte, dans sa splendeur glacée. Elle tressaillit, parcourue d'un long frémissement d'allégresse. Les cloches sonnaient : on reconnaissait leur voix : le bourdon de la Cathédrale faisait entendre, par intervalles, un son de basse, grave, mystique, sortant des profondeurs de la terre. On eût dit un gros chantre, qui, gonflant sa poitrine sous le rochet de dentelles, entonne le *Magnificat*. Saint Gengoult répondait, poussait une note claire, cristalline, un *Alleluia* enguirlandé de roses, comme un cierge pascal. Et les abbayes, les couvents, les ermitages, les chapelles éparses dans les faubourgs de Saint-Epvre et de Saint-Mansuy, répondaient par des carillons, des carillons jacassant et caquetant, comme une bande de nonnains revenant d'un pèlerinage.

D'autres répondaient, à l'infini, sur toute l'étendue du plateau lorrain.

Dans les sautes du vent, on entendait grandir leurs sons. Cloches de Dongermain, de Bruley, cloches de Charmes, et de Pierre-la-Treiche, elles priaient dans la nuit, les rustaudes et les villageoises, celles qui n'ont qu'une note, mais dont la prière est agréable au Seigneur, car elle prend sa volée au-dessus des toits, qui abritent les pauvres et les simples.

Déjà, dans les sentiers, que les buissons givreux ornaient de merveilleuses broderies, les paysans s'acheminant vers la messe de minuit balançaient au ras de la neige leurs lanternes, si bien qu'on eût dit une procession d'étoiles descendues du ciel noir.

Et les cloches sonnaient toujours...

Nulle part les fêtes du réveillon ne comportèrent luxe plus somptueux, magnificences plus largement étalées que dans le château de la Renardière, résidence de Mgr. Hugues des Autours, haut et puissant Seigneur de Toul, abbé de Saint-Michel-en-Grève, baron de Thiérache, et prince du Saint-Empire.

Il avait, pour les chasses d'hiver, convoqué l'arrière-ban de ses amis. Hobereaux barbus, comtes pareils à des trabans, abbés sémillants, sans compter le menu fretin des chevaliers, avaient répondu à son appel. Ils avaient forcé les sangliers dans leur bauge, traqué les blaireaux dans leurs trous, éventré à coups d'épieu les grands cerfs qui se couchent pour mourir sur la neige sanglante, tandis que leurs yeux roulent de grosses larmes.

La messe de minuit célébrée dans la chapelle du château, les convives devaient se retrouver autour de la table du réveillon.

La cuisine, dont la voûte se creusait comme des

arceaux de cathédrale, jetait par sa porte entr'ouverte une lueur de brasier, pareille à une flambée d'enfer. La coulée flamboyante traversait la rue, allongeait sur la neige l'ombre de la grille historiée, et se perdait dans la blancheur environnante.

Les passants, qui la voyaient de loin, faisaient le signe de croix :

— Jésus, préservez-nous ! C'est sans doute la forge où Belzébuth tourmente les âmes des damnés.

Dans la cheminée, si haute qu'un reître casqué aurait pu y entrer à cheval, et dont le manteau portait en écusson le chapeau à torsades d'or et le morion empanaché, armes de Monseigneur, un pin entier brûlait, pleurant sa résine en larmes de feu. Percé d'une broche aussi longue que l'épée de Gargantua, un chevreuil tournait dans le rayonnement de la flamme, et les landiers, lourds comme des affûts de bombarde, portaient des chapelets d'ourtades et de faisans.

Devant le foyer passait et repassait l'armée des marmitons et des gâte-sauces, ombres de diabolins besognant dans la cuisine de Satanas.

Pincelourde, l'intendant de Monseigneur, se coula par la porte entr'ouverte. Il marchait sans bruit sur la semelle de ses escarpins. Vêtu de drap noir, il avait une figure mince, blême, doucereuse et ressemblait aux rats qui, dans les sacristies, rongent les miettes de pain bénit.

Il avisa le maître-queux, Gradiveau, un Bourguignon, au ventre énorme sanglé d'un tablier blanc que coupait la lame d'un tranchelard :

— Faites excuse. Je vous dérange : mais dites-moi, serez-vous prêt ?

— Prêt et archi-prêt. Le coup de feu est passé, et je répons de tout.

— Tant mieux, soupira Pincelourde.

— Voyez, les rôtis sont à point ; les sauces mijotent dans les vaisselles. Je vous annonce un coulis d'écrevisses, dont vous me ferez compliment, si toutefois nos seigneurs nous en laissent quelque bribe.

Gradiveau s'épongea le front et sortit des flancs d'une tourtière un pâté géant, forteresse de croûte dorée, que flanquaient de redoutables bastions. Il le décora de branches de houx, puis il ficha dans la peau rissolée d'un paon les plumes qui formaient l'éventail de sa queue. Les dents serrées, il soufflait, apportant à sa besogne une attention concentrée :

— Voilà, fit-il satisfait. L'ombre de Vatel sera contente, Vatel, le cuisinier du roi, qui se donna une estocade dans la poitrine et mourut noblement au feu.

L'intendant inclina la tête, puis il se ravisa :

— Holà, Champagne, Comtois, la Brie, la Bre-tèche !

Quatre grands pendants de laquais parurent, portant livrée de Monseigneur, bleu de roi à parements rouges.

L'intendant s'informa anxieusement :

— A-t-on sorti des armoires le linge blanc de Hongrie, les napperons de Venise, et le fin cristal de Bohême ?

— C'est fait, déclarèrent les valets.

Maître Pincelourde, plongeant son menton dans le bouillonnement neigeux de son jabot, parut se recueillir :

— Les vins, gémit-il, j'oubliais les vins ! Johan-



nisberg des Capucins, Markobrûner, vins du Rhin et vins d'Alsace, sans compter les Beaune et les Nuit généreux. Sortez de la vitrine le hanap de Monseigneur, le hanap d'or ciselé, où des renards se dressent pour happer les grappes de rubis. Quand Monseigneur tient en main son widercôme des grands jours, il semble que ses Grâces montent au ciel d'une aile plus légère.

Les serviteurs disparurent.

Un carrosse entra dans la cour, rutilant sous ses dorures comme une pleine lune. Une dame en descendit, frileuse dans sa fourrure d'hermine.

— Madame la comtesse de Léпинаie, dit Pince-lourde, pénétré de respect. Les invités arrivent.

Soudain son front se rembrunit :

— Ces manants déshonorent la fête.

Entre les barreaux de la grille s'agitait un peuple immonde, grouillement de formes hideuses, larves démoniaques, qu'on eût dit échappées d'un cauchemar de Callot. Truands, stropiats, bancroches, galapiats, tous les miséreux du voisinage s'étaient donné rendez-vous, dans l'espoir d'attraper quelque relief de venaison, quelque tranche de pâté. Ils agitaient des moignons suppliants, tendaient des bras couverts d'ulcères, frappaient les barreaux de leurs béquilles. Faméliques, des pauvresses levaient des yeux vitreux sous leurs coiffes de toile, et, spectacle qui serrait le cœur, des enfçons aux membres déjetés criaient la faim, étranges larves humaines, plus décolorées que les insectes au corps mou, qui sortent de la rivière à la fin des jours de chaleur.

La clarté de la flamme donnait un semblant de vie à cette cohue de misérables.

Pincelourde interpella le hallebardier, un gros Suisse à mollets blancs, au ventre ceinturé de cuivre fauve :

— Fritz, balaie-moi toute cette engeance.

Le valet s'avança, brandissant son arme, dont le fer luisait.

La bande, avec des cris peureux, des chutes, des imprécations, s'éparpilla dans l'ombre.

— Ma parole, dit Pincelourde, ils vous font peur avec leurs yeux ouverts comme des portes cochères. Ils ont des regards qui avaleraient les plats.

Le gros Suisse partit d'un éclat de rire impétueux.

A l'autre extrémité du village, sous un sapin noir dont les branches retombant recouvraient un creux de terre sèche, quelque chose remua.

Un homme se dressa. Il s'étira comme une bête, qui sort du gîte, et se dirigea vers les maisons.

Un vagabond sans doute, attiré comme les autres par le décevant espoir de happer quelque relief.

Il marchait, las, courbé, mince silhouette perdue dans la blancheur éclatante. Chose étrange, ses pieds ne laissaient pas de trace sur la neige. Tout en marchant il murmurait :

— Que de misère, hélas, que de misère sur cette terre !

Il arriva près des chaumières dont les formes trapues s'accroupissaient. Des bruits de vaisselle et de chansons sortaient des huisseries fermées. Sous les regards des enfants, frottant leurs yeux lourds de sommeil, l'aïeule disposait sur la nappe de grosse toile les crêpes de sarrasin et les aunes de boudin noir. Il n'était si humble tâcheron, peinant à épierrer la vigne d'autrui, qui n'eût mis de côté une tranche

de lard et quelques oignons roux pour fêter, en ce soir, la venue du Sauveur.

Arrivé devant l'auberge du Coq-Flambant, il s'approcha de la vitre, et regarda la salle basse où les buveurs étaient entassés ; après un moment d'hésitation, il frappa à la porte :

— Entrez, dit une voix bourrue.

L'inconnu leva la targette.

Une bouffée d'air chaud lui caressa le visage. Il chancela et resta debout dans l'encognure de la porte, voyant, comme dans un rêve, les tables de chêne massif, les solives enfumées où pendaient des jambons.

Les buveurs impatientés frappaient leurs gobelets d'étain sur les tables.

— Que voulez-vous ? demanda l'hôtelier Graouillard, fort occupé à découper la grillade d'un cochon, suspendu à une échelle.

— Un gîte, une place au feu, et un morceau de pain.

— La maison est pleine comme un œuf. Passez votre chemin.

L'étranger soupira :

— Mes pieds sont meurtris. Je me contenterai d'un coin à l'étable, près des bœufs.

L'aubergiste ricana :

— Foin des maraudeurs, qui couchent dans la paille et flambent les logis comme cochons de lait.

L'inconnu fit trois pas, pénétra dans la chambre chaude et se tint sous la lampe de cuivre, qui l'enveloppa de sa clarté grésillante.

Alors se dressa une lamentable apparition. Tout le givre des buissons, toute la glace des chemins

semblaient le revêtir de leur spectacle blancheur. Sa bouche était plissée d'une amertume infinie et ses paupières saignaient. Ses mains pendaient humblement à ses côtés ; parfois il les tendait dans un geste d'abandon, de bonté, de détresse.

Il ne ressemblait pas aux mendiants qui cheminent, la besace de toile à l'épaule, et se tiennent agenouillés aux carrefours. Une sorte de nostalgie emplissait ses larges yeux, lui donnant l'air d'un prince déchu. Dans son regard, parfois, passaient les chaudes lueurs qui étoilent le front des baladins, des gitanes, des montreurs d'ours, de tous les vagabonds venus de l'Orient. Il était vêtu d'une houppelande en peau de mouton, dont l'entrebaillement laissait voir une tunique de lin, d'une blancheur transparente. Par ce froid terrible, ses pieds étaient nus.

Une pitié confuse monta au cœur de l'hôte :

— Allons, entre, fit-il. On te trouvera bien un coin. Tu paieras ce que tu voudras.

— Hélas, je n'ai pas un sol.

— Au diable le plat-gousset ! As-tu bu dans toutes les auberges ? Sans argent ! Et que me répondrait, si je parlais comme toi, le vigneron qui me vend son vin, et le brasseur sa cervoise ?

— Souvenez-vous de Celui qui a dit : un verre d'eau donné en mon nom vous sera compté dans le ciel.

— Momeries de cagots ! Avec de telles paroles, les moines quêteurs, sans bourse délier, décrochent nos jambons. Mais tu viens de loin ?

— Du Hainaut et de la Flandre. Plus loin encore, de l'Écosse brumeuse et de la Hollande, où tournent les moulins à vent.

— Tu as dû pâtir. Cela se voit à ton échine longue.

— J'ai reçu sur la face le coup de vent des Ardennes ; les boues de la Champagne ont crevassé mes pieds ; j'ai été rançonné par les gens de guerre, navré par les brigands. J'ai souffert la famine et la peste.

— Allons, approche-toi du feu. Tu nous conteras tes voyages, quelque beau récit venu du Nord. Ces buveurs de bière voient toutes sortes de songes dans la fumée de leurs pipes.

— Hélas, je ne sais pas d'histoires. J'ai vu partout les hommes misérables, les puissants injurieux, les juges trafiquant la justice.

— Tu nous montreras des tours. Ne sais-tu pas escamoter la balle sous le gobelet, faire tourner une assiette sur la pointe d'un couteau ?

— Je ne sais rien, je marche les mains vides.

— Tu nous chanteras quelque complainte ; l'histoire de Jean de Vert qui sonna l'assaut des villes et planta des torches dans les entrailles des femmes éventrées, ou bien les infortunes de Geneviève, qu'une biche a nourri dans les bois.

— Je ne sais pas de chanson. De mon cerveau endolori s'échappent les inventions des hommes, comme l'eau fuit d'un crible.

Les buveurs s'impatientaient, car le filet de vin rouge, qui giclait du tonneau, venait soudain de tarir, et ils appelaient maître Graouillard à grands cris.

— Au diable, le veau pleurard, dit le gros homme. A la porte, le manant qui ne sait que geindre.

Et il poussa l'inconnu dans la nuit.

Celui-ci reprit sa marche douloureuse.

Parfois il levait les yeux. Son regard au-dessus des toits cherchait le ciel, les étoiles impassibles, comme pour les prendre à témoin de la monstrueuse injustice.

Attiré par la flamboyante lueur, il se dirigea vers le château de la Renardière.

Comme il arrivait à la grille, il aperçut la cohue des pauvres, et son visage prit une expression soudaine de tendresse.

— Qui demeure là ? demanda-t-il à une pauvre grelottant sous ses haillons.

— Le Sire Hugues des Autours, le puissant Seigneur de Toul.

— Pourquoi cette grille, et pourquoi ces laquais chargés d'éloigner les pauvres ?

— Le riche, dans ses festins, craint la présence du pauvre, comme un muet reproche.

— Comment t'appelles-tu ? dit la voix, qui se fit très douce.

— On me nomme la Chanvreuse, je file l'étope des veuves, et je mendie sur les chemins.

— Femme, beaucoup de joie te sera accordée au ciel.

L'inconnu marcha vers la grille.

Contenue par une puissance mystérieuse, la foule des miséreux s'entr'ouvrit pour lui laisser passage, et tous, stropiats, bancroches, manchots, tendant leurs membres mutilés, contemplaient avidement l'étranger, dont les pieds blancs effleuraient la neige.

Il fit un geste : la grille céda, et il pénétra dans la cour.

Tant de majesté émanait de ses traits, de son allure dominatrice, que le hallebardier n'osa pas l'arrêter.

Il releva son arme, et le laissa arriver jusqu'à la cuisine.

Le vagabond se dressa sur le seuil, dans le rayonnement du brasier, qui l'enveloppait d'une clarté éblouissante :

Il regarda l'amoncellement des braises et les victuailles entassées, et secoua la tête.

L'intendant Pincelourde le dévisageait avec stupeur :

— Je comprends, fit l'inconnu, tout à l'heure on ouvrira la grille, et ces pauvres viendront se réchauffer à ce feu et apaiser leur faim.

Pincelourde bégaya :

— Hein, qu'a-t-il dit ? Quelles sornettes vient nous chanter cet innocent. Fritz, jetez-moi dehors cette racaille.

Le hallebardier s'approcha, il tenta de mettre la main au collet de l'inconnu ; il n'osa pas, subjugué et frémissant.

— Faut-il tant de façons, s'exclama Pincelourde. Ravaud, viens ici.

Il siffla.

Un énorme molosse à l'œil injecté de sang, sortit de sa niche, et montrant des crocs redoutables, il vint flairer les vêtements de l'inconnu, en poussant un grognement furieux.

Celui-ci battit en retraite.

Comme le vagabond s'éloignait, il sentit qu'une main tirait le pan de son manteau. Il se retourna et reconnut la Chanvreuse :

— Messire, dit-elle, mon père a nom Gorbus, et nous sommes pauvres entre les pauvres, mais il a bon cœur. Si votre Seigneurie daignait s'asseoir

sur la pierre de notre foyer, notre maison en serait grandement honorée.

— J'accepte, montre-moi le chemin.

La jeune fille le conduisit vers une mesure adossée aux murs du château. Blottie dans les escarpements formidables des contreforts, elle avait l'air d'un champignon poussé entre les cuisses noueuses d'un chêne. Des planches gondolées formaient la toiture ; l'auvent touchait presque le sol, et la bise, se glissant dans les lézardes, qui la criblaient, poussaient un hululement sinistre.

Ils descendirent trois marches de terre battue, et pénétrèrent dans une sorte de cave.

Au bruit de leurs pas, un veillard, accroupi devant un feu de bois vert, se releva.

— Que la paix du Seigneur soit avec vous, dit l'inconnu.

— *Amen*, répondit le vieux en se signant.

Puis il continua :

— Bénis sois-tu, toi qui as franchi notre seuil dans la nuit sainte de Noël. Chétive est la maison de Gorbus, mais jamais le pauvre n'a frappé à l'huis, sans qu'il n'ait reçu quelque tranche de pain noir.

C'était un vieux, dont la face était touchante et rude, comme celle des manants, que les pieux imagiers ont représentés chargés de gerbes ou de ramures, quand ils ont sculpté au tympan des cathédrales les allégories des saisons. Une mèche décolorée coupait la pâleur de son crâne ; ses yeux tristes étaient pleins d'eau, et ses mouvements étaient si pénibles, qu'on croyait entendre craquer ses os.

De sa main décharnée, il indiqua à l'étranger un escabeau, taillé à la serpe dans le tronc d'un saule :



— Approchez-vous du feu.

L'étranger obéit.

Gorbus se pencha sur les tisons, qui se consumaient lentement. Il les ranima, et, jetant une bourrée de brindilles, fit jaillir une flamme qui monta, vive et crépitante.

Il leva le couvercle de la marmite :

— Maigre chère, fit-il en secouant la tête. Des raves, des navets. Je préférerais, pour fêter le réveillon en votre compagnie, quelque cuisse de faisan, quelque quartier de chevreuil, comme on en fricasse de l'autre côté du mur.

— Ces riches venaisons, répondit l'inconnu, sont viandes du diable, rôties au feu d'enfer.

— Bien dit, approuva Gorbus. D'ailleurs, il faut nous contenter. L'année de la grande Terreur, la disette était si grande, que nous mangions des racines d'orties.

Mais il se ravisa, et, s'adressant à la Chanvreuse :

— Fillette, dit-il, vois donc, dans la huche, s'il ne reste de beurre gros comme une noix, et de la farine de blé noir. Tu nous feras quelques galettes. Il sied de mieux reconforter notre hôte.

L'enfant obéit ; pétrie sous ses doigts, la pâte s'allongea, et quand elle eut été cuite sur une plaque de fer, posée à même les braises, l'étranger la déclara excellente.

Quand ils eurent contenté leur faim, l'inconnu laissa errer ses regards sur le misérable intérieur. La clarté rougeâtre du foyer dansait sur les murs rongés de salpêtre, sur le plafond où des paquets d'étoupe pendaient comme des toiles d'araignée,

et, pénétrant dans les coins, faisait sortir de l'ombre des vieilleries entassées.

L'étranger distingua des avirons, des nasses, un grand filet, dont les mailles pendaient, chargées de plombs.

Une curiosité anima son visage :

— Quel métier faites-vous donc ? demanda-t-il d'une voix douce.

— Je suis Gorbus le pêcheur.

L'étranger ne répondit pas. Un sourire d'une inexprimable bonté flotta sur ses lèvres, monta à ses yeux qui se remplirent d'attendrissement. Ce fut soudain et charmant, comme un lever d'aube sur la neige.

Il parla d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— J'aime les pêcheurs, j'ai beaucoup vécu en leur compagnie autrefois. Ce sont des gens au cœur simple, et qui se sentent toujours dans la main de Dieu, à cause du danger.

Penché sur l'âtre, il resta longtemps sans parler, contemplant la flamme fixement, comme s'il suivait dans son tremblement des visions merveilleuses.

Gorbus respecta sa rêverie.

L'étranger soupira et reprit :

— Dites-moi, vos gains sont-ils grands ?

— Peu de chose ! Comment connaître les ruses du poisson ? Je deviens vieux. Mes yeux ne distinguent plus le brochet embusqué parmi les herbes. Et puis, les froidures ont perdu mes membres, et j'ai peine à manier l'aviron. Sans compter que Monseigneur, en faisant construire un canal pour alimenter sa pièce d'eau, a dérivé le courant et desséché les

creux où se tenait le poisson. Depuis ce temps, la pêche est chanceuse.

— Tout cela lui sera compté au jour du jugement.

Ils se turent.

La flamme des bourrées se consuma, baissa, devint une lueur confuse flottant sur la pierre de l'âtre. Le lumignon, gagné par l'assoupissement des choses, ne jeta plus sur les murs qu'un vacillant reflet. Des ombres grandirent, gigantesques, et une paix ineffable emplît ce logis, assiégé de toutes parts par le hurlement des bises.

Le grillon chanta derrière la taque.

Le silence tout entier vibra, parcouru de ce frémissement sonore.

L'étranger parut s'assoupir ; une beauté radieuse nimbait ses traits :

— Jour de ma vie, dit Gorbis, jamais je n'ai été heureux comme ce soir.

— Nous avons la conscience pure, dit la Chanvreuse.

— Paix là, il sommeille. Regarde ses pieds blancs et ses mains fines. Jamais je ne vis membres si déliés. Ne dirait-on pas le fils d'un roi ?

Mais l'étranger se réveilla et sa voix, merveilleusement claire, fit écho au chant argentin qui tintait dans le foyer. Il raconta à ses hôtes les grandes pêches du Nord, les bancs de harengs étalant sur la mer une immense nappe glauque, les larges filets bruns ramenant les poissons, les barques ramassant la pêche dans leurs flancs goudronnés. Il dit les ruses des marins qui pêchaient les congres et les turbots à coups de trident, et les soirs de kermesse, jetant au vent de mer le chant des buveurs.

Les humbles écoutèrent ces récits, qui les pénétrèrent de stupeur, quand ils songèrent à l'immensité du monde.

Puis ils allèrent dormir sur des lits de fougère.

Au milieu de la nuit une voix les réveilla :

— Debout, Gorbis, debout.

L'étranger s'était levé. Il paraissait plus grand. Son front, auréolé de cheveux blonds, touchait presque la poutre du plafond.

— Prépare tes filets, Gorbis, prends la trouble, le gille, l'échiquier. Suis-moi, l'heure est venue et la pêche sera bonne.

Le vieux joignit les mains :

— Dormez-vous tout éveillé, messire ? Vit-on jamais tendre les filets par une nuit de Noël ? Songez que la rivière est prise. A peine s'il reste un trou d'eau à l'endroit des sources. A cette heure, les chevesnes et les barbeaux dorment, gîtés au creux des berges. Faisons comme eux, messire, et reprenons notre sommeil.

— Homme de peu de foi, dit l'étranger, que tes raisons paraissent vaines !

Il leva le doigt, et prononça mystérieusement.

— Ecoute.

Gorbis tendit l'oreille. Le vent s'était levé, le vent chaud du sud qui tiédit les rocs, fond les vieilles glaces, éveille au flanc des monts le bondissement des cascades.

Gorbis marcha à la lucarne et l'ouvrit. Une bouffée lui apporta la senteur résineuse des pins et le clapotement des eaux, libres de leur prison :

— Seigneur, murmura-t-il, quel miracle ! On dirait la nuit douce d'avril, pendant la Semaine sainte.

— Prends les filets, répéta l'inconnu.

Une telle autorité émanait de ses paroles que le pêcheur, subjugué, obéit. Il jeta sur son épaule le gille, les avirons, et ayant allumé une lanterne, il suivit l'étranger.

Ils pénétrèrent dans la prairie.

La neige fondait. Par places, la terre apparaissait, fangeuse et noire. Sous la lune levante, des blocs de glace jetaient des feux irisés par leurs cassures, et les brises ne s'arrêtaient pas de souffler, emplissant l'espace d'une musique aérienne.

Gorbus crut discerner la senteur des bourgeons épanouis aux branches des saules.

— C'est le printemps, murmura-t-il. Vit-on jamais pareil prodige ?

Il suivit l'inconnu, dont la robe claquait au vent. Ils arrivèrent au bord de la rivière. Vers l'ouest, la débâcle chavirait les glaces, les précipitait dans le courant, les amoncelait dans les remous en troupeaux blancheurs. L'air était plein de leur fracassement cristallin ; des formes s'échafaudaient, érigeaient dans le vide des architectures féeriques, qui soudain s'éparpillaient. A leurs pieds, le flot libre léchait la berge, avec un bruit câlin, comme un animal familier.

Gorbus monta dans la barque, amarrée à une touffe d'aulnes.

Le voyageur alla s'asseoir à l'avant ; Gorbus détacha la chaîne, et ils furent au milieu du courant.

La lanterne projetait sur les eaux de mouvantes clartés ; la robe de l'inconnu parfois semblait tramée de lumière. Penché sur l'eau noire, il épiait la profondeur du flot.

Gorbus ramait toujours :

— Où sommes-nous, mon Dieu ? demanda-t-il. Il me semble que je manie l'aviron depuis des jours. Serait-ce la nuit qui change l'aspect des choses ? je ne vois plus le moulin, ni les vannes, ni les saules de la prairie. Je ne reconnais plus rien : il me semble que nous allons arriver à la mer.

— Arrête-toi, dit l'inconnu.

Ils étaient dans une région étrange.

La rivière s'étalait, démesurément élargie, et les eaux mortes n'avaient plus un frémissement. Vers le sud, une montagne noire, hérissée de sapins, montait à pic, et les rocs, qui la couronnaient, étaient comme des piliers soutenant les étoiles.

Gorbus se pencha sur le bordage et coula la sonde :

— Trente brasses, fit-il. Seigneur, préservez-nous ! En quel pays sommes-nous donc ? Jamais je ne connus dans la Moselle abîme si effrayant.

— Jette tes filets, dit la voix.

On entendit les balles de plomb coulant sur les flancs de la barque.

Des minutes passèrent.

— Relève-les maintenant.

Gorbus tenta de ramener le gille ; il hâla la corde d'une main vigoureuse, et s'arc-bouta du pied contre la planche vermoulue.

— Seigneur. ai-je accroché quelque banc de roche ?

Il tendit ses muscles à les briser, raidit ses vieux bras.

Lentement le filet émergea des profondeurs de l'eau noire. Il était pesant, comme s'il était chargé de lingots de plomb, et des bêtes capturées emplissaient ses mailles de soubresauts convulsifs. Un

dernier effort, pareil à l'ahan du forgeron, amena la masse sur le bordage.

Un ruissellement prodigieux de poissons coula au fond de la nacelle.

Perches aux flancs tigrés, barbeaux énormes, aux moustaches gluantes, tanches de bronze vert, brêmes d'or rouge, carpes aux larges écailles, le tas grouillait, sautait, pantelait avec des claquements de queue, des palpitations d'ouies sanglantes. Sous les lueurs de la lanterne, que l'inconnu balançait, le monceau de poisson brilla comme un trésor.

Gorbus joignit les mains :

— Jamais je n'ai vu pareille pêche. Quand j'aurai vendu le poisson, je pourrai acheter trois hommées de vigne.

— Jette encore tes filets.

Trois fois Gorbus remonta le gille, bourré jusqu'au sommet. Il ramena les carpes monstrueuses, qui dorment à fleur d'eau, quand le soleil de mars réchauffe les flots. Elles sont si grosses que les pêcheurs n'osent les apâter, craignant pour leurs engins. Il captura même le roi des poissons, le brochet que le caprice d'un puissant seigneur avait fait jeter dans la rivière, il y avait trois siècles. Il portait des boucles d'or aux ouïes, et une émeraude luisait, enchassée dans la dure paroi de son crâne.

Gorbus haleta. Si lourde était sa pêche, que les veines de ses tempes se gonflèrent, prêtes à se rompre sous l'effort. Il eut la sensation que quelqu'un, pour l'aider, hâlait le filin derrière lui, et, comme il se retournait, il entendit un battement d'ailes et vit une blancheur qui tourbillonnait dans le vide, au-dessus de sa tête.

— Jésus, Maria, murmura-t-il, ne serait-ce point un sortilège ?

— Rassure-toi, dit l'inconnu dans un sourire.

Gorbus contempla le monceau de poisson. Il y avait là trois bonnes voitures : le bordage plat rasait le flot, et il lui parut que la barque, par un mystère, s'était soudain élargie pour contenir toute cette récolte.

— Ta vieillesse est désormais à l'abri du besoin. Souviens-toi d'être toujours compatissant aux misérables !

Gorbus se pencha pour ramasser l'aviron. Quand il se releva, la place à l'avant était vide : l'étranger avait disparu.

Gorbus se frotta les yeux :

— N'est-ce point magie noire ?

Mais il tomba à genoux aussitôt, le front courbé sous un pressentiment, le souffle surhumain du miracle :

— Vierge Marie, n'est-ce pas le jour qui se lève ?

Plus éclatante que toutes les aurores, une clarté jaillit des flancs de la côte, baigna les berges, les saules tétards, les sapins chevelus de la montagne. Elle s'étala comme un lac d'une eau laiteuse, traversée de lueurs si éclatantes que Gorbus distingua nettement les rugosités des écorces et les fissures des rocs. Les fourrés d'épine se couvrirent d'une moisson de roses exhalant des fragrances divines. Comme si un printemps miraculeux était sorti des pierres, des nappes d'anémones, de pervenches, de narcisses, coulèrent au flanc des monts, retombèrent sur l'eau qui soudain s'anima d'un rire innombrable. L'air vibra de musique céleste ; les torrents délivrés sou-



pirèrent la basse des orgues lointaines ; les sapins vibrèrent, comme des harpes aux doigts des séraphins. La terre toute entière tressaillit et chanta un hosannah de triomphe.

Un élancement de joie traversa le cœur du misérable :

— Suis-je donc entré au Paradis ?

Vers l'orient, les brumes bleuâtres, qui pendaient aux branches des saules s'écartèrent, soulevées par des mains invisibles, et dans un nimbe d'or, Notre-Seigneur Jésus-Christ apparut, marchant sur les eaux, comme il avait marché autrefois sur le lac de Tibériade.

Gorbus le reconnut. Sa face glorieuse rayonnait ; sa robe de lin traînait sur le flot, et ses mains, ouvertes à ses côtés, semblaient offrir au monde la miséricorde infinie.

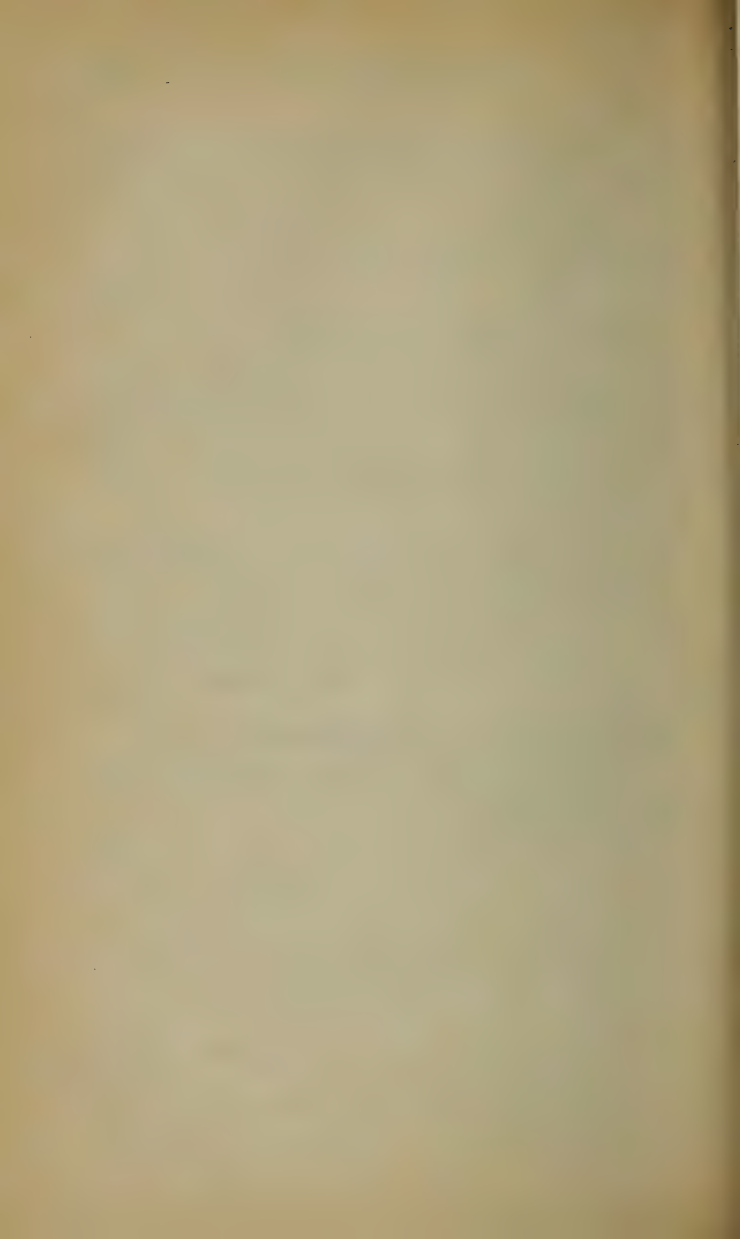
Il vint si près du pêcheur que ses pieds frôlèrent la barque.

Gorbus tendit des bras suppliants :

— Si tu pars, ô maître, comment sera jamais consolée notre misère ?

La vision disparut.

---



# NORMANDIE

PAUL HAREL.

JEAN REVEL.



PAUL HAREL

(1854)

BIBLIOGRAPHIE : *La Hanterie*, prose (Paris, Lemerre)  
— *Œuvres poétiques*, un vol. avec portrait (Paris, Plon)  
— *Le Demi-Sang*, roman (ibid.) — *A l'Enseigne du grand Saint André*, nouvelles (ibid.) — *En forêt*, poésies (ibid.) — *Hobereaux et Villageois*, roman (Paris, Jouve)  
— *Chansons de chasse* (Langlois, Argentan, Orne.)

Volumes épuisés : *Sous les pommiers*, *Aux champs*, *Rime de Broche et d'Epée*, *L'Herbager*, *Souvenirs d'Auberge*, *Gousses d'ail et Fleurs de Serpolet*.

M. Paul Harel est né à Echauffour (Orne), le 18 mai 1854.

Aubergiste et gastronome, il a réveillé le sentiment national en faveur de la cuisine française, chanté le cidre impétueux, les eaux-de-vie fines et les vieux vins, blâmant l'excès, mais préconisant l'usage. Auteur dramatique et sociologue, il a glorifié les familles nombreuses, flétri le calcul de la paternité restreinte, combattu l'émigration des paysans vers les villes. Prosateur, il a signé des nouvelles pittoresques et des romans très chastes. Poète, il a fait couronner trois de ses livres par l'Académie française ; il a écrit sur nos vieux airs de vénerie, de bien jolies chansons.

## La HOUPPELANDE DE MONSIEUR LE CURÉ

Au temps du concordat, M. l'abbé Chefblanc, curé de Saint-Ernoult, était un prêtre majestueux et fort bien nommé, puisque des cheveux de neige encadraient son visage plein, frais et rose. M. Chefblanc avait une âme d'apôtre, un cœur excellent, l'esprit vaste et orné : sa parole était aussi littéraire que dogmatique. Charitable et ponctuel, de vie sobre et quelquefois mortifiée, quand il recevait, toujours on retrouvait chez lui la distinction, l'abondance et la cordialité.

Au temps du concordat, M. le curé de Saint-Ernoult portait une soutane de drap fin sur laquelle jouait la moire à petites ondes d'une large ceinture. En hiver, il s'affublait d'une magnifique houppelande dont les agrafes étaient de vieil argent.

Son presbytère était enveloppé par de hauts arbustes ; le verger groupait en bas ses quatre-vingts pommiers aux têtes rondes, non loin d'un potager au fond duquel s'élevait un pavillon où M. Chefblanc disait parfois son bréviaire, à moins que, désireux du grand air, il ne gravit le monticule qui dominait son parterre.

Tout, chez M. le curé de Saint-Ernoult, était soigné, mais cela ne diminuait en lui ni l'esprit de pauvreté, ni l'esprit de charité, ni même le sens de l'économie, car tout ce qui est solide et fin et bien entretenu dure longtemps.

Si M. Chefblanc s'offrait, de loin en loin, le luxe d'un beau livre, d'un chapeau peluche ou d'un quar-

taut de vin supérieur, il n'en gardait pas moins une bonne partie de son casuel et tous ses revenus particuliers pour les pauvres.

Et cela maintenait dans sa vie le plus noble équilibre. Avec la charité, le zèle, l'éloquence et la théologie, M. le curé de Saint-Ernoul allait certainement du côté du ciel, d'un pas évangélique et seigneurial. Sa paroisse, déférente et flattée, le suivait, mais d'un peu loin, quoique M. Chefblanc multipliât ses appels.

« Pourquoi ne m'entourent-ils pas, puisque je les aime, se demandait M. Chefblanc ? Je voudrais avoir tout mon troupeau sous la main. Il y en a là-dedans que je ne connais pas, des ouvriers du chemin de fer, des employés de la laiterie, des propriétaires récents, des fermiers nouveaux. Ils me sont très chers. Peut-être devrais-je leur faire à tous des visites ? Mais j'ai soixante-huit ans et ma paroisse a plus de trois mille hectares ? Comment faire ? Si j'achetais un petit âne ? Ou quelque vieille automobile ? Mais cela n'est guère pratique dans les chemins de traverse. Nous verserions, mon vicaire et moi... »

Le curé de Saint-Ernoul en était là de ses réflexions quand le concordat fut dénoncé. L'événement d'abord inquiéta beaucoup M. Chefblanc, mais quand Monseigneur lui fit savoir qu'il ne fallait que cinquante centimes par habitant, il se rasséra. Mes quêteurs n'auront pas de mal à trouver la somme, pensa-t-il. En effet, ils la trouvèrent, mais péniblement. On leur fit dans la paroisse pas mal de réflexions et quelques grimaces.

M. Chefblanc en souffrit singulièrement et quand le taux de l'impôt sacré fut élevé à un franc cinquante

par tête d'habitant. il s'effraya de nouveau. Saint-Ernoul devait fournir mille six cent quarante-quatre francs. C'était une somme.

Le curé s'en fut trouver l'un des quêteurs.

— Parlez-moi franchement : pourquoi mes paroissiens ne veulent-ils pas donner ?

— Vous voulez le savoir, monsieur le curé ? Vous y tenez ?

— J'y tiens.

— Eh bien, voilà : tous ou presque tous nous font observer que vous avez de belles soutanes, de beaux chapeaux, un beau casuel, un beau presbytère, un beau jardin, un beau verger et que, par conséquent, vous êtes plus riche qu'eux. Nous avons eu beau leur répondre qu'en dehors de certaines élégances dont ils ne sont aucunement les juges, vous étiez le prêtre le plus charitable du monde ; nous avons eu beau répéter qu'il ne s'agissait point uniquement de la paroisse de Saint-Ernoul, mais de la collectivité diocésaine, ils n'ont voulu rien entendre. Le père Bouloche, du Bois-Satan, est même allé jusqu'à dire : si M. le curé n'a pas d'argent, qu'il vende sa belle houppelande !

— Merci, fit le curé, je sais maintenant ce que j'ai à faire.

Le lendemain, vêtu d'une soutane rapiécée et si vieille qu'elle en était verte, M. Chefblanc s'en fut quêter lui-même.

— Voici le mendiant du Christ, disait-il en entrant dans chaque maison. si vous avez des explications à me demander ou des reproches à me faire, parlez.

Ce fut prodigieux.

Le soir, en comptant sa recette, M. le curé constata



qu'il avait rapporté cent écus d'un quartier où son quêteur le plus actif, n'avait trouvé que quarante-deux francs. M. Chefblanc ne put s'empêcher de sourire et, sans une invocation à Notre-Dame-de-la-Garde, une petite fumée de vanité lui fût montée au cerveau.

〔 Pourtant, il se demanda : d'où vient cette générosité de mes paroissiens ? D'où vient leur émotion ? De ma soutane rapiécée ou de mes cheveux blancs ! Du fait d'entrer chez eux en leur tendant la main ? Cela ne viendrait-il pas plutôt de ce qu'ils sentent que je les aime tous également, sans distinction de rang ni de fortune ? 〕

Le lendemain, malgré l'opposition raisonnable de la servante et du jardinier, M. le curé voulut repartir, tout de suite après sa messe.

Il fut partout bien accueilli et, dans la matinée, vingt-cinq personnes lui offrirent à déjeuner.

Il accepta chez un pauvre.

Il rentra dans la nuit, couvert de boue, mais léger comme une plume, malgré ses soixante-huit ans. Il avait dit son bréviaire et toutes ses oraisons le long des routes, mais avant de se coucher, il voulut encore compter sa recette, afin de voir si son calepin de cuir et sa bourse de toile étaient d'accord.

Ce fut exact : huit cent vingt-deux francs.

— Je suis à moitié, s'écria-t-il en tombant à genoux, ô mon Dieu que vous êtes bon ! J'ai envie de pleurer.

Il pleura, mais le dimanche seulement, lorsque du haut de la chaire, il remercia ses généreux paroissiens. Vous êtes admirables ! s'écria-t-il ; pour m'éviter des fatigues, quelques-uns d'entre vous sont venus me trouver, j'irai les voir quand même,

je veux vous connaître tous, car je vous aime ! Et il ajouta : j'ai plus de seize cents francs ! Il s'emportait. Il était bien heureux.

Il ne lui restait plus qu'un village à visiter, seulement, quel village ! celui du père Bouloche, celui du Bois-Satan, au nom infernal.

— Si je n'y allais pas ?... Ce serait de la lâcheté, murmura-t-il... Ce père Bouloche est un homme redoutable et d'une telle originalité... Allons, du courage ! s'écria-t-il enfin.

Et, le jour même, après un frugal déjeuner, il partit, sur le coup d'une heure.

En sortant du bourg, il vit un gros nuage qui s'amoncelait tout là-bas, sur les Bois-Satan. La grêle se mit à tomber et la gélée fut suivie d'un coup de tonnerre.

La servante de M. Chefblanc sortit en coup de vent du presbytère, elle courut après son maître et l'obligea, sous peine de péché, à mettre sa houppelande qu'elle apportait et qu'elle agrafa elle-même, d'une main tremblante et en disant :

— Monsieur le curé ne devrait pas sortir, ça n'est pas raisonnable.

Il fit la sourde oreille et continua sa route.

Tout en marchant il se disait : je n'entrerai point avec ce vêtement chez le père Bouloche, il me chasserait peut-être. Puisqu'il n'aime pas ma houppelande, je la cacherai, je la suspendrai à quelque pommier, avant de pénétrer chez les Bouloche. Tiens, la grêle redouble...

Il s'engagea dans un sentier qui zigzaguait en amont d'un herbage. Dans le haut le Bois-Satan. Le curé gagna la crête, il reconnut vite la maison

des Bouloche, un vieux logis dont la grosse cheminée fumait. M. Chefblanc se mit à longer une haie d'épines, dans l'espoir d'y trouver un passage. Il ne trouva qu'une petite brèche, qu'il agrandit en relevant des branches qui pendaient. Il s'agenouilla sur la terre humide, posa ses mains dans l'herbe, engagea sa tête par le trou. Quand les épaules furent passées, crac ! la houppelande se déchira, du côté droit, en s'accrochant à des ronces que M. le curé n'avait pas vues. Comme il gémissait, une voix, à quelques pas de là, retentit :

— Eh ben, m'sieu l'curé, vous v'là pris !

C'était la voix du père Bouloche. Le bonhomme était venu pour constater les ravages de la grêle dans ses arbres.

— Ne bougez pas ! s'écria-t-il en saisissant son couteau, un couteau de charretier avec lequel, violemment, le père Bouloche coupa les épines et les ronces qui obstruaient le passage.

— Maintenant, m'sieu l'curé, donnez-moi vot' main ; une, deusse, ça y est, vous v'là debout.

— Ah ! que vous êtes bon, fit M. Chefblanc.

— A c'heure i s'agit d'entrer, gronda Bouloche.

Quand ils furent dans la cuisine, le paysan tourna deux fois autour du curé :

— Comment qu'ça s'défait ?

— Une houppelande ?

— Oui.

— Comme ça.

— Passez-moi-là, dit Bouloche, faut que j'la voie. Et curieusement, il en examina l'intérieur. Il se mit à compter :

— Une, deusse, trois, quat', cinq, six, sept, huit

poches... On m'l'avait dit !... Je n'le croyais pas. Huit poches ! C'est là-dedans que vous mettez le pain et la viande que vous portez aux pauvres, depuis si longtemps. Je n'voulais pas l'croire, mais à c't'heure.. Tenez, ça sent cor la viande... V'là l'petit compartiment du café, v'là une poche de cuir, c'est pour le vin : elle est toute ronde... Asseyez-vous, m'sieu le curé, v'là ma femme qui vient, j'allons en boire, du vin, et du bon. Vous faites là un rude métier, faut qu'on vous soutienne.

Le père Bouloche s'en fut dans la cour au devant de sa bonne femme :

— As-tu des biscuits ?

— Pargué, non. Pour qué faire ?

— M'sieur l'curé est chez nous !

La bonne femme déboula.

Elle entra dans la cuisine, où elle fit des contorsions.

— Ah ! m'sieur l'curé, j'vas ben vous en trouver, des biscuits.

— Mais, chère madame, je n'ai besoin de rien.

— Si, si, si. Bouloche me les mangerait tous, si je l'laissais faire. Y a pas d'jour qui n'me dise : j'me sens fade, donne-moi un biscuit. Aussi, j'les cache. Tenez, m'sieur le curé, v'là des biscuits à la cuillère, y a du sucre dessus, en v'là à la Chambord...

Bouloche rentra, une bouteille à la main.

— Mais je ne veux ni boire ni manger ! s'écria M. Chefblanc.

Et il ajouta : je sors de table.

— Ni boire ni manger, on va voir ça, répondit le paysan. Il déboucha la bouteille et remplit les verres.

— Goûtez donc, m'sieur l'curé, goûtez donc !

M. Chefblanc se hasarda. Il le fallait bien.

Tout à coup, le gourmet se réveilla en lui. M. Chef-blanc maintint le verre sous son nez et fit claquer sa langue :

— Voilà du fameux vin blanc, dit-il.

— C'est-y vrai ?

— Oui. Je n'en ai pas de meilleur.

— Oh ! Oh ! m'sieu l'curé...

— Je vous assure.

— J'dites ça pour nous flatter.

— Pas du tout. Quel bon vin !

Et M. le curé vida son verre.

— Voyons, fit le père Bouloche, dans l'esprit duquel montait une énorme sympathie, voyons, ça va-t-y ben, vot' quête ?

— On ne peut mieux, cher monsieur Bouloche.

— Ça m'fait plaisir... Combien qui vous manque ?

— Oh ! une vingtaine de francs...

— Pas plus ?

— Pas plus.

Le père Bouloche se gratta l'oreille.

— Voyons, reprit-il, combien que j'vous dois ?

Voyons : la première année, c'était dix sous par tête ; la seconde, vingt sous ; à c't'heure, c'est trente sous ; ça montera p'tête bien à quarante sous ?

— Non. C'est fini.

— Alors, voyons : j'sommes trois, l'petit gas, ma femme et moi, voyons : la première année, trente sous pour nous trois ; la seconde, un écu ; ça fait pour les deux premières années... Combien qu'ça fait ? Avez-vous un crayon, m'sieu l'curé ?

— Comment ! s'écria la mère Bouloche, tu n'sais don pus compter d'mémouerre ?

— Compter d'mémoire, répliqua l'bonhomme, t'en parle à ton aise...

— Voyons, m'sieu l'curé, n'perdons pas l'fil de not' affaire : j'avons cor deux années à trente sous, ça doit faire quatre francs cinquante. Ça nous donne neuf francs. Oui, mais, pour les premières années...

— Tu vas encore t'embrouiller, fit la mère Bouloche.

— Ou s'moque de moi, dam ! J'voudrais bien t'y voir, continua Bouloche en fixant sa femme qui se mit à rire. Bouloche, lui, se mit à riocher.

Et M. le curé, profitant de l'occasion, se mit à rire comme jamais de sa vie il n'avait ri.

— Tenez, reprit Bouloche, j'n'en sortirons pas, de c'compte là. J'vas trouver un moyen : i vous manque vingt francs : les v'là... Si ma femme n'est pas contente, eh ben, ou va l'dire. Eh ! eh ! Tu n'rigoles pus, bonne femme, tu n'rigoles pus ?

— Non, siffla la bonne femme, car j'ai honte qu'on ait dû pendant si longtemps d'argent au culte, à la religion, au bon Guieu, quoi !

— Ah ! ça, mais, dis donc, à qui la faute ?

Heureusement la porte s'ouvrit et le fils Bouloche, tout en boitant, vint saluer M. le curé.

— Comment vas-tu, Désiré ? demanda M. Chef-blanc.

— Merci, m'sieur l'curé, ça va mieux, je m'suis coupé la cheville du pied droit avec ma serpe. Vous pouvez voir.

M. le curé, paternellement, se pencha.

— La plaie est belle, déclara-t-il, tu viendras demain au presbytère, je répandrai du beaume sur

ton pied et tu déjeuneras avec moi, si le papa et la maman y consentent.

— Vous êtes ben honnête, répondit le père Bouloche, assez flatté.

— C'est trop d'honneur, insinua la bonne femme, en s'inclinant jusqu'à terre.

— Il faut que je parte, mes amis, fit tout à coup M. Chefblanc.

Ils le couvrirent tous les trois de sa houppelande, que le fils Bouloche agrafa, comme un enfant de chœur. }<sup>35</sup>

On reconduisit M. le curé jusqu'à la route. On se donna là plus de vingt poignées de main. On ne pouvait se quitter. On suivit des yeux M. Chefblanc tout le long de la côte. Il emplissait la route, car le vent soulevait sa houppelande.

— C'est un bon homme, conclut le père Bouloche. Et il s'en alla d'un pas pesant, la tête penchée, les mains derrière le dos.

M. le curé de Saint-Ernoult s'en allait aussi, mais la tête relevée et bénissait la rupture du concordat qui lui avait enfin procuré l'occasion de voir tous ses paroissiens, de gagner des cœurs, de conquérir des âmes, comme celles des Bouloche qu'il avait crues fort éloignées de lui, pour ne pas dire nettement hostiles.

Sa paroisse, il l'avait enfin sous la main. Il le sentait;

Le prêtre touchait maintenant le haut de la côte. Le fils Bouloche et sa mère étaient restés plantés dans la route ; ils le regardaient s'en aller.

M. Chefblanc venait de disparaître à moitié, quand un tourbillon s'éleva, quelque chose comme une tornade. Brusquement, la houppelande de M. le curé

fut soulevée, retournée, dégraffée, emportée dans les airs. Elle s'y déployait maintenant comme un large drapeau noir ou comme un aéroplane de forme imprévue et le vent qui se jouait d'elle, l'emportait du côté des nuages.

— Qué qu'c'est qu'ça ? demanda Désiré Bouloche.

— Ma foi, répondit la bonne femme, j'crai ben qu'c'est m'sieur le curé qui monte au ciel.

*Hobereaux et Villageois (Jouve. éditeur),*

---



## JEAN REVEL

BIBLIOGRAPHIE : Ouvrages philosophiques : *Chez nos ancêtres*, récit d'un voyage en Orient — *Testament d'un moderne* — *Multiple vie*, pensées journalières formant le récit d'une année philosophique (1893) — *Dialogues des vivants*.

Romans : *Un cérébral* — *La fin d'une âme* — *Ascension* — Roman historique : *Les Hotes de l'Estuaire*.

Contes : *Rustres* — *Contes normands* — *Terriens*. Ces trois livres, contes vécus, saisissants, sont des récits campagnards, pleins de charme et de bonne humeur, qui constituent la partie vraiment terrienne de l'œuvre si imposante et si diverse de cet auteur normand.

M. Jean Revel — de son vrai nom Paul Toutain, notaire à Rouen — est très apprécié et admiré en France par les lettrés, tandis qu'un recueil de ses *Nouvelles normandes*, traduit en anglais et publié chez Dent, à Londres, est devenu classique à l'étranger. J. H. Rosny le tient « pour un écrivain de grande race, pour un penseur profond, pénétrant et subtil, pour un observateur extraordinaire et un délicieux poète naturaliste. » Et Francisque Sarcey saluait ainsi, dans *Le Parti national*, son premier livre, *Chez nos ancêtres* : « Point ou peu de développement ; des jaillissements d'idées imprévues, des mots trouvés, qui ouvrent à la réflexion de longues perspectives. Je n'ai encore lu que cent cinquante pages de ce livre ; mais j'en raffole. »

M. Jean Revel a été un des premiers et des plus ardents

régionalistes. « Chaque nation, dit-il dans sa remarquable préface des *Contes normands*, chaque nation a sa force : celle de la France réside dans le paysan, pas ailleurs. C'est lui, cet être admirable, qui crée la puissance et la grandeur de notre patrie... Le village c'est la pépinière de l'humanité... Le village, c'est aussi la source de toute noblesse... La Terre ! tout est là.. »

L'œuvre multiple, variée, profonde de Jean Revel doit susciter l'admiration.

## LE VOYAGE A HONFLEUR

Le capitaine Trouplin et son pilotin Hopsore s'étaient trouvés bien mal pris sur le banc du Ratier « ousqu'ils péquaient la moule. » La mé était si dure qu'ils avaient bien failli « se neyer. » Toute une nuit en perdition !

Au commencement de la tempête, Trouplin fit un vœu. S'adressant à la chapelle de Grâce, qui, sur la côte, se dressait en face de lui, il cria : « Bonne sainte Vierge ! si vous permettez que je revoie Quille-beu', je porterai, au pied de votre statue, un cierge qui pèsera une livre de cire blanche ! »

La tourmente ne s'arrêtait point.

— Bonne sainte Mère de Dieu, continua Trouplin, vous n'm'écoutez point, donc ? Vot' cierge, il sera de cinq livres, je le promets !

Le péril augmentait, Trouplin devint pathétique :

— Intercédez pour moi, Etoile de la Mer ! Le cierge, je le jure, il sera gros comme mon grand mât.

La Vierge Marie fut-elle touchée par cette surenchère de munificences ?... Le vent s'apaisa et la barque put se sauver.

Quand les marins furent revenus en leur sang-froid, le pilotin Hopsore émit cette remarque :

— Mais, patron, pou' vot' cierge, vous ne trouverez jamais assez de cire dans l'arrondissement.

Trouplin, à la réflexion, était devenu moins lyrique :

— Cause pas si fort, donc... grommela-t-il... j'i en donnerai un, gros comme mon petit doigt : faudra bien qu'al' s'en contente... Et pi, eune supposition : qué qu'ça peut li faire, à la Bonne Dame... le poids n'est pour rien dans l'affaire : c'est l'intention... comprends-tu, vilain mousse ?... l'intention.

A peine débarqué, Trouplin fit l'emplette d'un beau cierge : prudemment, pour n'avoir point trop à rougir de son manque de parole, il négligea de s'informer du poids. Il enveloppa le cierge soigneusement dans du papier, pendant qu'Hopsore s'inquiétait des moyens de transport jusqu'à Honfleur.

— J'irons à pied, proclama Trouplin (qui ne se sentait peut-être pas très bien en règle vis-à-vis de sainte Marie) : cha ne sera peut-être point mal. Si, des fois, je donne un peu moins de cire, je ferai un brin plus pénitence ; ça reviendra au même : l'acquit de ma conscience, je n'connais qu'ça.

Et ils s'en furent.

Mais, arrivés au Marais-Vernier, ces marins, qui n'avaient point l'habitude des routes, étaient exténués : le compas de leurs jambes, établi pour l'écartement des immobilités instables, s'accommodait mal de cette

détente régulière d'une marche sur le « plancher des vaches »

— Patron ! conseilla le mousse, j'pourrions-t'y point louer un cheval, ou ben un bourri, censément affrêter une barque ed'terre ?

— Pourquoi pas ? acquiesça Trouplin : j'n'vas pas du contraire.

Moyennant cent sous, un fermier prêta sa jument, vieille bique aux longues dents, œil malin, poils immenses.

— Al' est superbe, observa le campagnard : vous serez supérieurement montés, j'en répons : al' trotte « d'allure » (1) ; c'est Sophie qu'on l'appelle : les messieurs d'la ville disent que Sophie, ça veut dire sagesse : d'effet, al' est ben sage : seulement, al' a du cœur, : n'la marublez pas... J'vos la confie. Vous allez monter dessus tous deux : vous vous tiendrez ben, à califourquette ?

Trouplin prit un air avantageux.

— J'savons rester droits dans tous les bourlinguages, dit-il ; j'sommes d'aplomb : j'avons jamais chaviré...

— Bon, bon, dit le paysan ; alors, pas besoin de maï ? j'vas à m'n'ouvrage : v'là la selle et la bride : vous savez la garnir, pas ?

Trouplin fut méprisant :

— L'équipage, ça nous connaît : appareillons... allons, mousse, à l'ouvrage, mon garçon.

— Le diable m'emporte, murmura Hopsore, si je sais comment qu'ça se grée, c't'barque-là !

Il se mit tout de même en devoir de sangler la selle sous le ventre de Sophie.

---

(1) D'amble.

— Mâtin, dit-il, al' a la quille ronde.

— Serre pas l'écoute si fort ! conseilla Trouplin (substituant les vocables de marine aux termes de sellerie). Faut pas manier ça comme un moufle ou un palan différentiel !... Là... là... bien... Veille à la sous-barbe, aux galhaubans, au plat-bord...

L'intelligence obscure des animaux n'est pas exempte de malice, parfois. Voyant ses nouveaux maîtres un peu inexpérimentés dans ces soins de harnachement, Sophie voulut s'amuser, coucha les oreilles et eut quelques gambades... avec un rictus de lèvres visiblement narquois... puis, certain éclat de rire nerveux.... Hiûû...

— Attention ! cria Trouplin, c't'particulière-là, al' n'est pas sûre : méfie-taï, mousse... Veille au grain... Faut d'la prudence : j'allons nos amarrer dessus : va-t'en chercher la drisse de notre chaloupe, avec la petite ancre... J'tiendrons mieux la jument, c't'noble garce, du bossoir à l'étambot... J'étinguerons, s'il le faut... Une précaution est toujours bonne à prendre..

Aller et retour, Hopsore mit deux heures, que Trouplin employa consciencieusement au « café des Voyageurs », absorbant quelques verres de « fil-en-six... » de telle sorte que, la monture une fois prête, le pilote avait des idées assez vagues sur l'univers en général, sur les barques et les juments en particulier.

Voici les ordres qu'il intima au pilotin :

— Tié ! vilain mousse, tu vas monter en croupe... En misaine, maï... taï, à l'artimon... Espère voir encore un peu : passe le filin autour ed' nous ; comme ça, si al' prend trop d'aire, la rosse, j'pourrons l'arrêter... je jetterons l'ancre.. et vire au cabestan !... Là... là...

parfait ! Maï, j'tiens la bride ; taï, lâche pas la croupe : comme qui dirait, l'un à l'arrière, l'autre au beaupré qu'est itou le gouvernail... comprends-tu ? j'sommes arrimés au mieux, comme cha. Je devons avoir tous nos agrès et apparaux.

Tant bien que mal, Hopsore se hissa, se jucha, tenant haut son cierge.

— No v'là partis en procession, dit-il gaiement.

— Pare à virer ! ordonna le patron : embraque le mou de l'amarre...

Et, obéissant à son propre commandement, il prit en main les rênes, qu'il raidit.

Après quoi, on se mit en marche.

Le grand air acheva de griser Trouplin, qui, inconsciemment, soumis à des rythmes et balancements inconnus, serrait les jambes, jouant du talon sur les flancs de Sophie. Celle-ci, émoustillée, esquissait quelques bonds, biaisait, frôlait les fossés. Mal sanglée, la selle flottait, glissait, instable.

— Y a du tangage, patron, hasarda le mousse, se cramponnant, un peu inquiet.

— Et pis du roulis, acheva Trouplin... du roulis, particulièrement... J'sommes montés sur une rosse, mon petit : al' tire des bordées... faut d'équilibre : tiens ferme.. lâche pas... si j'capotions, ce qu'on nous blagueraït à Quillebeu' !

Et les deux cavaliers novices se tenaient, s'agrippaient, désespérément.

Sophie les sentait mal en selle ; alors, la maligne bête se mit à ruer.

— Al' apique, patron ! al' apique... cria Hopsore.

Et, instinctivement, le mousse, à pleins ongles fermés, se raccrocha sur l'appendice caudal de la

jument. Celle-ci, chatouillée, égratignée, crut qu'on lui demandait un effort et partit à fond de train.

— J'sommes en perdition ! articula Trouplin, résigné.

— Et pas moyen de filer de l'huile ! ajouta Hopsore, qui, bien que fort troublé, tenait à l'honneur de pouvoir montrer encore sa blague goguenarde et son insouciance de mousse.

— Al' n'obéit plus, not' monture, poursuivit Trouplin : al' fait des abattées du cinq cents tonnerre ! Aide-maï aux guides, mon gars... Tu vas être sensément le gouvernail de fortune.

Les cavaliers unirent leurs bras qui firent, selon leur expression, comme des « vergues en bataille. »

Au raidillon de la côte, Sophie, calmée, reprit le pas ; mais ses nasaux fumants, la lueur de ses yeux indiquaient l'exaspération sournoise qui la tenait.

Voici l'équipage en haut de la montée, sur les bruyères : là, un carrefour, où se croisent plusieurs routes. Embarras des marins. — Honfleur, de quel côté ?... Le poteau imprimé indique certaines directions ; mais Honfleur n'y figure pas... Et les matelots ignorent la topographie, les cartes terriennes.

— Passe-moi la boussole, ordonna Trouplin ; faut consulter le point.

Le pilotin se mit à rire bruyamment.

— Tu l'as point apportée ? continua Trouplin : t'es propre à rien, man peur' fils : restons à la cape, alors : no va peut-être faire quèque rencontre.

Sophie attendait... Au repos, maintenant, la bête en profita pour se soulager de ses émotions : elle se livra à ce plaisir des chevaux, la pétarade.

— J'avons d'la brise, fit Trouplin.

— Oui, ajouta le pilotin... Qué qu'al' a pu mâquer, vot' chaloupe ?

Mais, voilà que la jument s'impatiente et s'énerve... lasse de cette immobilité qu'elle désapprouve. **Consciente de la perplexité** où se trouvent ses conducteurs; elle prend un parti brusquement : doublant, raide et court, à gauche, elle s'engage au grand trot sur la route qu'elle connaît le mieux : celle de Bouquelon, qui la ramène, par Saint-Aubin, à son écurie.

— C'est dit, alors, observa Trouplin, j'mettons le cap sur Honfleur : grand largue ! je naviguons par l'estime...

L'allure s'accéléra.. C'était le galop, maintenant ! Un passant qui les croisa, voyant cette course désordonnée, ce train d'enfer, crut les marins en ribote, en bordée, et cria :

— Y a du vent dans les voiles, camarades !

— Oui, repartit Trouplin, satisfait : j'serrons au plus près : si c'est par là Honfleur, j'y toucherons avant peu.

D'autres leur adressaient quelques lazzis et quolibets :

— Halez bas le foc ! Prenez un ris ou deux dans les huniers, ou dans les basses voiles... Carguez les bonnettes... Serrez les perroquets et les cacatois... Changez d'armures... Vous v'là pris dans les balancines... Pare à redresser le navire ! Vous fuyez devant le temps !...

A ces ironies, Trouplin souriait, bon enfant.

Mais, tout à coup, à travers les arbres, il aperçut un clocher qu'il connaissait : Bouquelon.. Il tira les rênes de toutes ses forces, s'arc-boutant.



— Cûûle ! hurla-t-il, pas par là, tonnerre de Dieu ! j'y sommes pas : barre à gauche, toute !

Sophie ne voulut rien entendre, piqua, tête baissée, bondit, fit feu des quatre pieds.

— Al' a le mors aux dents, clama le mousse... Amène un peu, patron !... amène... Vire lof pout lof !

Mais Trouplin perdait la tête.. Affolé, il songea aux grands moyens, à l'ancre de salut...

— Mouille ! cria-t-il... hardi ! ... mouille.

De la main droite, Hopsore lança l'ancre, avec l'amarre.. ce fut instantané ! la corde, enroulée aux reins des matelots, les cueillit tous deux en arrière. Incontinent ceux-ci vidèrent les arçons et tombèrent en grappe sur le fossé..... Malheureusement, l'élan les entraîna plus loin, les fit rouler !... Et ils dégringolèrent dans une mare qui, par occurence, se trouvait là...

Meurtris, crottés, trempés, les marins se déhalèrent, non sans peine.

— J'avons des avaries dans le gréement ! dit le mousse.

— Pas d'avaries grosses, heureusement ! acheva Trouplin, se tâtant, et constatant qu'il avait encore tous ses membres.

— C'est humiliant, tout de même, continua-t-il, de naufrager dans une mare... Y a pas à dire, c'est foutant !

En une galopade effrénée, Sophie avait disparu.

Penauds, les camarades demeuraient sur la route, avec leur cierge tout aplati.

Le considérant, lamentable, Hopsore déclara :

— Il n'est plus présentable.. et pi, v'là, y a trop loin d'ici Honfleur... à pied... Ce serait not' mort.

Et pisque la sainte Vierge nous a sauvés, c'est qu'al' ne nous veut pas de mal, d'apparence ; faut savoir deviner sa sainte volonté.

Trouplin eut une idée.

— Veïons.. observa-t-il, v'là l'église ed' Bouquelon : faut entrer.

Alors, avisant l'autel de la Vierge, il parut enchanté et prit un air de supériorité haute.

— Tié ! vilain mousse, vê-tu ! c'est à Elle, itou c't'belle table-là...

Et, montrant la statue :

— La v'là ! ... C'est point celle de Honfleur, et quoique ça, c'est *la même personne*... à ce que dit M. le curé... Alors, c'est tout de même point la peine d'aller jusqu'à « Grâces. » J'allons li mettres 'n'offrande, là... Al' en aura connaissance, faut croire.

Et, pieusement, il déposa son cierge sur l'autel. Puis, s'agenouillant, il dit :

— Très sainte Mère de Jésus, ayez pitié... Faites excuse ! C'est peut-être point ben covenable, ce que j'fais : vous ne vous formaliserez point, pas, dites ? puisque vous êtes la Bonté même... Y a pas meilleu' qu'vous, « sur la terre comme au ciel. »

---

## AU PARADIS

— La femme à sénateur Guérard, le patron de la « Jeune-Amélie », vous l'avez connue, Rosalie ? Al' était travailleuse ; al' aimait ben s'n'homme et son gars Arnès ; censément qu'a l'ne vivait que pour eux ; al' ne ressemblait pas à ma femme, à maï, qui peut pas me souffrir ! Enfin, Rosalie, à force de travail et d'usure, al' devint malade... et, vous savez, nos autres, gens du peur' monde, quand j'sommes prins, autant dire que je sommes morts ; al' tremblait la fièvre, al' avait le délire, cha' faisait pitié ! Sénateur la soignait du mieux qu'il pouvait, avec Arnès. Rien à faire ! al' s'en allait. Et, un soir, tout en fumant sa bouffarde, Sénateur dit tout bas à Arnès :

— Mon peur' fi', je la trouve ben bas, ben bas, ta mère... al' se bourlingue aco, tant bien que mal.. mais al' va déramer... Si j'faisions venir le curé ? qué qu'tu dis ?

— Ça serait toujours mieux, dit Arnès... no n'sait point qui qui vit, qui qui meurt.

— Va-t-en le querir... ô tu... faut être en repos sur c't'article-là... faut respecter le catéchisme ; ça serait ben le moment de la confession, de la communion, du saint sacrement, je sais-t'y, maï ?

Arnès sortit, allant au presbytère.

Rosalie ne remuait presque plus... la respiration s'affaiblit... quelques frissons... Sénateur s'aperçut qu'elle avait « passé »... alors, il jeta sa pipe, devenu tremblant devant la mort.

Il ôta son bonnet, se mit à genoux, voulut se souvenir des prières qu'on lui avait apprises, petit enfant... mais les prières n'étaient plus là... mortes, elles aussi, chassées de la mémoire par les jurons, par les soucis et les misères d'une indigente vie...

Il ne savait dire qu'une chose, en pleurant, car il avait bien du chagrin :

— Ma paür' bonne femme !... ma paür' bonne femme... t'as été bonne pour nous ; je te regrette bien, va, de tout mon cœur... Tu nos aimais... mais je t'aimions ben, itou ; qué que j'allons devenir, sans taï ? ...

Les gens de mer paraissent quelquefois durs, indifférents, supportant le malheur presque sans souffrir ; mais, au fond, ils sont très sensibles.

Sénateur sanglotait... ah ! comme il sanglotait... Et, de temps en temps, il portait à ses lèvres les mains froides de la morte.

Un bruit à la porte de la cour lui fit lever la tête..... C'était le curé qui arrivait, avec un enfant de chœur en surplis et le bedeau portant la croix.

Alors, l'idée vint à Guérard que pareille cérémonie allait coûter cher, qu'au surplus, c'était trop tard, et qu'il ne fallait pas faire perdre leur temps aux messieurs de l'église, aux « gens du bon Dieu. »

Rapidement, il vint à la croisée, et, d'une voix de stentor, cria :

— Ho ! là-bas... Ho ! du Bon Dieu ! virez de bord... j'avons dérapé !...

Mais le prêtre entra quand même. Constatant que la mort avait fait son œuvre, il dit :

— Guérard, je vais réciter les prières des défunts ; unissez-vous en esprit avec moi.

Les sanglots de Sénateur et d'Arnès accompagnaient l'oraison de M. le curé.

Le prêtre voulut les consoler.

— Vous êtes deux braves cœurs... résignez-vous... ayez confiance... ne perdez pas l'espoir. Celle que vous pleurez, elle est avec le bon Dieu... dans le Paradis.

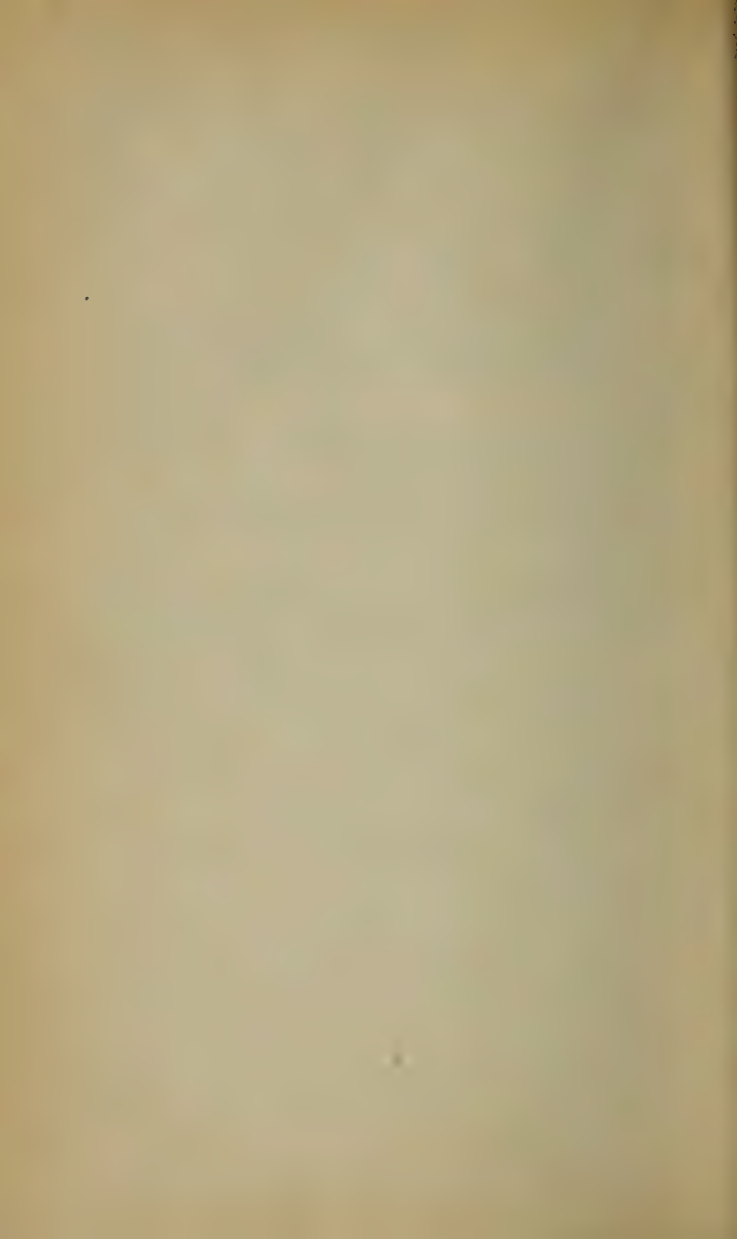
Sénateur réfléchit, parut sortir d'un rêve. Il répéta :

— Dans le Paradis...

Et, après un silence, il ajouta, s'adressant à son fils Arnès :

— J'irons la rejoindre, ô tu... pasque, vés-tu bien, sans nous, al' ne pourrait pas bien s'y plaire... au Paradis.... sans nous.... au Paradis.... al' s'y plairait pas....

---



# QUERCY

LÉON LAFAGE.





## LÉON LAFAGE

(1875)

BIBLIOGRAPHIE : *La chèvre de Pescadoire*, contes et nouvelles (Paris, Grasset, 1908) — *Par aventure*, roman (ibid., 1910) — *Le bel écu de Jean Clochepin*, contes et nouvelles (ibid., 1911).

M. Léon Lafage est né à Saint Vincent Rive d'Olt (Lot), le 5 décembre 1875 — une année de bon vin, ajoute-t-il. Le premier recueil, qu'il a publié, *La chèvre de Pescadoire*, a soulevé, dès son apparition, l'admiration unanime de la presse française et étrangère. De fait, tel de ces contes mérite de rester comme sont restés les *Contes du lundi* ou *Les lettres de mon moulin*, et la *Chèvre de Pescadoire* peut presque lutter contre celle de M. Seguin, ce qui est faire, il me semble, un assez bel éloge de sa vaillance et de ses cornes.

M. Léon Lafage est un conteur exquis. Humour, imagination, finesse, grâce piquante du style, rien ne lui manque. Il peint sur un ton de familiarité spirituelle et dans un style alerte et vif, qui rappelle la manière d'Alphonse Daudet et de Paul Arène.

*Jean Clochepin*, avec son bel écu, renouvelle les prouesses de *La Chèvre* et doit compter comme un nouveau triomphe pour la littérature régionaliste. Les plus belles parties de *Par aventure* sont de même, sans conteste, celles qui se passent dans la lumière dorée des champs et parmi les eaux vives. M. Léon Lafage, qui s'est révélé jusqu'à présent plutôt conteur que romancier, est surtout — qu'il ne l'oublie pas ! — un parfait conteur de terroir.

## LA « CHASSÉLANE »

Pour peu que vous ayez traversé la province, il vous est bien arrivé de faire visite à de vieilles dames pieuses qui portent mitaines et bonnet ruché. Elles habitent à l'écart ; leurs volets mi-clos sont au guet : un bout de rideau y remue, un coin de vitre y brille. Si vous venez à la porte, tirant la chaînette à bouton de cristal ou le pied-de-biche, vous provoquez un battement de sonnette qui n'en finit plus. Vous êtes désolé de la conséquence de votre geste innocent. C'est comme deux douzaines d'assiettes qui dégringoleraient en cascade, une à une, avec amour, d'un dressoir mal calé. C'est comme le moulin de Babillot les jours de crue, ou comme la querelle du barbier Botaillat et de Japan, la revendeuse, devant le juge du canton.

Tout ceci pour vous donner une idée confuse, essayer une notation lointaine de la voix de Jaquétoù, le mari de la pauvre Thècle. Quand il commençait, le monstre ! il allait jusqu'au bout, sans cracher, sans souffler, tant que durait l'haleine, l'élan — telle la vieille sonnette.

Le bonhomme se coiffait d'un éteignoir de cotonnade bleue où tremblait un pompon ; il prisait dans une belle tabatière en corne. Ses sabots de noyer, bardés de fer-blanc, faisaient un bruit de brouette. Cassé en angle droit, s'approchant tous les jours un peu plus de la terre, il portait néanmoins le nez en l'air ; ses yeux affairés ne se rencontraient jamais sur le même objet : le gauche, en général, arrivait toujours quand l'autre était parti.

Jaquétou vivait tranquille avec le bourriquot, la femme et la « chassélane ». Sa femme ?... oui. Son bourriquot ?... certes ! La « chassélane » surtout ! La chassélane était une treille de chasselas. Oh ! superbe ! Brune et velue, elle montait du sol près de la porte, s'accoudait au linteau et, de là, s'étalait sur la façade autour des croisées et de la lucarne comme une large main verte et puissante. On voyait les carreaux entre les feuilles. Quand un cadet, venu en tapinois, pose sa patte sur le visage de Mioutou, la servante du cabaret, on voit luire pareillement les yeux de la commère...

— Jaquétou ! vous avez là quelque chose de beau !

— La « chassélane » ! mon ami ! Il ne s'en voit plus comme elle dans le Quercy depuis le phylloxera. Il y avait bien celle de la caminade (la cure), mais les « bêtes » lui ont tordu le cou ; elle fait bouillir le « toupin » du capelan à cette heure. On parlait encore de celle de Daubanne, mais pécaïre ! elle est piètre et jaune au fort de l'an comme une patte de canard ! Quand à celle-ci, le tiable m'écrase ! Tu dis bien, compagnon, c'est quelque chose de beau !

Le battant de Jaquétou s'arrêtait net. Le bonhomme imitait alors d'un coup de langue le bruit d'une bouteille qu'on débouche et, clignant de l'œil droit — le gauche tardait toujours — il montrait la porte ouverte.

— Thècle, mienne amie, deux gobelets, une poignée d'amandes et la « bordelaise » que j'ai montée.

La pauvre Thècle rinçait trois verres en soupirant. On s'asseyait.

Bigre ! compagnon, quel vin ! Blond comme un

fruit, il vous claquait dans la bouche comme un coup de fouet. Les gobelets de Jaquétou semblaient étroits, la bouteille un peu courte. La pauvre Thècle — Dieu lui pardonne si elle le mérite ! — ne refusait pas de trinquer, car, à son tour, elle tirait orgueil de la « chassélane ».

La « chassélane » ? Tenez, elle avait été grosse comme un tuyau de pipe. Coquin de sort ! Une année, même elle faillit mourir d'un coup de dent que lui donna la chèvre de Cabirol. Aujourd'hui, haute et noueuse, elle dominait sur les bas-fonds nus et s'ouvrait devant les côteaux pelés. Au printemps, un nid de chardonnerets y chantait ; l'été, elle versait sur le seuil une ombre bleue ; ses sarments s'empourpraient en automne : l'hiver, bien chaussée de fumier et de terre, elle s'aplatissait au soleil sur le mur râpeux comme un grand lézard. Jaquétou, le bonnet raide et la tabatière en main, s'asseyait sur le banc à côté. De l'œil droit caressant la tige grosse comme un pal, il reniflait sa prise et marmonnait en saccade :

— Thècle ! Penser que c'était un tuyau de pipe quand je le plantai et que maintenant c'est la « chassélane » !

Thècle rentrait avec Bernat, le bourriquot, vers l'Angelus du soir. La charrette cahotait dans les ornières et Thècle, catharrheuse, toussait. Jaquétou l'attendait sur la porte. Ses yeux ourlés de rouge clignaient comme à la saison des mouches. Il demanda, de sa voix aiguë et précipitée, si elle n'avait pas rencontré des messieurs avec des piquets et une petite boîte.

— Tu parles comme un dindon et je ne comprends rien, dit Thècle acariâtre.

Il renouvela sa question.

— Va-t-en au lit ! cria la vieille entre deux accès de toux. Que diable t'occupes-tu de qui va ou vient ?

— C'est rapport à quelque chose, fit-il, mystérieux.

En détélant l'âne Bernat qui remuait ses oreilles grises, Jaquétoü conta que ces messieurs avaient tendu leur chaîne dans le clos, jalonné la route et le pré. Ils discutaient, écrivaient, visaient, couraient; on aurait dit les grandes manœuvres. Le régent était avec eux. En partant, il avait jeté :

— Jaquétoü, il y a du bon. Tout ça se vendra bien pour la route.

— Probable, dit Thècle, qu'ils veulent faire un grand chemin qui ira rejoindre celui de Cahors. Ce n'est pas trop tôt. Bernat a laissé ses bonnes jambes dans celui-ci.

— Alors, continua Jaquétoü dont les yeux jaunes reluisaient, on nous achèterait le petit clos. Thècle, souviens-toi que c'est la meilleure terre du pays. Elle vaut cinq cents pistoles au bas mot... Et on n'aura plus besoin de louer Bernat.

Le brave bourriquot, en effet, gagnait encore son avoine. On le cédait pour quinze sous par jour et nourri dans le village, vingt sous hors des murs — *extra muros*, disait le régent. Jaquétoü, dans l'espoir du gain, s'attendrissait sur son vieux domestique. La soupière qu'ils avaient mise bouillante sous les couvertures, à midi, était encore convenablement chaude. Ils mangèrent en silence, burent le « sabrot ».

— Cinq cents pistoles ! soupira Thècle, ce serait fameux.

— J'ai été un nigaud, dit Jaquéto en ouvrant son couteau affûté comme sa malice, j'aurais dû, pour les apprivoiser, leur faire goûter le vin de la « chassélane ».

— On vous achètera non seulement le petit clos, mais encore la maison, affirmait le régent.

— La maison ? demanda Jaquéto interloqué.

— Oui, et ce sera payé, croyez-m'en.

— Ah !... Et la « chassélane » ?

— La « chassélane » aussi, parbleu !

— Je garde tout.

— Plaît-il ?

— Je ne vends rien. Vous moquez-vous ? Thécle ! ils veulent la « chassélane » ! Eh ! qu'a-t-on besoin d'une « chassélane » pour faire une route ? Ne peut-on prendre un peuplier ? Allons ! tenez ! Le roi — le roi — s'il revenait, me dirait : « Jaquéto, il me faut ta « chassélane » ! je lui répondrais : « Majesté, non ! » Voilà comme je suis... Je l'ai plantée, moi !,.... Quand je vous dis qu'elle n'était pas plus grosse qu'un tuyau de pipe ! Parfaitement. Maintenant elle donne deux hectolitres de vin bon an mal an. Et vous voudriez que.... Ne parlons pas de ça, je vous prie !

Ah ! le pauvre vieux ! Le pompon de son bonnet s'agitait avec indignation. Les mots caracolaient sur un ton impossible. La tabatière, qu'il avait ouverte aux premières paroles du régent, dans un geste d'invitation et de sympathie, il la refermait d'un coup sec, à présent, comme il fermait l'oreille à tout marché. Vendre la « chassélane » !

— Jaquéto, protesta le régent, j'ai voulu vous

prévenir en ami, vous annoncer à coup sûr une bonne nouvelle et vous conseiller....

— De vendre la... Merci bien ! Thècle ! la « chassé-lane » ! Le bourriquot, sauf votre respect, si vous voulez !

— Mais on vous expropriera, Jaquéto, voyons !

— Qu'a-t-il dit ? cria le vieux paysan que la colère redressa avec un craquement d'échine... M'exproprier ! Je ne dois rien à personne. Je suis chez moi.

— Jaquéto !...

— Suffit ! monsieur le régent ; si vous êtes venu ici pour nous insulter, Thècle et moi, vous pouvez repartir.

— Voyons, Jaquéto ! insista le régent sur le seuil, vous serez expropriés.

— Hum !

— ...Pour cause d'utilité publique.

— L'utilité publique ! Ah ! ah ! qu'est-ce que c'est que cette particulière ? L'utilité pu.... *digoli quo vengué*, monsieur le régent ?

Elle vint. Un beau dimanche, au sortir de la messe, le valet de ville à son de trompe l'annonça. Les clercs purent lire sa parole sur une affiche à la maison commune. Notification fut faite à Jaquéto. Les journaux la publièrent. Le bureau des hypothèques la transcrivit.

— D'indemnité, j'en veux pas ! criait Jaquéto, je veux ma « chassélane ».

Quand elle apprit qu'il y avait eu un jugement, la pauvre Thècle s'alita. Jamais personne, dans sa famille, de gré ou de force, n'avait comparu devant un tribunal.

Un matin, elle entendit la mine à deux cents mètres de la maison ; des éclats de pierre grélèrent sur la toiture. Bernat se mit à braire. Le poulailler s'affola. Depuis deux jours, des terrassiers — pelles, pics, leviers — travaillaient sus les ordres d'un chef de chantier botté, le brûle-gueule aux dents. La route cheminait vers la maison.

Jaquétou passait son temps sous la « chassélane ». Il la gardait. Clouée au mur, noicie et pelée par le froid, elle semblait moribonde et suppliciée. Il ne tombait du ciel qu'un jour de souffrance. Les petites collines, alentour, avec un plumet de brouillards, se groupaient comme des chaumières qui fument.

La pauvre Thècle trépassa.

Du buis béni là-haut trempait dans un bol de faïence. Une flamme épaisse vacillait au bout ducierge jaune, comme le pompon sur le bonnet du vieux.

Jaquétou se lamentait. Une immense détresse l'écrasait.

— Pauvre Jaquétou ! lui dit une vieille qui venait rendre à la morte de pieux offices, pauvre de toi ! Qu'est-ce qu'on vient de m'apprendre, mien ami !...

— Ne m'en parle pas, dit Jaquétou de sa voix hoquetante, figure-toi que ces assassins de constructeurs de routes veulent me couper la « chassélane » !

*La Chèvre de Pescadoire* (Bernard Grasset, éditeur).

---



# SAVOIE

HENRY BORDEAUX.



## HENRY BORDEAUX

(1870)

BIBLIOGRAPHIE : Romans et nouvelles : *Le Pays natal* — *La peur de vivre* — *La voie sans retour* — *L'amour en fuite* — *Le lac noir* — *La petite mademoiselle* (librairie Fontemoing).

*Les Roquevillard* — *L'écran brisé* — *Les yeux qui s'ouvrent* — *La croisée des chemins* — *La robe de laine* — *Le carnet d'un stagiaire* — *La neige sur les pas* (librairie Plon).

Essais de critiques et voyages : *Pèlerinages littéraires* — *Vies intimes* (libr. Fontemoing) — *Ames modernes* (libr. Perrin) — *Promenades en Savoie* (nouvelle librairie nationale) — *Paysages romanesques* — *Portraits de femmes et d'enfants* — *La vie au théâtre*, 2 séries : 1907-1909 et 1909-1911 (libr. Plon)

Théâtre : *L'écran brisé* — *Un médecin de campagne*, en collaboration avec M. Emmanuel Denarié (libr. Plon).

M. Henry Bordeaux est né à Thonon-les Bains (Haute-Savoie), en 1870, d'une famille de robe ; il a été lui-même avocat au barreau de Chambéry, de 1889 à 1900. Son œuvre, déjà considérable, forme, comme vient de le montrer M. Joseph Perchat dans une monographie extrêmement pénétrante, forme vraiment, au

sens large du mot, « le roman de la famille française. » Mais nous ne voulons retenir ici que « son effort de réenracinement » et « l'orgueil du pays natal », qu'on sent frémir en lui. Non seulement, en effet, il évoque, chemin faisant, les paysages de la Savoie, mais son art s'applique en outre à nous intéresser aux édifices historiques, aux ruines, aux mœurs, aux institutions de sa petite patrie : ses paysages sont chargés d'histoire. « Chaque fois qu'il parle des choses et des gens de son pays, dit M. Paul Bourget, on a l'inspiration qu'il lui reste à en dire beaucoup plus qu'il n'en dit, qu'il garde dans son esprit et dans son cœur une profonde réserve d'images et de souvenirs. On a l'impression aussi qu'entre ces paysages et ces mœurs d'une part, sa sensibilité de l'autre, il existe un intime, un indestructible rapport. Il a parlé quelque part « de l'aptitude des lieux à former les âmes. » Et c'est partout, dans ses récits, ce mariage heureux de l'âme et des orizons. »

## LE VIOLONEUX

### I

— Eh ! là ! eh ! là !

Deux paysans cognent à la porte d'une masure isolée, à quelques pas de la route. C'est le matin, au petit jour, un jour d'automne déjà froid.

— Eh ! le vieux, répondras-tu ?

La porte s'ouvre avec précaution, et une longue barbe grise apparaît.

— Ne criez pas tant, nom d'un chien ! Vous allez la réveiller.

— Qui ça ?

— Ma femme. Elle est malade.

— La Louise ; et de quoi donc ?

— Un chaud et froid.

— Tant pis, tant pis. Il ne s'agit pas de cela.

— De quoi s'agit-il ?

— Le père Trabichet marie sa fille aujourd'hui.

— Que voulez-vous que ça me fasse ?

— Attends, attends. N'es-tu pas violoneux ?

— Et après ?

— On dansera le soir. On dansera la nuit. L'accordéon est au service militaire. Alors il ne reste que ton violon.

— Ma femme est malade pour mourir.

— Une voisine la gardera.

— Je n'ai pas de voisine.

— Eh bien, tu la drogueras et tu l'enfermeras.

— Je n'ai pas le cœur à jouer du violon.

— On ne joue pas avec son cœur, violoneux.

— Je ne peux pas laisser la Louise.

— On ne peut rien pour les mourants.

— On peut toujours les assister.

— Ils ne servent plus à la vie. Pense à l'argent, violoneux.

— Je suis bien forcé d'y penser.

— Le père Trabichet est tout cousu d'or, Il te baillera un écu.

— Un écu pour ma douleur ?

— Il te baillera deux écus.

- Deux écus pour toute ma douleur ?
- La douleur ne se paie pas, violoneux.
- Alors, c'est le cercueil qui se paie.
- Il te donnera trois écus. C'est un bon pourboire, par le temps qui court. Tu es seul, profites-en. L'accordéon va revenir. Et ce n'est pas tous les jours qu'une belle fille se marie.
- On ne reçoit pas la mort tous les jours.
- Viendras-tu ? Ne viendras-tu pas ?
- J'irai, j'irai. Je ne puis pas refuser.
- A cinq heures on t'attend. A minuit tu partiras.
- A cinq heures j'arriverai. A minuit je serai parti.
- Au revoir, violoneux, au revoir.

## II

A quatre heures de relevée, la Louise vit encore. Bien confessée et administrée, en règle avec le bon Dieu et sans espoir de guérir, pourquoi tarde-t-elle ? Elle n'a déjà plus sa connaissance, mais elle continue de respirer, de respirer trop fort et trop vite comme le moulin de la chanson. Il n'y a plus un sou vaillant dans toute la maison fouillée : aux remèdes et aux soins les économies ont passé, et pour l'ensevelir avec décence il faudra racler bien des fois. Pourtant on n'abandonne pas une mourante.

Le violoneux la regarde, la regarde avec douceur. Mais c'est triste à dire, il regarde le jour aussi, le jour qui s'en va, et il épie les signes de la mort. Il tient par la main la petite Catherine qui est leur unique

enfant. Il s'est marié tard, et c'est lui qui reste, et ce n'est pas juste. Dans leur vie de misère, la jeunesse de la femme mettait un sourire comme une fleur sur un rocher. Va-t-il s'attendrir là-dessus ? Les pauvres n'en ont pas le droit. Il a faim malgré sa peine, la petite a faim bien qu'elle ait mangé plus récemment : pour le pharmacien, il a bien fallu se priver. Et le charpentier, ne faut-il pas y penser ? Quel poids lourd sur des épaules de vieil homme !

Voilà que les cinq coups ont sonné au clocher du village. Et la Louise vit toujours. T'endormiras-tu, Louise, dans la paix de Dieu, pour que ton homme aille gagner de quoi t'enterrer ? Aujourd'hui, ne le sais-tu pas, le père Trabichet marie sa fille. C'est un gros fermier : il a la main large. Mais tu ne t'en soucie guère à l'heure qu'il est : tu ne sens plus la vie, et la mort retarde....

Là-bas, dans la ferme qu'on a fleurie, on s'impatiente. Car on ne dansera pas sans musique.

— Et ce violoneux de malheur ?

— Viendra-t-il ? Ne viendra-t-il pas ?

— Trois écus, ça ne se refuse guère.

— L'accordéon est au service : il ne reste que son crin-crin.

Les garçons et les filles vont souvent, à tour de rôle, inspecter le grand chemin qui se perd. Et ils sont en colère, parce que les jambes leur démangent...

A six heures, un dernier souffle, puis un autre après un long intervalle, puis un autre encore, et c'est le dernier. La Louise est morte : le violoneux, sans perdre une minute, lui a fermé les yeux. Il lui a donné son plus beau drap. Il n'a pas eu de peine

à le trouver : je crois bien que dans l'armoire il ne restait que celui-là. Et sur une table il a placé dans un verre un peu d'eau bénite et une branche de buis.

— Pauvre Louise ! Pauvre Louise ! Repose-toi, je vais travailler.

Et prenant Catherine d'une main et le violon de l'autre, il est parti sur la grand'route, par la nuit qui est venue. Il n'a pas fermé la porte à clef. La mort suffit à garder les maisons, Et il court, et il court, avec l'enfant qui geint, avec le bois qui doit chanter, pour ne pas perdre ses trois écus.

### III

— On ne voit plus rien. On ne voit plus rien.

— La nuit est trop noire.

— A cette heure il ne viendra plus. On ne dansera pas. Mauvaise affaire !

— Qu'est-ce qu'une noce où l'on n'a pas dansé ?

Les filles et les garçons se disputent. Le père Trabichet est furieux. On a beaucoup bu pour prendre patience, et l'on s'échauffe tout de suite en parlant.

— Le voilà, le voilà !

— Vous êtes sûr ?

— En place, en place, on va danser.

Le violoneux est arrivé. Malgré la course, malgré la sueur, il est tout pâle comme un meunier.

— Tu n'es pas pressé, violoneux ?

— On fait ce qu'on peut, vous savez.

— Tu ne mérites pas trois écus.

— Vous donnerez ce qu'il vous plaira.

— J'en donnerai deux, et c'est beaucoup.



— J'en prendrai deux, au lieu de trois.

— Un verre de vin, violoneux ?

— J'aime mieux du pain, si vous voulez.

— Voilà du pain et du fromage, et voilà du vin par dessus. Et pour ta fille, un morceau de gâteau. Il était si grand qu'il en reste.

— Vous êtes bon. Vous êtes généreux.

— Il y a des vivres en abondance. Mais tu n'auras que deux écus.

— C'est bon de manger. C'est bon de boire.

— On dirait que tu as faim, ma parole.

— J'ai marché vite pour venir.

— Et maintenant, prends ton crin-crin. On peut jouer la bouche pleine.

#### IV

Ragaillardi, il a pris son arme, et il est grimpé sur l'estrade. Un coup d'archet : serrons une corde et puis celle-ci. Maintenant le violon est accordé, si toutefois l'on n'a pas l'oreille trop fine.

En voulez-vous des polkas, des valse, des bourrées, des quadrilles ? On va vous en donner tant et plus. Ce diable de violoneux, il faut convenir qu'il a du feu dans les doigts. Sa fille est assise dans ses jambes. Elle a mangé de la pâtisserie : c'était la première fois, le croiriez-vous ? Il fait chaud dans la salle. Tous ces gens qui tournent sont gais. Elle écarquille les yeux pour les voir. Elle ouvre la bouche pour mieux sourire. Elle ne pense plus à sa maman, qui est toute seule dans la maison noire.

— Es-tu fatigué, violoneux ?

— Je suis ici pour vous servir.

— Alors, bois ce vin chaud et continue...

Il continue, mais ne s'applique plus. Au commencement il prenait garde, afin de varier les contredanses, et de bien gagner son argent. Mais son répertoire est borné. Il reprend les mêmes ritournelles et c'est à peine s'il y fait attention. Son archet marche tout seul, comme un cheval aveugle sur la route qu'il parcourt tous les jours. Il pense pour son compte, maintenant, et pour son compte, c'est la Louise qui est en train de se refroidir, sans son mari, sans son enfant.

Il se souvient d'un air, oui, d'un air qu'il a recueilli sur le grand chemin, de bohémiens qui passaient, qui s'en allaient en chantant. C'était un air de misère, avec des notes qui traînaient comme des bêtes blessées dans les broussailles, et d'autres si violentes qu'elles auraient dû briser des poitrines comme un désir de paradis. Ah ! la musique, ça servirait-il à autre chose qu'à la danse ? Cette musique là, c'était son cœur, et toute sa peine qui était dedans et qui n'était pas encore venue au dehors. C'est malaisé de sortir ce qui est à l'intérieur d'un pauvre homme. Avec un violon, c'est bien plus facile. De son souvenir, l'air que plusieurs fois déjà il a essayé tout seul descend jusqu'à ses doigts. Il le joue pour son plaisir qui est sa douleur. Et Catherine, qui est dans ses jambes, se retourne, épouvantée.

Car ce n'est pas un air de danse. Les couples qui tournent lancent leurs pieds de travers. ils tanguent comme des barques chargées sur la mer qui bouge, et peu à peu ils s'arrêtent.

— Violoneux ! Violoneux ! Tu perds la boule, violoneux !

— Qu'est-ce que cet air de messe des morts ?

Mais Catherinette murmure sans y prendre garde.

— Maman !

Le violoneux se secoue. Il avait oublié tout le monde. Il ne gagne pas son argent. Quand on est payé, il faut remplir son métier.

— Pardon, pardon ! Que voulez-vous ? Je jouerai ce qu'il vous plaira.

...Quand minuit sonne, on le renvoie, avec deux écus seulement : le troisième est pour le retard. Avec l'enfant, il se sauve dans la bonne nuit bien noire. Dans la bonne nuit très noire, on ne sait pas qui souffre et pleure...

— Papa, papa, tu vas bien vite.

— Je te prendrai sur mon dos, Catherine.

Et il court, ainsi chargé, vers sa femme qui ne l'attend plus...

La noce qui boit un dernier coup s'entretient du violoneux :

— Il se fait vieux.

— Il racle de travers.

— Il ne vaut plus rien pour la danse.

— On ne l'embauchera plus désormais...

*Le Carnet d'un stagiaire* (Plon et Nourrit, éditeurs).



# TOURAINÉ

RENÉ BOYLESVE.



## RENÉ BOYLESVE

(1867)

BIBLIOGRAPHIE : Contes : *Les Bains de Bade* — *La leçon d'amour dans un parc*.

Romans : *Le médecin des dames de Néans* (1896) — *Sainte Marie des Fleurs* (1897) — *Le parfum des Iles Borromées* (1898) — *Mademoiselle Cloque* (1899) — *La Becquée* (1901) — *L'enfant à la balustrade* (1904) — *Le bel avenir* (1905) — *Mon amour* (1908) — *La jeune fille bien élevée* (1909) — *Le meilleur ami* (1909) — *Madeleine jeune femme* (1912).

M. René Boylesve est né à La Haye-Descartes en 1867. Après avoir écrit quelques contes dans le genre du dix-huitième siècle, il a atteint pleinement son originalité dans le roman des mœurs de province, qu'il a repris, revivifié et comme rajeuni. Nul n'a mieux surpris et nul n'a mieux rendu, avec ce naturel, cette finesse d'observation, ce charme et cet humour, la vie silencieuse, mesquine, cachée, épiée de nos petites villes. Il est le peintre minutieux, amusé, exquis, inimitable, des mœurs de notre bourgeoisie. Dans *Mademoiselle Cloque*, dans *La Becquée*, *L'enfant à la balustrade* et les autres romans du même genre, il s'est imposé « la plus grande sobriété d'imagination et d'expression, pour fixer, presque à la manière d'un historien, quelques traits de mœurs d'où

se puisse dégager un sens élevé » (préface de l'Enfant à la balustrade). Et c'est ainsi qu'ici il trace « le tableau de notre vieil esprit d'héroïsme en péril et celui de l'ingrate beauté du conservatisme » ; que là, il présente « le conflit muet, douloureux et fréquent de l'idéalisme de l'enfance avec les relativités nécessaires de notre vie de relations » ; qu'ailleurs il étudie notre vieux système d'éducation ou plutôt de compression des jeunes filles qui ne s'inquiétait ni de leur esprit, ni de leur cœur, ni de leurs sentiments personnels, ni de leurs goûts, mais qui tout de même avait ses bons côtés, comme nous le montre *Madeleine jeune femme*, suite de la *Jeune fille bien élevée*. Et toujours il se révèle le même observateur impitoyable, le même artiste raffiné, qui déjà a créé une admirable série de types provinciaux peints avec autant de vigueur que d'exactitude, et par là d'une vérité générale et durable, ce qui a permis à M. Eugène Gilbert, l'éminent critique belge, d'écrire :

« M. Boylesve est un vrai classique : il l'est dans le sens français, c'est-à-dire qu'il subordonne l'émotion à la raison, mais qu'il ne dédaigne aucun des éléments d'art propres à la première de ces facultés. Doué d'un sens très net pour atteindre la vision exacte des choses, il décore ce réalisme d'une langue châtiée et pittoresque qui est la pure langue classique française. »

## MESDAMES DESBLOUZE

Je viens d'apprendre, par un journal local, la mort de Mademoiselle Radegonde de Saint-Quenain, à Poitiers, et je me souviens que, lorsque j'étais élève des Pères, je passais mes jours de « sortie » chez Mada-



me de Saint-Quenain, rue du Gervis-Vert, en compagnie de Radegonde, qui devait être âgée de vingt à vingt-quatre ans quand j'en avais de douze à seize, comme son frère Raoul, mon camarade de classe. Je revois cette maison de la rue du Gervis-Vert, à droite, en venant de la rue d'Orléans, un peu après la tourelle à pignon... On descendait trois marches, et Madame de Saint-Quenain nous recommandait de nous essuyer les pieds ; l'entrée, étroite et longue, était obscure, ne prenant jour qu'à l'autre extrémité, sur le jardin, par une porte à vitres de couleur du plus discordant assemblage. Raoul, aussitôt dans ce couloir, faisait grand tapage, autant pour agacer sa sœur Radegonde et la voir, dans l'entre-bâillement de la porte du salon, les mains sur les oreilles, le « pif » en avant, disait-il, que pour annoncer notre présence aux dames Desblouze, qui habitaient le second étage. Les dames Desblouze ne répondaient pas à ce vacarme, car elles étaient d'une discrétion extrême ; alors nous filions au jardin et lancions du sable, des mottes de terre, voire de petits cailloux contre les fenêtres du second, jusqu'à ce que se montrât, sinon Madame Desblouze, la mère, du moins sa fille Armande.

Armande apparaissait, derrière la vitre si c'était l'hiver, ou en s'accoudant à la barre d'appui, si la température le permettait ; invariablement, en même temps que nous recevions son sourire de bon accueil, nous l'entendions, ou bien nous voyions ses lèvres articuler : « Oh ! les vilains ! Oh ! les vilains garçons ! »

Les dames Desblouze étaient deux pauvres femmes très malheureuses ; nous savions qu'elles avaient eu une fortune engloutie dans un désastre financier qui avait ruiné beaucoup d'honnêtes gens ; à la suite

de cela, M. Desblouze était mort. De plus Madame Desblouze était affligée d'une maladie, nous ne savions laquelle, qui nécessitait une opération dont les frais la terrorisaient. La mère et la fille restaient presque sans ressources ; un parent habitant Paris, dont elles parlaient souvent, avait promis de « faire quelque chose » pour Armande au moment de son mariage ; mais Armande, du même âge à peu près que Radegonde, et quoique beaucoup plus jolie qu'elle, ne se mariait toujours pas.

Armande et sa mère ne recevaient pas tout à fait l'hospitalité de Madame de Saint-Quenain, mais elles étaient logées chez elle à meilleure compte que nulle part et elles ne se trouvaient ni aussi isolées ni aussi humiliées qu'elles l'eussent été dans un appartement correspondant à leurs ressources et, comme Madame Desblouze se plaisait à le répéter, elles jouissaient de la vue du jardin.

Ce jardin se composait d'une bande de terre de la largeur de la maison, ce qui n'était guère, et longue trois fois autant, qu'environnaient de hauts murs ; ses allées en ligne droite étaient semées, comme celles de tout jardin qui se respecte, d'un gravier à gros grain qui préserve de la boue et met au supplice la plante des pieds et la cheville des promeneurs ; un cordon de buis bordait certaines d'entre elles, d'autres étaient séparées des plate-bandes par des touffes d'oseille où se dissimulait une tortue, nommée Amalazonte, charme de cet endroit. Madame Desblouze ne disait-elle pas qu'une de ses « distractions » consistait à suivre, de sa fenêtre, à l'aide d'une lorgnette de théâtre, ancienne et sans emploi, les lents déplacements d'Amalazonte ?

Au bout du jardin était une tonnelle avec un banc de bois et une statuette de Notre-Dame de Lourdes dans une niche en fer blanc. Les heures tombaient dans cet enclos du haut de la cloche de l'établissement des Frères des Ecoles chrétiennes, situé dans le voisinage, et le brusque éclat de voix des récréations déchirait la quiétude à intervalles d'une invariable régularité.

Ce jardin, que nous ne voyions que les jours de congé, nous semblait magnifique et l'asile de la gaieté et du bonheur.

Je me souviens qu'un jour, à peine franchie la porte du collège, dans la vieille rue des Feuillantines, Madame de Saint-Quenain nous dit :

— Ce n'est pas moi qui vous reconduirai ce soir, mes enfants ; l'abbé Dardennois a bien voulu se charger de venir vous prendre à la maison...

— Ah !

Madame de Saint-Quenain fit une figure singulière où il y avait de la joie secrète et du mystère.

— Ces demoiselles vont en soirée, dit-elle, je dois les accompagner.

Tout ce que nous pûmes tirer d'elle jusqu'à mi-chemin fut que la soirée avait lieu chez Madame de Porcheton, que c'était une réunion tout intime, mais que néanmoins ces demoiselles étaient sens dessus dessous à cause de leur toilette.

— Je vois ça, dit Raoul, on va leur présenter un type.

— Un type ! s'écria Madame de Saint-Quenain. Mon enfant, tu ne respectes rien ; en outre je te trouve indiscret.

— Mais pour laquelle est-ce ? demanda Raoul qui ne se laissait pas décontenancer.

— Je ne te comprends pas.

— Je dis, maman, « pour laquelle est-ce ? » Est-ce Radegonde qui aurait enfin trouvé une occasion ?

— Allons, Raoul, assez ! je te prie. Tu as un esprit déplorable et un langage qui me fait honte.

La vérité, nous la connûmes aussitôt arrivés à la maison. C'était chez Madame Desblouze que l'on s'occupait des toilettes. Nous y fûmes en quatre enjambées. Tout le petit appartement n'était qu'un atelier de couture. Madame Desblouze et sa fille, qui coupaient et cousaient elles-mêmes leurs robes, avaient acquis une grande adresse, et Radegonde aussi bien que Madame de Saint-Quenain en usaient. Pour le moment, les deux dames Desblouze étaient à genoux, les lèvres hérissées d'épingles qu'elles piquaient à l'envi au bas d'une robe de soie, du bleu ciel le plus tendre, d'où émergeait une Radegonde méconnaissable. Mademoiselle de Saint-Quenain ne dissimulait pas une grande agitation, elle bavardait, riait, criait, faisait aujourd'hui beaucoup plus de bruit que son frère.

Elle nous dit que Madame de Saint-Quenain la croyait ignorante de ce qui se tramait, mais que le secret avait été dévoilé par Suzanne de Porcheton qui accompagnait sa mère lorsque l'entrevue s'était décidée. Madame de Saint-Quenain avait fourni le chiffre de la dot et tous les tenants et aboutissants, « jusqu'à l'âge », disait bravement Radegonde en éclatant de rire. C'était une soirée organisée strictement pour elle. « Soyez sans crainte, avait dit

Madame de Porcheton, je n'inviterai pas une jeune fille qui puisse lui nuire ;... d'ailleurs.... »

— Mais, fimes-nous, Raoul et moi, d'un seul élan, et Armande ?

Armande sourit mélancoliquement ; sa mère hocha la tête et dit :

— Armande est garantie par le chiffre de sa dot.... qu'on ne m'entendra jamais prononcer, fit-elle, elle aussi, à son tour, avec un sourire délicat, charmant, qui révélait combien elle avait dû être jolie, combien sa fille lui ressemblait, et quelle devait être leur secrète douleur à toutes deux. Elle ajouta :

— C'est Madame de Saint-Quenain qui a eu la gentillesse d'exiger qu'Armande accompagnât son amie.

— Oh ! dit aussitôt Radegonde, moi, je ne serais jamais allée à cette soirée sans Armande !

Raoul, esprit positif, s'informa :

— Mais, le type ?

— D'abord je te prie de ne pas l'appeler comme le premier venu ; il paraît que c'est un monsieur tout à fait bien.

— Un prince ?

— Des princes, on t'en souhaite ! Il est d'excellente famille et gagne, dit-on, beaucoup d'argent.

— Ce qui veut dire qu'il s'appelle Tartempion, qu'il n'a aucune fortune et qu'il fait des affaires louches...

— Oh ! tiens, tu es exaspérant ! Et puis fais-moi le plaisir de descendre ; ce n'est pas la place des garçons là où il y a une jeune fille qui essaie !

Ce fut une bien amusante journée. On était un peu contraint en présence de Madame de Saint-

Quenain, iqui n'admettait pas la plaisanterie, mais on se rattrapait dès qu'elle avait le dos tourné.

Raoul disait à sa sœur :

— Tu quittes la maison, comme de juste, et ça se trouve joliment bien : où est-ce que j'aurais logé, moi, l'année prochaine, quand je vais être étudiant ? Je prends ta chambre comme cabinet de travail.

— Tu prendras ce qui te plaira, je m'en moque... Et d'abord, mon bonhomme, rien n'affirme que tu seras étudiant l'an prochain, il y a un examen à passer...

— Ni que toi, tu seras mariée, ma vieille ! tu passes ton examen ce soir !

Le soir, nous tremblions que l'abbé Dardennois ne vint nous prendre avant que nous n'eussions vu ces demoiselles entièrement parées. Elles furent en avance, heureusement, car elles avaient passé tout le jour à se coiffer et pomponner. Cet animal de Raoul était assommant ; il voulait à toute force me faire dire laquelle des deux je préférais. Et je me souviens à ce propos que j'éprouvais une impression singulière et qui m'étonnait : je savais bien, depuis longtemps, que je préférais Armande, qu'elle était cent fois plus jolie que Radegonde ; mais pour Radegonde avaient été tous les frais : Radegonde avait des boucles dans les cheveux, un petit décolletage, et une des robes de Peau-d'Ane, tandis que la pauvre petite Desblouze pouvait vraiment passer pour sa demoiselle de compagnie. Je crois que j'ai partagé ce soir-là le sentiment général — celui de Madame de Saint-Quenain, qui n'avait pas l'ombre d'un doute sur la supériorité de sa fille ; celui de Radegonde ; celui de la bonne Madame Desblouze, dépourvue de toute arrière-pensée ; celui d'Armande elle-même, en extase devant son

amie et devant sa robe, son propre ouvrage ; celui de Clarisse, la cuisinière, qui joignait les mains d'attendrissement en regardant sa jeune maîtresse. Raoul, lui, était de parti-pris. Ma conviction fut que Made-moiselle de Saint-Quenain était la plus belle.

Lorsque l'abbé sonna, Radegonde s'enfuit comme si elle eut été le diable.

Aussitôt au collège, il va sans dire que nous n'eûmes aucun souci du résultat de la soirée. Mais, pour le Jour de l'An, je devais prendre mes cinq jours de vacances rue du Gervis-Vert ; on me ramenait seulement le soir coucher au collège. Et nous trouvâmes la maison toute bouleversée.

Mesdames de Saint-Quenain faisaient des têtes longues et jaunes, affreuses à voir ; elles recomman-dèrent à Raoul de leur épargner ses habituels cris d'animaux.

— Mais pour avertir le second...

— Il faut laisser le second en paix.

Oh ! oh ! Cela était dit d'un certain ton qui n'ad-mettait aucune réplique et qui nous avertissait suffi-samment qu'il y avait du froid avec les dames Des-blouze. Événement inouï, presque invraisemblable.

Le souvenir de la soirée nous revint. Mais sur la soirée, motus ! Impossible de tirer là-dessus un mot ni de Madame de Saint-Quenain, ni de Radegonde.

Cependant Radegonde, c'était très apparent, en-rageait de l'envie de parler. Dans l'après-midi, au retour d'une promenade au jardin de Blossac, après avoir échangé avec Madame de Porcheton, à la porte du pâtissier, quelques mots qui nous parurent d'une sècheresse inaccoutumée, et pendant que Madame

de Saint-Quenain réglait nos gâteaux à la caisse, Radegonde dit à son frère :

— Tu sais que l'histoire de la présentation, c'était une plaisanterie...

— Une plaisanterie....

— Oui. Tu avais voulu me faire parler ; moi, j'ai voulu me payer ta tête...

Elle allongeait le nez, en disant cela, et elle faisait des yeux de mouton coupé de son troupeau. Ah ! elle n'était pas belle, pour le moment, Radegonde !

— Ah ! tu as voulu te payer ma tête, dit Raoul. Et ta toilette, c'était pour le roi de Prusse ? Et la brouille avec les Desblouze et avec les Porcheton, c'est une plaisanterie ? Moi, dit-il, on ne me la fait pas, je sais ce qui s'est passé.

— Tu sais ? Comment ? Par qui ?

— Ça y est ! Tu vois bien que tu es prise, ma pauvre Radegonde.

Elle n'était pas difficile à prendre ! Raoul me pinça le bras pour avoir un témoin bien éveillé, et me dit :

— Regarde un peu la tête que va faire ma chère sœur.

Et, se penchant à son oreille et m'obligeant à entendre, il lui dit :

— Ce n'est pas toi qui a fait la conquête du Monsieur, c'est Armande !

Radegonde devint rouge comme une brique. Son frère dit :

— Ksss !... Ksss !...

D'un mouvement instinctif et puéril, cette grande fille allait se réfugier dans le giron maternel, mais Madame de Saint-Quenain comptait sa monnaie et, l'opération achevée, nous poussa dehors.



Madame de Saint-Quenain avait encore plusieurs courses à faire rue du Commerce ; nous pataugions dans la boue entre des boutiques éclairées, foisonnant de victuailles ; nous croisions de nos camarades, comme nous en casquette à bande de velours violet ; nous saluions tous les prêtres ; l'idée des vacances nous possédait et tournait pour nous toutes choses en sujets d'allégresse.

A la première station, Madame de Saint-Quenain, d'un ton à nous casser les jambes :

— J'aurai un entretien avec vous, en rentrant.

Et cela même nous amusa. Ce qui comblait Raoul de joie, c'est que sa sœur avait « rapporté » déjà, si vite ; d'où il tirait prétexte à des vengeance. La guerre avec Radegonde était son jeu favori.

Raoul regardait sa mère à la dérobée, chemin faisant, afin d'augurer de sa figure ce qui nous attendait en rentrant.

Mais, en arrivant rue du Gervis-Vert, nous nous trouvâmes presque nez à nez, devant la porte, avec Madame de Porcheton qui s'arrêta court et dit à Madame de Saint-Quenain :

— J'allais vous demander quelques minutes d'entretien....

Raoul me pinça le bras, à me faire crier : il était aux anges ; c'était sa mère qui, à notre place, allait y être de son « entretien » !

Madame de Saint-Quenain s'enferma avec Madame de Porcheton. Vingt minutes plus tard, elle la reconduisait en causant le plus cordialement du monde. Et elle la reconduisait non pas à la porte, mais au petit escalier qui, tout près de la porte, menait à l'appartement de Madame Desblouze ! Et, ce qui

était plus fort encore, elle montait avec elle cet escalier ! Ah ! ça, toutes deux n'allaient-elles pas demander à Madame Desblouze aussi un « entretien » ?

A l'issue de la double visite de Madame de Porcheton à Madame de Saint-Quenain et à Madame Desblouze, revirement complet, situation retournée bout pour bout, visages détendus, pas la plus petite souvenance de « l'entretien » que l'on devait avoir avec nous, autorisation de faire du bruit au dîner, excellente humeur, et tout à coup ce propos, qui éclate après le potage :

— Eh bien ! ma foi, il se pourrait que la petite Desblouze eût trouvé chaussure à son pied....

— Ah !

— Ah !

— Ce serait un grand bonheur, dit Radegonde, non pour moi qui y perdrais ma meilleure amie....

— Ce serait surtout une puissante consolation pour la pauvre Madame Desblouze dont la terreur est de mourir sans avoir casé sa fille, dit Madame de Saint-Quenain.

Et au déjeuner, ce même jour, on ne prononçait même plus les noms d'Armande et de sa mère ! Que diable Madame de Porcheton avait-elle apporté tantôt avec elle ?

Madame de Saint-Quenain commença un récit :

— Il y avait à la soirée des Porcheton, dit-elle, un monsieur assez comme il faut, à qui Mademoiselle Desblouze a su plaire... Quand je dis « assez comme il faut », je ne dis pas un homme dont nous nous fussions contentées s'il se fût agi de Radegonde, car il n'est ni très jeune ni sans défaut ; il a trente-sept ans sonnés, les tempes grisonnantes, et, qui pis est,

Madame de Porcheton vient de m'apprendre qu'il est marié.....

— Comment ! Marié ? Mais alors ?

— Entendons-nous, son mariage est sur le point d'être annulé en Cour de Rome...

— J'aurais moins de répugnance pour un veuf, dit Radegonde.

— Ma fille, il faut bien te garder de parler dédaigneusement de ce parti, quel qu'il soit, puisqu'il s'offre à ton amie Armande qui n'est pas en situation de faire la petite bouche. Cet homme est de famille excellente, affirme Madame de Porcheton — qui, il est vrai, n'était pas informée, il y a un mois, du mariage et de l'instance en annulation ; il gagne honorablement et largement sa vie, paraît-il, quoiqu'un peu trop lancé, pour mon goût, dans les affaires ; enfin il fait preuve de sentiments désintéressés puisque, parmi d'autres jeunes filles infiniment plus mariables à tous points de vue que Mademoiselle Desblouze — qui l'auraient éconduit, c'est possible, mais enfin qu'il eût pu courir la chance d'obtenir en les demandant — il demande Mademoiselle Desblouze.

— Et Armande, fîmes-nous presque en même temps, Raoul et moi, qu'est-ce qu'elle dit de cela, la pauvre Armande ?

— Armande est enchantée de tout ce qui peut faire le bonheur de sa mère. Madame Desblouze pleure de joie. Elle n'espérait pas pouvoir marier sa fille... C'est depuis que j'ai bien voulu accompagner Madame de Porcheton chez elle ; car, mes enfants, il faut vous le dire, ces dames se tenaient, depuis plusieurs semaines, vis-à-vis de nous, sur une certaine

réserve... N'ont-elles pas eu la naïveté de m'avouer qu'elles craignaient que nous ne vissions pas ce mariage d'un bon œil ? Et pourquoi ? Mon Dieu !

— Me voyez-vous jalouse, s'écria Radegonde, et à cause d'un homme déjà marié...

— Il n'est pas exact de dire « un homme marié », ma fille, puisque, encore une fois, le mariage de cet homme est annulé...

— En instance d'annulation, maman, pas si vite ! Sa femme, qui ne veut pas se séparer de lui, a interjeté appel... j'ai retenu les termes...

— Tu es calée ! dit Raoul. Oh ! toi, quand une affaire t'intéresse !

— Elle m'intéresse à cause d'Armande, c'est bien naturel ; personnellement, tu penses que je m'en moque !

— Depuis que tu sais que le prétendant est marié... ou en instance de tout ce que tu voudras.. enfin avec un de ces fils à la patte qu'on n'est jamais tout à fait sûr de casser...

— Raoul ! dit Madame de Saint-Quenain, tu es blessant pour ta sœur.

— Pourquoi est-ce qu'elle se défend d'être jalouse ?

— Parce qu'Armande et sa mère ont eu, je te l'ai dit, la naïveté de laisser entendre qu'elles pouvaient nous mécontenter en écoutant les propositions de ce monsieur... Ce sont de pauvres femmes, et je ne leur en veux nullement...

Raoul se tut devant sa mère, mais Radegonde continuait à pester d'une façon plus « naïve » que celle de Mesdames Desblouze, et son frère, sous la table, lui allongeait des coups de pied et faisait : « Ksss ! ksss ! », selon son incurable manie de collégien.

Et dans la soirée, les dames Desblouze descendirent. Si nous n'avions rien su de la « réserve » sur laquelle elles s'étaient tenues depuis un mois, nous aurions eu de la peine à croire qu'il s'était passé quelque chose entre le rez-de-chaussée et le second étage. Pourtant, à y regarder de près, il y avait de part et d'autre un empressement, une aménité, de plusieurs degrés supérieurs à la moyenne connue, et Armande, ainsi que sa mère, montrait une mine chiffonnée, pâlie, fatiguée, comme les petites filles qui se sont fait un gros chagrin et, tout en riant, ont encore quelques soubresauts de la poitrine et les yeux trop facilement humides.

Mesdames de Saint-Quenain entamèrent carrément l'éloge du prétendant, que l'on appelait le « jeune homme ». Elles le trouvaient « distingué, intelligent, fort bien de sa personne, jeune encore » et juraient qu'il « portait la bonté sur sa figure ». Armande avouait qu'elle le trouvait bien. Madame Desblouze, pour tout ce qui était de l'homme qui avait choisi sa fille et la voulait épouser pour elle même, sans fortune, était d'un optimisme éperdu. Lorsque Armande disait sur un ton d'angoisse : « Mais, ce premier mariage ? » sa mère nous stupéfiait par la connaissance qu'elle semblait avoir acquise de la procédure ecclésiastique ; elle avait eu trois conférences avec M. l'abbé Dardennois, docteur en droit canon, tout fraîchement revenu de Rome, qui, exprès pour elle, venait d'obtenir une entrevue avec le R. P. Pascalin, « le bras droit de Monseigneur », disait-elle ; elle se croyait autorisée à compter sur son influence pour l'issue du procès, qui allait se plaider incessamment.

Le bonheur de Madame Desblouze était touchant jusque pour nous, vauriens. A sa façon de s'exprimer, à son optimisme béat, à son exubérance si peu coutumière, on devinait de quel poids avait été pour elle le grand souci des mères, la terreur de ne pas marier sa fille, et l'on devinait non moins clairement le supplice enduré, pendant quatre semaines de bouderie silencieuse, par ces deux obligées des Saint-Quenain, en conflit tout à coup avec la susceptibilité jalouse et l'amour-propre piqué de leurs bienfaitrices. Car enfin, l'aventure était d'une clarté trop évidente : le « jeune homme » avait été destiné à Radegonde et le sort voulait qu'il eût été séduit par Armande. Le « jeune homme » devait être un bon parti ; et, jusqu'au jour où venait d'être révélée la sorte de tare du mariage à dissoudre, ni les Saint-Quenain n'avaient pu dissimuler leur mauvaise humeur, ni les Desblouze leur désolation de la mauvaise humeur des Saint-Quenain ; et celles-ci, jugeant soudain le mariage non regrettable pour elles et excellent pour Armande, la détente presque trop rapide affolait de joie les pauvres femmes.

Je me rappelle avoir entendu ce soir-là Madame Desblouze confier à Madame de Saint-Quenain, comme le terme suprême de ses heureux espoirs :

— Et je pourrai me faire opérer à l'automne !

Il eût fallu être bien cruel pour ne pas formuler des vœux en faveur du dénouement que souhaitait Madame Desblouze. Nous commencions, nous qui ne faisons que nous amuser de toutes choses, à nous laisser prendre le cœur à l'aventure d'Armande. Derrière Madame et Mademoiselle de Saint-Quenain qui me reconduisait coucher au collège, par une assez douce soirée d'hiver, nous marchions, Raoul et moi,

scandant le pas, et traduisant notre préoccupation, de la façon la plus rudimentaire et la plus grosse.

— L'épous'ra !

— ...pous'ra pas !

— L'épous'ra !

— ...pous'ra pas !

Le lendemain, qui était le jour de l'an, nous fîmes je ne sais combien debêtises dans le corridor aux vitres de couleur et dans l'escalier conduisant chez Mesdames Desblouze. Le vent était à l'indulgence, et il venait chez Madame de Saint-Quenain des visites qui la retenaient au salon avec Radegonde.

Nous étions dans l'ombre du corridor, à chaque coup de sonnette, le corps tapi dans une embrasure, le nez seul dépassant la ligne de la muraille, lorsque nous reconnûmes la voix de Madame de Porcheton qui demandait Madame Desblouze, et de la bonne qui indiquait le petit escalier. Nos deux têtes s'avancèrent, mues par un même ressort, et nous vîmes un monsieur qui entraît derrière Madame de Porcheton et gravissait la première marche de l'escalier : c'était le « jeune homme », le « monsieur », le « type », l'« homme marié », disait cet animal de Raoul.

En un clin d'œil, nous prîmes connaissance du personnage. Il était grand ; c'était un assez bel homme ; mais comme il avait les cheveux gris, nous autres, à seize ans, nous le trouvions un peu vieux ; il portait une jolie moustache et il avait incontestablement très bon air.

Nous nous mîmes à imaginer l'émotion, là-haut, au second, quand on allait sonner, quand Armande saurait que c'est lui.

Nous attendîmes, l'oreille au guet, que la visite

fût terminée. Elle fut courte, étant, comme il convenait, toute de cérémonie. Au premier bruit, nous étions à notre poste d'observation. Une ! deux ! nos têtes se penchèrent, nous croyions que nos yeux nous sortaient de l'orbite ; cette fois nous vîmes le monsieur en pleine lumière, car c'était lui qui ouvrait la porte de la rue ; il tenait son chapeau haut-de-forme à la main ; il était vêtu d'une pelisse ; il laissa sortir Madame de Porcheton, se couvrit et monta lestement les trois marches.

Nous étions disposés à le trouver « très chic ».

Pour raconter notre aubaine, Raoul surmonta l'aversion qu'il avait à entrer dans le salon de sa mère pendant les visites. Quand Radegonde fut témoin de notre enthousiasme pour le « jeune homme », elle riposta du bout des lèvres :

— Le jeune homme... le jeune homme d'une quarantaine d'années !

— Ah ! dit Raoul, c'est toi qui l'as appelé « le jeune homme », avant la présentation et en nous donnant son âge !

Madame de Saint-Quenain fit publiquement l'éloge du « jeune homme » qu'elle avait aperçu, disait-elle, à une soirée chez Madame de Porcheton. Le bruit se répandit rapidement que Mademoiselle Desblouze se mariait. Et toutes les fois que quelqu'un annonçait : « Mademoiselle Desblouze se marie », il était bien rare qu'il ne se trouvât pas là un amateur de jeu de mots, qui ajoutât en clignant de l'œil : « Mademoiselle Desblouze se marie... si le mari se démarie ! » Cette phrase remportait le succès d'une observation très spirituelle.

Je me souviens qu'un dimanche de janvier, au



retour d'une promenade de notre « division », et comme nous passions, trois par trois, en longue file, dans la rue Saint-Porchaire, Madame Desblouze et sa fille, sortant de l'église et n'osant traverser nos rangs, attendaient que notre flot fût écoulé pour traverser la rue. Je les saluai, en « piquant mon fard », parce qu'autour de moi toutes les jeunes têtes avaient été attirées, comme par un aimant, vers la beauté d'Armande. Le même phénomène avait dû se passer autour de Raoul. Le Père de la Roquette, notre surveillant, vint immédiatement s'enquérir du motif qui avait pu produire un double centre de perturbation dans les rangs. Je lui dis que je venais de saluer deux dames qui habitaient chez les de Saint-Quenain.

— N'est-ce pas cette jeune fille, dit le Père, qui doit épouser un monsieur dont le mariage...

Le Père lui-même était déjà informé de ce qu'il y avait de particulier dans le projet de mariage Desblouze !

A notre sortie suivante, Armande nous parut beaucoup plus jolie que de coutume. Était-ce parce qu'autour de nous une dizaine de nos camarades l'avaient jugée belle ? C'est possible, mais je crois qu'il y avait vraiment quelque chose de changé en elle. Elle semblait heureuse. Le « jeune homme » que l'on appelait maintenant par son nom « Monsieur Claudion » ou « Monsieur Pierre », venait, nous dit-on, tous les quinze jours, rue du Gervis-Vert, bien qu'il dût pour cela faire le voyage de la Rochelle. Rade-gonde disait, en parlant d'Armande : « Elle a toutes les chances, et par dessus le marché, elle est sûre d'être aimée pour elle-même ! » M. Claudion plaisait à Armande : c'était tellement apparent que nous en

étions jaloux, Raoul et moi, sans savoir d'ailleurs aucunement pourquoi. Elle ne parlait plus que de lui ; elle ne pouvait plus se contenir. Madame Desblouze, elle, ressuscitait à miracle, et, bien qu'on fût encore dans l'incertitude quant à l'issue du procès, rien n'entamait sa confiance absolue en une conclusion conforme à ses désirs.

Je n'ai aucune mémoire d'une sortie à l'époque du Carnaval ni de la Mi-Carême : pour les vacances de Pâques, je pris le train et passai la dizaine de jours dans ma famille jusqu'à la dernière minute autorisée, de sorte que je ne sus rien des événements de la rue du Gervis-Vert, bien qu'au collège je visse Raoul tous les jours ; mais nous étions ainsi faits, que cette histoire qui nous intriguait dès que nous avions pénétré chez Madame de Saint-Quenain, aussitôt franchie la loge du Frère portier, s'effaçait devant nos innombrables petites préoccupations de collégiens. Ce ne fut guère que dans la première semaine de mai que nous nous retrouvâmes plongés tout à coup au cœur de l'aventure. Les histoires, comme les chats, sont attachées aux lieux, aux habitations : on les quitte, on les retrouve. Dès que j'apercevais le pignon de la rue du Gervis-Vert, je m'informais avec empressement d'Armande Desblouze.

— J'espère, nous dit ce jour-là Madame de Saint-Quenain, que nous allons en avoir fini bientôt avec ce roman !

L'humeur n'était pas très bonne, au rez-de-chaussée. On y sentait une lassitude d'entendre perpétuellement parler mariage, amour, projets d'avenir ; de chez les déshéritées du second tombait sans répit

une pluie paradoxale de mots de bonheur. En y faisant de brèves allusions, Madame de Saint-Quenain haussait les épaules.

— Madame Desblouze est insensée, disait-elle ; tant qu'un homme n'est pas libre de tous liens, une mère n'accepte pas qu'il fasse la cour à sa fille... Que le mariage vienne à manquer ou plutôt que l'autre demeure indissoluble — au point de vue religieux s'entend — la situation d'Armande sera délicate...

Radegonde renchérisait

— Il lui restera une ressource : épouser un homme divorcé.

— Tu es dure, lui fit observer son frère.

— Ce n'est pas moi, dit Radegonde, qui ai trouvé cette solution, ce sont les parents de Madame Desblouze, ceux de Paris, qui la lui ont laissé entrevoir.

— Et que dit Madame Desblouze de cette solution ?

— Madame Desblouze est bien loin de songer à une telle extrémité ; elle voit tout en rose.

— Est-ce curieux ! Et chez une femme qui a eu tous les malheurs imaginables !

Je crois que ce qui confondait le plus Mesdames de Saint-Quenain et leur entourage, c'était le besoin de croire au bonheur qui avait envahi un beau jour les Desblouze, vouées pour tout le monde à l'infortune. Le salut entrevu dans leur geôle, fût-ce par la plus modeste ouverture, elles s'étaient précipitées, quittes à s'écraser à l'étroit passage. M. l'abbé Dardennois, qui avait pris en main la cause de l'annulation, défendait Madame Desblouze en toute son attitude, il fallait le reconnaître, et il disait qu'une foi si parfaite ne saurait manquer de trouver sa récompense.

Aussitôt après le déjeuner, nous courûmes au

jardin où des lilas et des cytises étaient en fleurs et où il y avait aussi des coucous jaunes et des violettes. Il faisait un temps merveilleux ; nous appelâmes à grands cris Armande qui s'accouda sur la barre d'appui. Raoul la menaça, si elle ne descendait pas au jardin, de lui jeter la tortue Amalazonte qu'il torturait en la balançant au bout d'une ficelle, comme un encensoir.

Armande et Madame Desblouze descendirent. Leur bonheur les rendait moins timorées. Autrefois, quelles sollicitations, quelles invitations en règle ne fallait-il pas pour les décider à mettre le pied au jardin ! Elles parlaient aussi avec plus d'assurance et plus d'entrain ; je pensais en les regardant et les écoutant : « Elles sont à présent comme des dames ordinaires ». Et ma pensée de collégien contenait l'émerveillement de la métamorphose qui s'accomplit soudain chez ceux qui cessent d'être assujettis par l'indigence. Dans leur ivresse, peut-être allaient-elles un peu trop loin les pauvres femmes, ou se pressaient-elles trop, et par là il était possible qu'elles fussent inconsciemment irritantes ; mais après avoir été si tristes, si abîmées, et tellement dépourvues de toute espérance, pouvait-il leur venir à l'esprit qu'un événement heureux et d'ailleurs commun parût désobligeant aux yeux de quelqu'un ?

On alla s'asseoir sous la tonnelle, dont le treillage en losange, mal garni encore par les pampres naissants, filtrait agréablement les rayons du soleil ; quelques oiseaux piaillaient dans un jardin voisin, plus feuillu ; un homme, bêchant la terre, éternuait à grand bruit ; toutes sortes d'insectes bourdonnaient ; et on entendait par dessus les hauts murs, chez les Frères des Ecoles

chrétiennes, un chœur de voix d'enfants s'exerçant déjà pour la célébration de le Fête-Dieu. C'était une heure exquise ; nous restions, et le turbulent Raoull lui-même, sous la tonnelle, avec ces dames, parce que la grâce d'Armande nous charmait.

Notre imagination de seize ans était pleinement d'accord avec son épanouissement, avec ses espérances, avec son bonheur. Tant qu'elle ne parlait pas trop directement de son M. Claudion, nous ne voyions qu'elle, jeune fille, jolie, heureuse et répandant autour d'elle je ne sais quels rayons et quel parfum. Nous prêtions l'oreille, comme des enfants, à ce qui se disait, mais il nous semblait que rien n'avait d'importance, sauf la beauté, l'allégresse d'Armande. Et cependant, les choses qui se disaient devaient compter, hélas !

Madame de Saint-Quenain disait à Madame Desblouze :

— Eh bien ! ma chère amie, puisque je vous vois en si grande confiance dans l'avenir et que vos projets consistent à suivre votre fille à la Rochelle, moi, je vais vous demander de me fixer sur un point. Voilà un grand garçon, dit-elle en désignant son fils, qui va, je l'espère, ne pas trop tarder à entrer à la Faculté de Droit ; je devrai le loger chez moi ; ce sera un jeune homme et vous savez que je n'ai à lui donner qu'une pièce vraiment exigüe. Quand puis-je compter sur votre appartement ?

Je vois encore la figure sans ombre aucune de Madame Desblouze, son sourire ingénu, sa foi en le bonheur prochain, qui l'illuminait. Son ivresse, au sortir de tous les désastres, était telle qu'elle en oubliait de témoigner quelque regret des trois petites

pièces qu'elle allait quitter, et, ne voulant songer qu'à quelque chose d'heureux, elle se réjouissait de pouvoir répondre à Madame de Saint-Quenain en comblant le désir exprimé par elle.

Madame de Saint-Quenain dit, en pesant ses mots :

— C'est une chose entendue ?

— C'est une chose entendue. répondit Madame Desblouze.

Et elle parla avec la même tranquillité heureuse de l'opération qu'elle devait subir à la clinique du docteur Dumarais.

— Après cela, dit-elle, de deux choses l'une : ou bien je n'aurai plus jamais besoin d'appartement... ou bien je m'envole passer le temps de ma convalescence auprès de « mes chers enfants ».

Le chœur, chez les Frères des Ecoles chrétiennes, entonna le *Tantum ergo*, et, par une habitude commune à nous tous, nous laissions descendre et ondoyer sur nos têtes, en nous taisant respectueusement, ces beaux et lents accords religieux, dans le jardin paisible. Quelque chose de céleste paraissait se mêler à la nature en fleurs et à une minute enchanteresse de pauvres âmes humaines.

Nous entendîmes sonner à la porte d'entrée. Les deux jeunes filles, simultanément, rajustèrent leur coiffure. Presque aussitôt Clarisse apparut ; elle marchait très gauchement dans l'allée bordée d'oseille, en introduisant, je ne sais pourquoi, un des coins de son tablier sous sa ceinture ; elle s'arrêta un instant infinitésimal parce qu'elle avait aperçu la tortue, puis, en arrivant à la tonnelle, elle tira de dessous son tablier, devenu triangulaire, un papier bleu : c'était un télégramme pour Madame Desblouze.

Chacun s'agita pour avoir l'air de s'occuper à autre chose, pendant que Madame Desblouze ouvrait avec la difficulté coutumière, en le déchirant, le télégramme ; et pendant qu'elle lisait, il n'y eut personne qui ne jetât, à la dérobée, sur son visage, un regard vif comme l'éclair.

Elle le relut et, comme il était déchiré, elle en rajusta les morceaux bout à bout, ce qu'on fait quand on espère qu'un autre sens pourrait résulter d'une disposition des mots différente. Son visage n'avait rien reflété d'extraordinaire. La bonne demeurait là ; elle demanda s'il y avait une réponse. Madame Desblouze dit que non. Et puis tout à coup elle eut l'air empêtré comme un être qui ne se trouve plus dans son élément : le sang se retira de ses joues qui diminuèrent de volume. Madame de Saint-Quenain s'écria : « Mais, qu'y a-t-il, ma bonne amie ? » Armande se précipita sur le télégramme et, elle, en un instant, elle fut par terre. Nous étions bêtes comme tout, Raoul et moi ; nous n'avions jamais vu une femme perdre connaissance ; au lieu de la secourir, nous restions là, pétrifiés ; nous n'osions pas non plus trop toucher à une jeune fille, surtout à celle-ci. Madame de Saint-Quenain nous dit : « Mais relevez-la donc, grands dadais ! » puis, contradictoirement et presque simultanément, elle nous cria : « Allons ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en tous les deux ! » Nous nous en allâmes, pendant que, probablement, on dégrafait le corsage d'Armande.

Sur le sens du télégramme, sans en avoir été informés, nous étions fixés : tout espoir d'annulation était perdu, c'était clair.

Clarisse nous dépassa, courant à grandes enjambées

vers la maison chercher de l'eau de mélisse des Carmes.

Nous nous réfugiâmes au salon, un peu penauds, ne sachant que dire. Mais la jeunesse est si déconcertante que nous jouions, Raoul et moi, à saute-mouton, quand Madame de Saint-Quenain entra, la tête haute et disant à sa fille !

— L'ai-je assez prévu ? L'ai-je assez répété ? Qu'est-ce que je n'ai cessé de dire sur ce fameux projet de mariage ?

Je fis, pour ma part, des efforts pour arrêter ma pensée sur le malheur effroyable, incalculable en ses suites, qui venait de foudroyer les pauvres dames Desblouze. Mais nos seize ans regimbaient contre toute idée de désespoir. Nous ne pouvions pas nous attrister profondément. Nous entendîmes jusqu'au soir, sans protester, les airs quasi victorieux que ne cessa d'entonner Madame de Saint-Quenain, qui voulait absolument avoir tout prophétisé dès le premier jour, qui, si on l'avait écoutée, etc., etc... Raoul était sans verve du moment que les événements ne tournaient pas contre Radegonde.

Le soir, pourtant, un malaise nous prit à l'idée de rentrer au collège sans avoir salué nos malheureuses amies. Mais, comme nous montions, Raoul me fit observer :

— Qu'est-ce que nous allons bien dire, si elles se mettent à pleurer ?

Alors nous allâmes, par le jardin, voir. Il faisait doux, elles étaient peut-être à la fenêtre, nous pourrions leur dire adieu sans être obligés de parler.

La soirée était délicieuse ; les fenêtres au second étaient ouvertes. Nous ne vîmes personne à la barre d'appui, mais en écoutant il nous vint un bruit de



sanglots qui nous fit fuir et nous laissa décontenancés et muets jusqu'à la porte du collège.

Par une rouerie du sort, vraiment assez maligne, nous qui oublions si vite cette aventure, aussitôt loin de la rue du Gervis-Vert, nous fûmes privés de la sortie de juin parce qu'en pleine étude Raoul me lança un billet qu'il venait de recevoir de sa sœur et dans lequel elle s'empressait de l'informer que, malgré l'événement, il pouvait compter occuper, dès la fin de juillet, le petit appartement des Desblouze. Il y avait « des drames », écrivait-elle, la famille riche, de Paris, qui fournissait quelques subsides aux deux pauvres femmes et qui même s'était engagée à constituer à Armande une petite dot de 20.000 francs en cas de mariage, avait réédité, d'une façon même un peu vive, son opinion touchant le divorce et le mariage civil, disant que, « ces institutions n'étaient pas faites pour des prunes ». Madame Desblouze, d'accord avec sa fille, avait simplement répondu que, si sa santé le lui permettait, toutes deux, avant l'automne prochain, seraient « établies couturières ».

— C'est une bonne réponse, disait Radegonde, et le mot « couturières » doit joliment faire bisquer les parents qui, à Paris, mènent grand train... Mais, comme Madame Desblouze et Armande sont résolues à mettre leur projet à exécution, nous ne pouvons pas, nous autres, tolérer dans la maison un établissement commercial ; elles quitteront donc dès le mois prochain.

C'est pour avoir lu ce billet, lentement, effrontément, en traversant d'un bout à l'autre la salle d'études et en montant le petit escalier conduisant à la chair du Père de la Roquette, que je fus privé de sortie et

de revoir jamais Armande Desblouze. Au mois de juillet, autant que je m'en souviene, la distribution des prix fut avancée parce que notre collègue devait fermer ses portes en exécution de l'article 7 d'un fameux décret, et nos esprits de gamins, épris surtout de vacances, n'accordèrent pas grande attention à la tragique simplicité de l'acte accompli par Madame Desblouze et sa fille.

---



La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Lib  
University  
Date D

NOV 27 '79

NOV 26 '79

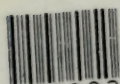
APR 21 '80

APR 26 '80

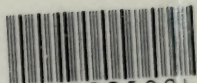
08 JAN. 1998

JAN 07 1998

CE



a39003



002533502b

CE PQ 0811

.C6 1920

C00

ACC# 1323147

CONTEURS F

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	12	07	20	08	2